

P. C. Bergfalk

HISTOIRE

DES FRANCS.

Imprimerie de Ode et Wodon.

HISTOIRE

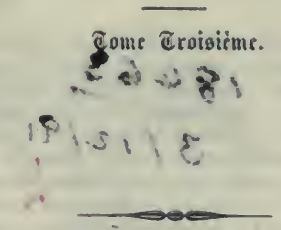
DES FRANCS

PAR

M. LE COMTE DE PEYRONNET.

Non minus oblector francorum annalia regum
Scripta legens, sine fuco prorsùs et arte...
Chancelier DE L'HÔPITAL.

Tome Troisième.



Bruxelles et Leipzig.

ALLGEMEINE NIEDERLANDISCHE BUCHHANDLUNG.

1835

DEUXIÈME ÉPOQUE.

LIVRE IX.

QUATRIÈME PARTAGE

ET QUATRIÈME RÉUNION;

CINQUIÈME PARTAGE ET CINQUIÈME RÉUNION.

Plaid à Maslay. — Chlovis II proclamé roi de Neustrie et de Bourgogne. — Nantéchilde, régente. — Sigebert II proclamé roi d'Austrasie. — Plaid à Compiègne. — Partage des trésors de Dagobert. — Mort de Pepin le vieux. — Son fils Grimoald. — Déclaré maire du palais d'Austrasie. — Plaid à Riez. — Meurtre d'OEnulf. — Fuite d'Hermanfried. — Mort d'Æga. — Erchinoald, maire du palais de Neustrie. — Flaochat, maire du palais en Bourgogne. — Chapitre Ier. — Radulf, duc de Thuringe. — Triomphe des Vénèdes. — Fait alliance avec eux. — Aspire à l'indépendance. — Son alliance avec Fare, fils de Chrodoald. — Commencement de la guerre. — Dispositions de Radulf. — Défaite de Fare. — Discordes dans le camp des Francs. — Attaque du camp de Radulf. — Défection. — Victoire des Thuringiens. — Regrets de Sigebert. — Traité de paix. — Indépendance de Radulf. — Chapitre II. — Willebad, patrice de Bourgogne. — Sa jalousie contre Flaochat. — Convocation d'un plaid à Châlons. — Offense de Willebad. — Flaochat marche contre lui. — Amalbert, frère de Flaochat. — Retenu comme otage par Willebad. — Conciliation. — Voyage de Chlovis II à Autun. — Il appelle auprès de lui Willebad. —

Craintes du patrice. — Il lève des troupes. — Approche d'Autun. — Campe à ses portes. — Ses envoyés retenus. — Combat. — Trahison de Manaulf. — Défaite et mort de Willehad. — Incendie de Châlons. — Mort de Flaochat. — Chapitre III. — Rivalité d'Othon et de Grimoald. — Meurtre d'Othon par Leuthaire. — Projet de Grimoald. — Piété de Sigebert. — Stérilité de la reine. — Childebert, fils de Grimoald. — Il est adopté par Sigebert. — Naissance de Dagobert. — Dissimulation de Grimoald. — Maladie de Sigebert. — Il confie son fils Dagobert à Grimoald. — Il meurt. — Dagobert est proclamé roi. — Faux bruit de sa mort. — Son enlèvement. — Ses funérailles.—Childebert est mis sur le trône.—Factions en Austrasie. — Chlovis II revendique la succession de Dagobert. — Il prend les armes. — Grimoald marche à sa rencontre. — Il est abandonné des siens. — Livré, avec Childebert, à Chlovis. — Conduit à Paris. — Mis à mort. — Chapitre IV.— Mort de Nantéchilde. — Bathilde. — Enlevée par des pirates. — Vendue à Erchinoalde.—Inspire de l'amour à Chlovis.— Résiste à sa passion. — Devient reine. — Folie du roi. — Prudence de Bathilde. — Famine. — Plaid à Clichy. — Mort de Chlovis II. — Son caractère. — Chapitre V. — Les fils de Chlovis II. — Chlotaire III proclamé en Neustrie et en Bourgogne. — Bathilde reconnue régente. — Childéric II déclaré roi d'Austrasie. — Théodoric exclu du partage. — Pourquoi. — Mort d'Erchinoald. — Ébroïn lui succède. — Caractère de ce nouveau maire du palais. — Impôts abolis. — Léodgar et Sigebrand. — Leur faveur auprès de Bathilde. — Troubles à Autun. — L'évêché de cette ville donné à Léodgar. — Conjuration. — Meurtre de Sigebrand. — Bathilde renonce à la régence. — Chapitre VI. — Wlfoald, maire du palais d'Austrasie. — Mort d'Aribert, roi des Lombards. — Guerre civile entre ses deux fils. — Intervention du duc de Bénévent. — Pertharithe vaincu et fugitif. — Meurtre de son frère. — Usurpation du duc. — Ses conventions avec Pertharithe. — Tentatives sur la vie de ce prince. — Son évasion.— Il obtient l'appui du roi d'Austrasie. — Armée des Francs. — Elle entre en Lombardie. — Stratagème du duc de Bénévent. — Défaite des troupes de Pertharithe. — Traité des Lombards avec les Austrasiens.— Pertharithe se réfugie dans la Grande-Bretagne. — Mort du duc de Bénévent. — Restauration de Pertharithe. — Chapitre VII. — Oppression d'Ébroïn. —

Résistance de Léodgar. — Mécontentemens en Bourgogne. — Les leudes et les évêques de ce royaume, exclus de la présence du roi. — Mort de Chlotaire III. — Ébroïn proclame Théodoric III. — Refuse le concours des leudes. — Conjuration contre Ébroïn et Théodoric. — La couronne de Neustrie offerte au roi d'Austrasie. — Consentement de Childéric. — Soulèvement. — Progrès de l'armée des leudes. — Défections. — Ébroïn est abandonné. — Et relégué dans l'abbaye de Luxeuil. — Théodoric dégradé. — Et enfermé dans le monastère de Saint-Denis. — Chapitre VIII.

CHAPITRE PREMIER.

SUCCESSION DE DAGOBERT (638-639-640-641).

Après Dagobert, ce furent en Neustrie la reine Nantéchilde et Æga, et en Austrasie Chunibert et Pepin, qui régnèrent. Sigebert et Chlovis, ombres de rois, prêtaient seulement leur droit et leur nom à cette puissance qu'ils n'exerçaient point. Nantéchilde, sitôt les funérailles de Dagobert célébrées, avait convoqué les leudes de la Neustrie et de la Bourgogne dans la maison royale de Maslay, celle où avait autrefois été condamné et mis à mort le duc Aléthée, après sa révolte contre Chlotaire. Il n'était pas à craindre qu'on hésitât dans cette assemblée à reconnaître les titres de Chlovis. On n'avait pas d'autre moyen d'éviter la réunion des royaumes, chose toujours odieuse à l'ambition des leudes. Le jeune roi fut donc proclamé. On ne con-

testa même pas la régence que s'attribuait Nantéchilde.

De leur côté, l'évêque Chunibert et Pepin, quand la nouvelle de la mort du roi leur fut parvenue, sentant le besoin de se fortifier eux-mêmes contre les rivalités dont un si grand changement pouvait favoriser le succès, se concertèrent aussitôt, renouvelèrent l'ancienne amitié qui les unissait, et se jurèrent mutuellement foi et appui pour la défense de leurs biens et de leur pouvoir. L'alliance faite, ils s'appliquèrent à flatter les leudes, à les circonvenir, à les engager dans leurs intérêts. En peu de jours, leur parti devint si puissant, qu'aucun autre ne pouvait plus se former. Rassurés alors et reconnus maîtres de l'Austrasie, ils firent de nouveau proclamer leur roi Sigebert. On croit même qu'ils délibérèrent s'ils n'entreprendraient pas d'étendre sa domination, comme avait fait Dagobert, sur la Neustrie et sur la Bourgogne. On ajoute qu'ils y auraient réussi. Mais le traité de partage leur fit abandonner ce dessein, et ainsi fut justifiée la prévoyance de Nantéchilde et de Dagobert [1].

Le partage toutefois ne comprenait que les royautés et les terres, et ce prince avare avait rassemblé de riches trésors. Chunibert et Pepin, quoique résignés à se contenter de l'Austrasie, ne jugèrent pas que ces trésors, trouvés cependant en Neustrie,

[1] Vie du duc Pepin.

dussent être abandonnés à Chlovis. Ils envoyèrent donc vers Nantéchide, et lui firent savoir leur résolution d'en exiger une part au nom du roi Sigebert. La reine, souhaitant de refuser et n'osant, proposa de tenir un plaid pour régler cette prétention. On y consentit, et Chunibert et Pepin vinrent en Neustrie. L'assemblée se fit à Compiègne. La réclamation débattue, le résultat fut qu'un tiers des trésors serait attribué au roi d'Austrasie, un autre tiers à Chlovis, le dernier tiers à sa mère [1].

Cette importante négociation fut la dernière de la mémorable vie de Pepin. Quelques mois s'écoulèrent dont aucun événement ne troubla la paix. Après quoi la mort vint, et il s'éteignit dans sa gloire et dans sa puissance. La modération, l'équité, l'habileté de son administration avaient enfin désarmé tous ses anciens ennemis. L'Austrasie entière déplora sa perte; ces regrets étaient légitimes. Tant que Dagobert avait écouté les conseils de Pepin, il avait obtenu et mérité l'affection de ses peuples. Depuis que Sigebert, instruit et dirigé par ce duc, gouvernait, l'Austrasie, heureuse et

[1] C'était la loi des Ripuaires; « Mulier, si virum supervixerit.... tertiam partem de omni re quam simul conlaboraverint, sibi studeat evindicare. » (*Lex Ripuariorum*, tit. 37, art. 2.)

Il est pourtant douteux, quoi qu'en ait dit un de nos historiens, que ce soit là le motif de la décision; car il y avait deux autres reines, outre Nantéchilde, et la loi ripuaire ne devait pas avoir une bien grande autorité pour les successions et pour les mariages de la Neustrie. La règle était, comme il a été déjà dit, que chacun fût jugé par sa loi.

contente, n'éprouvait plus ni oppressions ni déchiremens. Ce fut un homme de résolution, mais en même temps de conciliation et de prévoyance, qui eût tenté et achevé les plus grandes choses, mais qui en craignait l'injustice, quoiqu'il en méprisât les périls. On peut douter, malgré d'assez plausibles excuses, si ce ne fut pas une faute, dans sa jeunesse, d'avoir suivi ceux qui préférèrent de livrer son pays au roi de Soissons, que de tenir la fidélité promise aux enfans de Théodoric. Il faut le blâmer ou d'avoir excité Dagobert à sa coupable entreprise contre son frère, ou de ne l'en avoir pas détourné. Mais c'étaient les seules taches de sa vie, et ses vertus avaient tant d'éclat, que la voix du peuple le mit au nombre des saints.

Pepin avait eu pour femme Ideberge, née en Aquitaine de l'une des plus riches et plus nobles races de cette province. Ideberge lui avait donné trois enfans: Gertrude, sainte fille, qui se voua à la virginité et à Dieu; Begga, qu'épousa le duc Anségise, union féconde et de qui allaient naître des rois; Grimoald enfin, homme vaillant, ingénieux et habile, mais téméraire, perfide et ambitieux, aimant la vengeance même au prix du sang, et la puissance même au prix de la trahison. Quand il eut vu que les jours de Pepin déclinaient, il n'hésita point et embrassa hardiment l'espérance de succéder à sa dignité comme à ses biens. L'ascendant de son père était alors si puissant, que cette étonnante prétention semblait n'avoir plus

rien que de naturel et de légitime. Grimoald d'ailleurs s'était concilié l'affection des principaux chefs de l'armée. Enfin Chunibert vieillissant n'osait réunir en lui seul un pouvoir toujours partagé, et n'imaginant rien de plus sage que de maintenir autant qu'il était possible les combinaisons et les influences déjà établies, afin de s'assurer le concours des anciens amis de Pepin, il approuva et favorisa l'imprudente élévation de son fils. Grimoald donc hérita de l'office et de la puissance de son père. Il fut maire du palais, non pour des services qu'il eût rendus, ou pour des talens dont il eût fait preuve, mais parce que Pepin l'avait été. Cette dignité déjà si grande, depuis que Warnachaire l'avait fait déclarer irrévocable, le devenait démesurément maintenant qu'elle se constituait héréditaire. C'était le dernier progrès pour atteindre à la royauté, ou plutôt c'était la royauté même, où ne manquait plus que le nom. Ainsi s'accomplissait, en Austrasie et par Grimoald, le dessein tenté autrefois en Bourgogne, et où Godin avait échoué.

Mais, à son tour, Æga déclinait. Une fièvre ardente le consumait à Clichy, et tout annonçait qu'il allait mourir. On s'en effrayait en Neustrie, comme d'un malheur ; car l'administration de ce maire avait été pleine de douceur, de prudence et de discrétion. Il avait mis beaucoup d'art à satisfaire les leudes sans trop de faiblesse, à contenir le peuple sans trop de sévérité, à ranimer pro-

gressivement la confiance qu'avaient épuisée les capricieuses injustices de Dagobert. A peine avait-il fait reconnaître les droits de Chlovis et de Nantéchilde, son premier soin fut de restituer à leurs anciens possesseurs toutes les terres qui avaient été abusivement réunies au fisc; mesure équitable et encore plus politique, et qui donnait dès les premiers jours au règne chancelant d'une femme toute la sécurité des gouvernemens les mieux affermis.

Malheureusement cet appui devait bientôt manquer à la reine, et déjà d'impatientes rivalités éclataient. Pendant qu'Æga, de plus en plus affaibli, n'attendait que le dernier effort du mal et la mort, un plaid s'était assemblé à Riez. Il s'y émut un aigre débat entre Hermanfried et le comte OEnulf. Hermanfried, qui avait épousé la fille d'Æga, était d'humeur hautaine et impétueuse, et puisait d'ailleurs dans cette alliance plus de confiance encore et plus de fierté. Il tua OEnulf. Ce meurtre souleva le peuple et le plus grand nombre des leudes. On prit les armes. Nantéchilde elle-même reconnut la nécessité d'abandonner Hermanfried à ses ennemis. Ils le poursuivirent, pillèrent ses biens, firent un grand carnage de ceux qui l'accompagnaient, et le réduisirent à chercher un asile en Austrasie, dans la basilique de Reims. Quelle était la vraie cause de ce désordre? Sans doute l'ambition d'Hermanfried, et elle avortait, comme il arrive souvent, dans son empressement et dans sa violence.

Enfin l'événement attendu se réalisa ; Æga n'était plus. On s'assembla précipitamment pour l'élection de son successeur, et la fortune de Chlovis inspira un choix si heureux, que toute grande qu'était cette perte, on crut bientôt n'avoir rien perdu. Car ce fut à Erchinoald que les suffrages des leudes et de Nantéchilde firent échoir cette imposante et redoutable dignité de maire du palais de Neustrie. Erchinoald avait un premier avantage assez important ; il était de la famille de Bertrude, aïeule du roi, et il rejaillissait sur lui quelque chose de la confiance et de l'affection que l'extrême bonté de cette reine lui avait fait accorder autrefois par les leudes. Cette alliance d'ailleurs était comme un nouveau gage de fidélité. Mais son caractère en était un meilleur encore et plus sûr. Erchinoald était affectueux, patient, plein de réserve et de modestie. Ni l'ambition, ni la cupidité, ni l'orgueil, ne le détournèrent jamais des voies de la prudence et de l'équité. Il fut tel que l'exigeaient en ce temps l'obéissance toujours incertaine des leudes, et la domination toujours menacée d'un si jeune roi. Æga n'avait pas fait voir plus d'habileté, et Erchinoald eut bien plus de désintéressement, de sincérité, de constance.

Toutefois, Æga, continuant une autorité établie antérieurement, avait pu, comme pendant le règne de Dagobert, l'exercer à la fois et sans partage, sur la Neustrie et sur la Bourgogne. Mais

Erchinoald, récemment élu et dans de moins favorables conjonctures, ne conserva pas longtemps cette faculté. Les Bourguignons, à qui Chlotaire avait pu persuader autrefois qu'il était désavantageux qu'un maire fût interposé entre eux et leur prince, forcés maintenant, par la minorité de Chlovis, d'admettre de nouveau cette intervention, prétendaient qu'au moins, s'il fallait qu'un maire du palais commandât encore parmi eux, ce ne fût pas celui de Neustrie. Nantéchilde et Erchinoald s'alarmèrent des périls où les engageraient peut-être l'orgueil et l'ambition de ces leudes, s'ils résistaient trop ouvertement à leur volonté. Ils ne cherchaient plus qu'un expédient pour y déférer sans se nuire, et pour éviter l'affaiblissement de leur puissance, même en consentant qu'un nouveau maire y participât. La difficulté était épineuse; ils réussirent cependant à la surmonter.

Il y avait, parmi ces leudes de Bourgogne, un homme d'un esprit souple et facile; doué de résolution et d'activité, fidèle à ses amitiés presque à l'égal de ses haines. Il se nommait Flaochat, et ce fut lui que Nantéchilde et Erchinoald résolurent de s'associer. Mais il fallait avoir de meilleurs garans de sa docilité future qu'une promesse, et il fallait de plus lui concilier les suffrages de ceux de qui l'élection dépendait. La reine satisfit à tout avec une rare prudence. Elle prit d'abord des sûretés contre Flaochat, en lui donnant Ragnoberte,

sa propre nièce, pour femme, et l'attacha ainsi par d'étroits liens à ses intérêts. Ensuite elle entreprit de capter les évêques et les autres leudes. Elle flattait, elle priait, elle accordait, elle promettait. Aucun ne lui résista. Certaine alors du succès, elle précipita l'élection. Ce fut à Orléans qu'on se réunit, et tout s'acheva selon les combinaisons de Nantéchilde et d'Erchinoald. Rien n'avait été refusé aux Bourguignons, et cependant ils ne gagnaient rien.

CHAPITRE II.

RADULF (640).

Radulf commandait toujours, ou plutôt régnait en Thuringe. D'abord satisfait de résister aux Vénèdes, il ne tarda guère à tenter de moins timides desseins. A mesure que le gouvernement de Sigebert s'était affermi, et que l'armée d'Austrasie avait repris plus de zèle, les Barbares, contraints de se partager et de s'étendre, n'avaient plus eu de si redoutables forces à envoyer en Thuringe. Radulf avait habilement profité de ces changemens, et tandis qu'on se bornait encore à défendre les autres frontières, franchissant la sienne, et assaillant à son tour ceux qui l'assaillaient, il leur avait fait essuyer de sanglantes et glorieuses

défaites. Ces succès avaient enflé son ambition. Il nourrissait secrètement l'espérance de s'élever, comme Samon, au rang des rois, et de rétablir l'indépendance de la Thuringe, perdue depuis la conquête de Théodoric. Quand il eut vu Dagobert mort, deux rois enfans sur les trônes d'Austrasie et de Neustrie, Pepin mort lui-même, et la discorde (car l'indiscrète ambition de Grimoald l'avait réveillée) troublant et affaiblissant de nouveau l'État dont il était tributaire, il jugea le moment venu, et n'hésita point à en profiter.

Voulant d'abord réduire le nombre de ses ennemis, et prévenir les diversions qu'auraient faites infailliblement les Vénèdes, il se mit en paix avec eux, et s'assura de leur alliance. En même temps, averti que Fare, de la famille des ducs de Bavière, et fils de ce Chrodoald que Dagobert avait fait tuer malgré ses promesses et l'intercession de Chlotaire, recherchait avec avidité l'occasion de tirer vengeance de ce meurtre, il lui fit proposer de s'unir à lui, et d'associer leurs querelles. Fare accepta, leva des soldats en Bavière, et les conduisit à Radulf. Alors celui-ci, ses dispositions étant achevées, renonça aux déguisemens, et se déclara affranchi de toute sujétion envers les rois d'Austrasie.

Grimoald, cette nouvelle reçue, comprit aussitôt les difficultés de la lutte qui allait s'engager, et la nécessité d'un puissant effort pour les vaincre. Il appela donc toutes les troupes que pouvait

fournir l'Austrasie, aussi bien celles de la rive gauche du Rhin que celles des provinces plus rapprochées de la Thuringe. Dès que les premières eurent été réunies, Adalgise et lui se mirent en marche, menant avec eux leur jeune roi Sigebert. Bientôt on passa le Rhin, on rencontra les troupes germaines, l'armée acheva de se former, et elle partit pour aller au-devant des Thuringiens.

Radulf avait partagé ses forces, ne voulant ni mettre sa fortune au hasard d'une seule action, ni s'exposer à une défaite décisive sur un point trop éloigné du territoire de ses alliés, ni laisser violer le sien sans en disputer l'entrée. Il avait donc deux armées; l'une à la tête de laquelle était Fare, et l'autre dont il s'était réservé le commandement. Celle de Fare, destinée à rompre, s'ils se pouvait, le premier choc des Austrasiens, s'avança jusqu'à la frontière, et en occupa les passages. Radulf, placé avec la sienne en seconde ligne, demeura libre d'agir selon le succès; prêt à marcher pour soutenir son lieutenant s'il avait du désavantage, ou pour rendre sa victoire plus complète et plus fructueuse, s'il l'obtenait. Mais l'événement fut si prompt, et ses résultats si considérables, que le duc fut bientôt contraint d'abandonner ces combinaisons. Fare ne fut pas seulement vaincu, mais accablé. Son armée ne fut point repoussée, mais anéantie. Lui-même, dédaignant de fuir, périt victime de sa vaillance et de son opiniâtreté. Le nombre des morts fut immense, et ce qui ne

mourut pas fut captif. Telle était la joie des vainqueurs, et la confiance dont les enivrait leur triomple, qu'un serment solennel fut fait spontanément dans toute l'armée de n'accorder à Radulf ni composition ni merci. Il ne leur suffisait plus de sa ruine; ils juraient sa mort.

Mais lui, homme ferme et supérieur aux revers, ne désespéra pas si légèrement de lui-même et de sa fortune. Sa perte était grande; cependant elle n'avait guère atteint que les Bavarois, et ce n'était pas en eux qu'il mettait sa principale espérance. Il lui restait sa meilleure armée, ses plus fidèles soldats, ses Thuringiens, bien plus intéressés à cette entreprise que les soldats étrangers. Il lui restait de nombreuses intelligences, qu'il s'était habilement ménagées chez les ennemis. Il lui restait enfin sa renommée, imposant appui dans la guerre, et le temps, féconde ressource, qui en produit quelquefois de si imprévues.

Renonçant donc au premier plan de guerre qu'il s'était tracé, il leva son camp, s'enfonça plus avant dans l'intérieur de la Thuringe, repassa l'Unstrut et s'arrêta dans une position forte et élevée, non loin du lieu célèbre et funeste où avaient succombé, il y avait déjà cent neuf ans, l'armée et la puissance d'Hermanfroi. Il s'y retrancha avec soin, et y rassembla de nombreux moyens de défense; car le poste était favorable, et c'était là qu'il avait dessein de combattre.

Pendant ce temps, Grimoald traversait rapide-

ment l'immense forêt de Buchonie, et suivait, sans se détourner, la route tracée par la retraite des Thuringiens, certain, comme il croyait l'être, d'anéantir dans une facile victoire les dernières espérances du duc révolté. Sitôt arrivés à la vue du camp ennemi, l'ordre de l'investir fut donné aux Austrasiens. Mais le jour était avancé, et le soldat avait souffert de longues fatigues. Fallait-il différer ou presser l'attaque? Grimoald penchait pour le premier sentiment, et toutefois il était encore incertain. Les chefs donc furent appelés, et délibérèrent. Ce fut le moment où commencèrent à se découvrir les divisions qui fermentaient sourdement dans l'armée. Les uns, transportés d'une impatiente ardeur de combattre, s'indignaient qu'on prétendît leur prescrire de timides et inutiles délais. D'autres, que déterminaient des motifs divers, alléguaient néanmoins uniformément le besoin qu'avaient les troupes de quelque repos, et l'imprudence de mépriser un ennemi peu nombreux, mais vaillant, habile et désespéré. On contestait aigrement, et l'on s'obstinait. La délibération devenait de plus en plus stérile et tumultueuse; aucun ne cédait; aucune voix assez imposante ne pouvait désormais les concilier. On se sépara, et de toutes les résolutions qui pouvaient être proposées, celle qu'on suivit fut, comme il arrive souvent, la plus imprévue et la moins sage.

Chacun persistant, chacun agit suivant le conseil qu'il entendait faire prévaloir. Ceux qui

voulaient que l'on combattit, combattirent; ceux qui exhortaient à attendre, refusèrent avec opiniâtreté d'aller au combat. C'étaient déjà deux armées, deux commandemens, deux desseins contraires. Bobon, duc d'Auvergne, et OEnovald, comte du Sundgau, étaient les plus importans parmi ceux qui avaient résolu d'attaquer immédiatement. Entraînant donc avec eux, le premier toutes les troupes de sa province, et le plus grand nombre de celles qui étaient sous le commandement d'Adalgise; le second toutes les siennes, et beaucoup d'autres des diverses provinces de Germanie, leurs dispositions faites, ils marchèrent. Radulf, à qui ses intelligences avaient fait connaître le mécontentement des autres chefs de l'armée, et leur projet de rester dans l'inaction, bien loin d'attendre, comme on l'avait supposé, derrière les palissades de son camp, en sortit au contraire au moment où les agresseurs gravissaient la colline, au sommet de laquelle il était assis, et fondant sur eux avec une grande impétuosité, il les réduisit promptement à renoncer à leur tentative d'attaque, pour ne plus s'occuper que de leur défense. Mais cette défense elle-même, quoique soutenue et renouvelée courageusement, devint à son tour impuissante. Les Thuringiens, trop faibles contre l'armée entière de Grimoald, ne l'étaient plus contre une partie. Favorisés d'ailleurs par leur position, ils l'étaient aussi par la lassitude des Francs. Enfin, pour ajouter encore à ces avantages, au

nombre des troupes qui suivaient volontairement OEnovald, se trouvaient celles de Mayence. Ces troupes étaient de celles dont Radulf, prodigue de promesses, avait secrètement corrompu la fidélité. Au plus fort du combat, elles trahirent et se retirèrent, ouvrant ainsi aux Thuringiens un facile passage sur le flanc de leurs ennemis. Alors tout fut perdu pour les Francs. Ce ne fut plus qu'une déroute, une irréparable confusion, un infatigable massacre. Bobon et OEnovald et la plupart des autres chefs succombèrent. De longues et nombreuses lignes de cadavres attestaient le découragement des vaincus, et marquaient leur fuite.

Le jeune roi assistait à ce lamentable spectacle; son cœur généreux et candide en fut déchiré. Anéanti dans sa douleur, il pleurait et redemandait avec amertume ses bons serviteurs qu'il ne verrait plus. Noble prince et digne de commander à des hommes, puisqu'il n'était pas sans pitié. Cependant Radulf, quand il se fut rassasié de carnage, rappela ses troupes et se renferma de nouveau dans son camp. La joie y était profonde. Dans celui des Francs, au contraire, régnaient la terreur, la méfiance et la trahison. La nuit fut affreuse. Tous s'accusaient et se craignaient réciproquement. Il y eut même un des domestiques de Sigebert, à qui le soupçon d'avoir de l'amitié pour Radulf coûta la vie. Ce n'était pourtant pas qu'il fût encore question ni de soumettre, ni de punir le duc de Thuringe. D'autres pensées occupaient

l'esprit de Grimoald et de ses Francs. Il n'y avait plus de salut pour eux, croyaient-ils, que dans la retraite. Mais elle offrait elle-même de nombreux périls. S'ils ne pouvaient recommencer l'attaque sans témérité, rétrograderaient-ils avec moins de désavantage au travers d'un territoire ennemi, et devant une armée vigilante et victorieuse? Partagés entre tant de craintes, ils ne pouvaient guère écouter que de timides conseils. Le jour venu, ils envoyèrent des messagers à Radulf, lui offrant la paix, et ne demandant, pour seule condition, que de sortir de la Thuringe sans être assaillis. Comment eût refusé Radulf des propositions qui lui assuraient les profits du plus favorable combat, et lui en épargnaient les hasards? Il s'empressa donc de les accorder, et les Francs retournèrent dans leur Austrasie honteusement, mais en sûreté. Pour lui, fier et puissant de sa gloire, bravant et dédaignant sans péril les menaces de ses plus ardens ennemis, s'il ne cessa point d'avouer, dans d'hypocrites et vaines paroles, la supériorité des rois d'Austrasie, il ne cessa pas non plus de la désavouer par ses actions. Il gouverna pour lui-même; il fit en son nom des traités de paix et de guerre; il vécut dans toute la splendeur et toute l'indépendance des rois.

CHAPITRE III.

FLAOCHAT (641).

Flaochat, outre les prières et les artifices de Nantéchilde, avait été réduit, pour achever de s'assurer les suffrages, à contracter envers les ducs et les évêques de Bourgogne l'engagement formel et écrit de les maintenir en pleine et perpétuelle possession de leurs dignités et de leurs biens. Ce n'était pas un bien favorable témoignage de son influence, ni de la confiance qu'il leur inspirait. Les effets répondirent bientôt à cette expressive indication. La Bourgogne avait alors un patrice qui se nommait Willebad. C'était un homme arrogant, inquiet, plein de lui-même, jaloux de son rang qu'il ne trouvait jamais assez élevé, vain de ses immenses richesses, qu'il n'avait pas toutes acquises par de légitimes voies. Il avait été quelque temps lié d'amitié avec Flaochat; mais son élévation, qu'il avait contrariée de tous ses efforts, avait effacé jusqu'aux plus faibles traces de cette ancienne affection. Chaque jour, depuis que le nouveau maire avait été revêtu de sa dignité, Willebad s'était appliqué à en embarrasser l'exercice. On croit même qu'il y aspirait, et que son orgueil était profondément offensé qu'un autre que lui

l'eût obtenue. On suppose aussi que Nantéchilde lui imputait d'avoir provoqué, pour le seul intérêt de son ambition, les exigences des leudes de Bourgogne, et de l'avoir par degrés réduite à la nécessité fâcheuse pour elle de diviser l'autorité confiée à Erchinoald.

Flaochat, soit qu'il n'obéît qu'à ses ressentimens personnels, soit qu'il servît en secret ceux du maire de Neustrie et de la reine, soit enfin que les téméraires manœuvres du patrice lui eussent fait craindre de plus dangereux désordres en Bourgogne, Flaochat résolut la ruine de son ennemi. Il vint à Châlons, et s'étant concerté avec quelques leudes, il assigna pour le mois de mai suivant, un plaid général dans la même ville. Willebad s'y rendit; mais avec une nombreuse suite d'hommes armés. Cette précaution, toutefois, ne suffisant point pour le préserver des embuches qu'on pouvait lui tendre dans l'enceinte même où les leudes étaient réunis, il refusa de s'aller asseoir parmi eux, et déclara, sans ménagement, les causes de son refus. Flaochat affectant de prendre cette méfiance à injure, et se faisant en même temps de cette injure un prétexte pour exécuter son véritable dessein, sortit à l'instant, se fit suivre par ses amis et ses serviteurs, et se prépara à assaillir Willebad. Mais au moment qu'ils allaient en venir aux mains, le frère de Flaochat, Amalbert, étant accouru vers le patrice, avec l'apparent désir de le satisfaire, et la réelle espérance d'obtenir de lui

qu'il posât les armes, celui-ci, au lieu de se laisser prendre à ses artifices, ordonna à ses serviteurs de le retenir, et s'en fit un ôtage qui devait, prétendait-il, lui répondre de sa sûreté. Déconcerté par cette sage action, et ne doutant point que la vie de son frère ne fût en effet menacée s'il persévérait, Flaochat se radoucit et se désista. Quelques évêques intervinrent; une fausse et passagère conciliation rapprocha les deux ennemis, et le plaid s'acheva sans qu'il eût été commis d'autres violences.

Mais les haines étaient trop profondes, et, des deux côtés, on était allé trop avant. Il n'y avait plus de retour. Nulle garantie n'était sûre; nulle promesse sincère : le salut de chacun était dans la perte de l'autre. Qui était assez téméraire pour braver un maire en ce temps, devait périr; qui ne craignait pas de menacer un patrice, devait l'accabler. On reprit donc presque aussitôt les premiers desseins qu'on avait eus contre Willebad, et de son côté celui-ci, poursuivant les siens, redoublait d'efforts pour grossir le nombre de ses partisans. Ses soins ne furent pas sans succès. Toutefois, outre son frère Amalbert, Flaochat eut l'habileté d'engager dans ses plus secrètes combinaisons les ducs Amalgaire et Chramnelène, chefs renommés, et dont la valeur s'était signalée dans la guerre contre les Gascons. Elles étaient d'ailleurs approuvées par le maire du palais de Neustrie, circonstance grave, et qui ne permet guère de croire que le patrice fût exempt de blâme, puisque le sage

Erchinoald s'était mis du parti de ceux qui le poursuivaient.

Sitôt donc que le mois de septembre fut arrivé, le jeune roi, sortant de Paris, vint s'établir à Autun. Les deux maires l'y avaient suivi, et avec eux un assez grand nombre de leudes de la Neustrie. Quelques jours écoulés, l'ordre fut envoyé au patrice de partir sur l'heure, et de se rendre auprès du roi. Willebad craignait également d'obéir et de résister. Il se mit en chemin, non toutefois sans avoir auparavant réuni tout ce qu'il put d'évêques, de leudes et de soldats : c'était une armée. Sa méfiance n'en était guère moins grande, et il n'avançait qu'avec une extrême lenteur. Déjà même il délibérait s'il ne serait pas plus sage de rétrograder. Informés de ses irrésolutions, Flaochat et Erchinoald voulurent essayer de les vaincre. Ils envoyèrent vers lui Hermanric, l'un des domestiques du roi, et lui firent apporter, par cet officier, les plus solennelles assurances de paix et de bon vouloir. Willebad se laissa convaincre. Il reprit sa marche vers Autun; mais arrivé à une faible distance, il changea encore de résolution, et refusant d'entrer dans la ville, il dressa ses tentes au-dehors. Jaloux néanmoins de connaître plus exactement les vraies dispositions de ceux dont Chlovis était alors entouré, il leur envoya à son tour le comte Gyson et l'évêque de Valence, Ægilulf. Ceux-ci, si l'on en peut juger par les apparences, avaient ordre d'exposer ses griefs, d'expliquer ses

appréhensions, de justifier ses refus, d'exiger des garanties et des sûretés. Peut-être s'en offensa-t-on dans Autun, et ne reçut-on ce message que comme une éclatante confirmation de la désobéissance du patrice; peut-être aussi qu'on le jugeait assez engagé, et que ne redoutant plus qu'il pût se dérober par une retraite, on dédaignait de s'abaisser plus long-temps à d'inutiles et indignes feintes. Ce qui est certain, c'est qu'on imita, pour Gyson et pour Ægilulf, l'exemple qu'avait déjà donné le patrice, quand il avait fait saisir Amalbert. Leur caractère d'envoyés ne leur fut qu'une insuffisante sauve-garde; on les retint à Autun.

Tout était prêt pour la vengeance convenue. Le lendemain, dès que le jour eut paru, Flaochat sortit de la ville en grand appareil de guerre, accompagné de plusieurs leudes de Bourgogne et d'une nombreuse troupe de soldats. Erchinoald sortit après lui, menant ses leudes et ses soldats de Neustrie, et se hâtant, comme pour mieux assurer le succès de l'expédition. Ainsi menacé, Willebad laissa son camp, qu'il avait négligé de fortifier, et marcha courageusement à la rencontre de Flaochat. Bientôt on se joignit, on se défia, le signal fut donné, les rangs se mêlèrent, et dans ces commencemens du combat on n'eût su dire de quel côté se montrait le plus d'ardeur ou d'acharnement. Seulement on s'étonnait de l'inaction des Neustriens, qui, témoins oisifs de la lutte, affectaient une étrange répugnance à y prendre part.

On rapporte que ce fut le comte du palais, Berthaire, qui donna l'exemple, et engagea, le premier, l'attaque contre Willebad. Devant lui, se rencontra fortuitement l'un des Bourguignons du patrice, lequel on nommait Manaulf. Celui-ci, qu'entraînait un courage imprudent et passionné, se précipita tout à coup hors des rangs, et, la menace à la bouche, il s'avança contre Berthaire. Le comte avait été, en d'autres temps, son ami : s'en souvenant alors, et s'effrayant du péril où sa témérité l'exposait : « Approche, insensé, lui dit-il, et « viens te mettre à couvert ; » et comme il disait, levant rapidement son bouclier, il l'étendait sur lui pour le garantir. Mais Manaulf ne répondit à sa générosité que par une trahison. Ayant saisi le moment où Berthaire s'était découvert de ses armes, il le frappa lâchement de sa lance, et le renversa. D'autres encore qui suivaient Manaulf firent au malheureux comte de graves blessures. Heureusement son fils Audebon se trouvait près de ce lieu. Averti du danger où était son père, il court, il atteint Manaulf, il le frappe et le frappe encore, et ne l'abandonne que mort. Tournant ensuite contre les soldats dont le traître s'était fait aider, aucun n'échappa vivant de ses mains. Vertueuse action, et que ma plume dispute avec orgueil à l'oubli.

Cependant Flaochat l'emportait. Willebad avait aussi rencontré la mort; ses amis étaient dispersés; son camp était au pillage; il ne restait plus rien de

ces téméraires projets qui divisaient depuis un an la Bourgogne. Dès le jour suivant, Chlovis et Erchinoald sortirent d'Autun et reprirent le chemin de Paris. Flaochat se sépara d'eux et vint à Châlons. Un premier malheur l'attendait dans cette cité. A peine y arrivait-il, un incendie affreux éclatait, dont les progrès furent si rapides qu'il devint impossible de les arrêter. La ville entière périt. Contraint de l'abandonner, Flaochat s'embarqua sur la Saône; Saint-Jean de-Losne devait être le terme de ce court voyage. Mais avant qu'il fût achevé, une fièvre aiguë saisit Flaochat, et le onzième jour après sa victoire, il était gisant aussi bien que son ennemi. Il est douteux qu'Erchinoald lui ait donné de bien sincères regrets; il ne l'est pas que la Bourgogne se soit réjouie de sa mort, comme elle avait déjà fait de celle de Willebad.

CHAPITRE IV.

GRIMOALD (650-654-655-656).

De plus graves événemens se préparaient en Austrasie. L'imprudente et précoce élévation de Grimoald lui avait suscité d'assez dangereux ennemis, et il n'usait point de cette fortune avec une telle modération qu'il pût se faire de bien favorables changemens dans leur volonté. On avait eu d'é-

clatantes preuves de ces mécontentemens dans l'expédition de Thuringe, où l'autorité de Grimoald avait été si malheureusement impuissante, et ses conseils si dédaigneusement accueillis. Parmi ceux qui déguisaient le moins leur inimitié, Othon était le plus irréconciliable et le plus puissant. Othon, dont le père avait été gouverneur du roi Sigebert, l'emportait peut-être sur Grimoald dans l'affection de ce prince, et son orgueil que fortifiait un si précieux avantage, ne fléchissait qu'avec répugnance devant la supériorité de son rival. Celui-ci ne tarda guère à reconnaître quel redoutable adversaire c'était, et de quelle importance il était pour lui de le perdre. Mais il y avait des obstacles, même des périls, et la prudence qui conseillait cependant cette entreprise, prescrivait surtout d'y paraître étranger. Car les regrets du roi ne pourraient manquer d'être profonds, ni les leudes du parti d'Othon, de les irriter pour mieux autoriser leur vengeance. Embarrassé quelque temps entre ces difficultés opposées, Grimoald réussit enfin à les surmonter. Il eut recours à Leuthaire, duc des Allemands, lequel se laissa séduire par ses promesses, et consentit à devenir l'instrument de son ambition. Leuthaire donc ayant attiré Othon sur son territoire, lui tendit de secrètes embuches que le malheureux Franc ne soupçonnait point, et où il périt.

Ainsi délivré de son plus implacable ennemi, Grimoald réduisit aisément les autres à l'inaction

et à l'impuissance. Son autorité s'affermit, sa dignité ne lui était plus disputée, son ascendant pesait uniformément sur le prince lui-même et sur les peuples. Mais il s'enivra de sa domination et de sa fortune. Élevé si haut, il se voulut encore élever. Tant de choses lui étant devenues faciles, il ne croyait plus qu'il pût y avoir des difficultés pour lui à aucune. Il exerçait la souveraine puissance; il la voulut posséder. Son père avait fait monter sa famille tout auprès du trône; il entreprit de l'y faire asseoir. Quelques circonstances indépendantes de ses combinaisons les favorisaient. D'un côté, l'excessive piété du roi, qui le détachait et le détournait des affaires, et le livrait, crédule victime, à tous les artifices de son conseiller. Outre cela la stérilité de la reine Imnichilde, et la chasteté de Sigebert qui lui inspirait un éloignement invincible pour les habitudes licencieuses des anciens rois francs. Enfin la répugnance toujours plus profonde qu'éprouvaient les Austrasiens pour le gouvernement des rois de Neustrie, et qui semblait déjà balancer leur ancienne vénération pour la race de Chlovis.

Grimoald donc, captant et circonvenant par degrés l'esprit du roi Sigebert, l'amena insensiblement à ce point de s'effrayer de désordres qui troubleraient le royaume à sa mort, des guerres que sa succession ferait éclater, des malheurs sans fin qu'aurait à déplorer l'Austrasie. De cette crainte naissait naturellement la pensée de s'en affranchir.

Quel en serait le moyen? Grimoald l'offrit : « Il avait « un fils, jeune enfant, en qui se révélait déjà le « plus heureux naturel. Pourquoi le roi ne l'adop- « terait-il point, comme avait fait autrefois Gon- « tran, de son neveu Childebert? Il n'était pas, il « est vrai, de la glorieuse race des rois; mais il « était du sang de Pepin, et puisqu'il ne naissait « pas sur le trône, il n'en pouvait pas naître plus « près. » Sigebert entendit ce langage sans s'en étonner, et bientôt, entraîné par les spécieuses raisons où l'enlaçait Grimoald, il signa de sa main la fatale charte d'adoption.

Mais un événement qu'on n'attendait plus, vint subitement ébranler ce monstrueux édifice de fraude et d'orgueil. La reine Imnichilde eut un fils, et l'on n'eut plus à espérer ou à craindre que la royale lignée prît fin. Il semblait que tout dût être changé dans la pensée de l'ambitieux maire du palais. Il en arriva autrement. Cet homme n'était point d'un si timide génie, qu'il pût se déconcerter pour de tels obstacles. Ses mains avaient touché la couronne, et ce n'était pas pour s'en retirer. Il prit à la vérité d'autres voies; mais il n'eut point d'autre but. Long-temps on put croire qu'il avait oublié lui-même cette adoption devenue inutile et inefficace. Il ne se montrait plus occupé que d'entretenir la paix, de tempérer les rigoureuses exigences du gouvernement, de soulager le peuple, de flatter les leudes, d'inspirer à tous de la confiance et de l'affection. Ce n'était plus ce maître inflexible et

présomptueux, qui ne savait faire usage que de la force, et menaçait toujours de contraindre pour peu qu'on tardât d'obéir. Il était facile et sans orgueil maintenant, plein de modération, d'indulgence, et de piété. Il s'était fait craindre et maudire; il se faisait louer et bénir.

Tout à coup on apprend que le roi, si jeune encore, et si étranger aux excès qui usent la vie, languit accablé d'un mal opiniâtre que l'art ne peut vaincre. Ces bruits n'étaient point menteurs; Sigebert s'éteignait, et sa mort ne pouvait manquer d'être prochaine. Averti du danger qui le menaçait, le malheureux prince s'en effraya pour son fils. Il chercha quels appuis il lui pouvait ménager, et n'imagina point qu'aucun autre le dût mieux servir et défendre, que celui qui l'avait voulu déshériter avant sa naissance. Persévérant donc, jusqu'à la fin, dans son aveugle préoccupation, il demanda qu'on appelât Grimoald, lui fit faire les plus solennelles promesses, remit ensuite l'enfant dans ses mains, et livra ainsi la vie et les droits de ce jeune prince au traître qui brûlait de le dépouiller.

Bientôt ce qu'on prévoyait arriva; Sigebert n'était plus. Rien ne révéla, dans les premiers temps, les desseins que méditait Grimoald. Aucun trace apparente ne put faire soupçonner qu'il dût y avoir d'autres changemens que la légitime substitution du fils du roi à son père mort. Dagobert, car c'était le nom qu'on avait donné au fils d'Imnichilde, fut proclamé et reconnu sans hésitation.

Grimoald n'affecta point une autorité supérieure à celle qu'il exerçait avec Sigebert. Mais quelques mois, quelques jours peut-être écoulés, de sinistres bruits remplirent inopinément l'Austrasie. On répandait que le jeune roi se mourait, et peu après succédèrent de lamentables récits de sa mort. Les peuples s'émurent et pleurèrent; de solennelles funérailles furent célébrées; on déploya toutes les pompes de l'orgueil et de la douleur; on n'omit rien de ces fastueuses et stériles fêtes qui se donnent à la mort des rois. Alors seulement se découvrirent les criminelles espérances de Grimoald; alors reparut l'ancienne adoption surprise à l'ingénuité de Sigebert. « C'était un titre sacré, di- « sait le maire du palais. L'Austrasie s'élèverait- « elle contre la volonté d'un prince si religieux? « Tromperait-elle son affection et sa prévoyance? « Préférerait-elle un roi étranger? Lui plairait-il « de s'humilier devant la Neustrie, et de lui être, « comme autrefois, soumise et sacrifiée? » Quelques évêques étaient déjà prévenus; beaucoup de leudes, enchaînés dès long-temps à la fortune de Grimoald, confondaient la leur avec elle; les autres, à qui le temps manquait pour se concerter, n'osèrent refuser leur assentiment, et concoururent par faiblesse ou par impuissance, au succès de cette audacieuse usurpation. L'œuvre de Grimoald était accomplie; son fils Childebert était roi.

Mais l'usurpation exceptée, le reste n'était que mensonge. La tombe élevée à Dagobert était vide;

ce prince vivait. Grimoald s'était arrêté, cette fois, dans son crime : il avait craint d'aller jusqu'au parricide. La dégradation, l'exil, l'abandon, étaient les seules choses qu'il eût osées contre son pupille. Il lui avait coupé sa chevelure : après quoi, l'évêque de Poitiers Didon, infâme instrument de ce détestable attentat, avait enlevé secrètement le malheureux roi dégradé, l'avait conduit dans une partie reculée de l'Écosse, et l'y avait enfermé dans un monastère. Il se passa de longues années avant que cette triste histoire fût connue en France, et qu'on y fût détrompé de la téméraire imposture de Grimoald.

Cependant on s'agitait en Neustrie; en Austrasie aussi les mécontentemens fermentaient. Cette révolution, si facile et si favorisée du sort tant qu'elle n'avait pas été achevée, allait rencontrer, dans son succès même, ses plus sérieux et plus redoutables périls. Rien n'avait embarrassé ses progrès; tout devait mettre obstacle à sa durée. La mort supposée de Dagobert avait fourni le prétexte nécessaire pour tirer avantage de l'adoption; mais en même temps elle avait attribué à Chlovis des droits dont ce prince ne se laisserait vraisemblablement pas dépouiller. On aurait la guerre, et il faudrait vaincre; car la couronne, déjà obtenue, était pourtant encore à ce prix : vaincus, l'on cesserait de régner. Mais de quelle affection l'Austrasie embrasserait-elle cette querelle? Combattrait-elle avec ardeur et fidélité? Ferait-elle d'assez unanimes ef-

forts pour résister à de si puissans ennemis? Surprise et entraînée un moment par la tentative imprévue de Grimoald, maintenant elle s'étonnait, et devenait incertaine, et commençait à douter qu'il fût légitime d'obéir à d'autres qu'aux enfans de ses anciens rois. Il y avait trois fils dans la maison du roi de Neustrie. L'un d'eux eût régné à Metz, et l'Austrasie n'eût pas cessé d'être indépendante. Aucun intérêt ne la pouvait engager à subir le joug d'un prince nouveau.

Erchinoald entretenait avec soin ces dispositions. En peu de temps, elles s'étendirent, et une imposante faction s'éleva contre Grimoald. Découvrant alors ses desseins, le maire de Neustrie leva une armée, proclama la guerre, et revendiqua l'héritage de Dagobert. Grimoald aussi prit les armes, réduit maintenant à défendre par le courage cette couronne qu'il avait acquise par la trahison. Ils marchèrent, et se rapprochèrent, et furent bientôt réunis sur le champ fatal où s'allait apparemment trancher par l'épée ce grand différend. Tout se préparait, et déjà s'ouvraient les terribles scènes de mort. Mais à ce moment, ceux d'entre les Austrasiens qui tramaient la perte de Grimoald se soulevèrent tumultueusement contre lui. On pénétra dans sa tente; on le saisit; on saisit aussi Childebert, et on les livra, chargés de liens, à Erchinoald. La trahison fut le terme de cette usurpation, comme elle en avait été le commencement. La guerre cessa; les deux armées se mêlèrent, mais

pour se réjouir, au lieu de combattre; les droits de Chlovis furent reconnus; les trois royaumes étaient de nouveau réunis [1].

Grimoald, conduit à Paris, fut jeté d'abord dans une prison, et bientôt après mis à mort [2]. On n'est pas certain du sort qu'éprouva Childebert; mais il est difficile de croire qu'on ne lui ait pas fait expier aussi l'ambition de son père. Ainsi finit ce premier effort de la famille de Pepin vers sa destinée. Grimoald s'était trop hâté; les temps n'étaient pas venus. Mais il y aida même par sa chute : elle ouvrait et aplanissait les chemins aux fils plus habiles ou plus heureux de Begga.

[1] Intereà dominus rex Chlodovœus migravit à sæculo..... Suscepit illicò filius ejus Lotharius rex Francorum regimen..... Austrasii quoque receperunt filium ejus Childericum regem in Austrasiam. (*Vita sanctæ Bathildis*, cap. 2.)

Il est donc évident que Childéric ne régna en Austrasie qu'après la mort de Chlovis, et que ce fut celui-ci qui y régna après l'expulsion de Childebert. Mézerai et le président Hénault croyaient que Childéric avait succédé à Childebert immédiatement.

L'auteur dont on vient de voir le témoignage était contemporain.

De plus, parlant aux leudes assemblés à Clichy en 653, Chlovis s'exprimait ainsi : *Nostrûmque, cui etiam* TOTA NATIO FRANCORUM PARET. (Aymoin, liv. 4, ch. 41.)

[2] Propter scelus quod in dominum exercuit morte vitam finivit. (*Gest. reg. franc.*, cap. 43.)

CHAPITRE V.

BATHILDE (650-651-652-656).

Dans le temps que Flaochat préparait sa dernière tentative contre Willebad, une mort prématurée avait enlevé à Chlovis l'utile appui de sa mère. C'eût été une irréparable perte pour ce prince, si la fortune, qui se plaît aux événemens bizarres, ne lui eût capricieusement réservé le dédommagement le plus imprévu. Une jeune fille, de race saxonne, avait été enlevée, sur les côtes d'Angleterre, par des pirates. Ce n'était encore qu'une enfant, mais en qui se montraient déjà tous les premiers signes d'une éclatante beauté. Des marchands l'amenèrent à Paris, et la vendirent à Erchinoald. Avec le temps, ses traits se développèrent, sa beauté dépassa tout ce qu'on en avait espéré, son intelligence elle-même s'éleva bien au-dessus de sa condition. On croit qu'Erchinoald avait eu d'abord quelque dessein de la faire servir à ses plaisirs. Mais Bathilde (c'était le nom de la jeune esclave) était élevée dans toute la sévérité de la loi chrétienne, et sa vie n'était qu'innocence et que pureté. Elle était d'ailleurs, on l'assure, du sang royal des Saxons : peut-être un généreux instinct de fierté secourait-il aussi et fortifiait-il sa vertu.

Un jour, Chlovis vint dans le palais d'Erchinoald, et la vit. Ce prince, que l'amour des femmes ne dominait guère moins qu'il n'avait dominé son père, conçut à l'instant le plus vif désir de la posséder. Forte encore de son inaltérable piété, Bathilde résista avec humilité, mais avec courage, refusant de croire qu'il fût permis d'aimer, même les rois, autrement que de l'amour sainte qu'approuve et consacre la religion. Sa glorieuse constance fut récompensée. Erchinoald, ayant vu que la passion du roi ne s'épuisait point, espéra qu'elle pourrait avoir de la durée, et que Bathilde, sur qui il avait de l'empire, en exercerait à son tour sur le faible esprit de ce prince. Il prit donc subitement la résolution de ne plus combattre un attachement dont son ambition pouvait profiter, et d'encourager même Chlovis à vaincre les chastes refus de l'esclave par le seul moyen qui eût désormais ce pouvoir. Le roi subjugué reçut ce conseil avec joie, et ne tarda guère à le suivre. Il mit sa couronne au front de Bathilde, et il se trouva qu'une esclave, devenue reine à force de modestie et de vertu, était une grande et illustre reine.

Elle le fit bientôt voir ; car de tristes événemens suivirent de près son élévation, et jamais sa constance, son activité, sa pénétration, ne se démentirent. Une affligeante maladie accabla le roi : sa raison s'affaiblissait progressivement, et bientôt elle se perdit. Bathilde, quoique belle et jeune, et si récemment appelée du plus humble rang au

premier, obvia néanmoins, avec un rare bonheur, à tous les embarras de cette situation difficile. On ne s'agita point autour d'elle, et l'on ne vit rien ni de ces scandales, ni de ces désordres qui devaient, après quelques siècles, flétrir et désoler un autre règne. Ce fut dans ce temps qu'éclata la révolution d'Austrasie. Peut-être même la fatale démence de Chlovis y contribua-t-elle; car Grimoald pouvait espérer qu'elle détournerait la Neustrie de faire la guerre, et que l'Austrasie regretterait plus faiblement la domination d'un roi insensé. Cependant, quelque probables que fussent ces combinaisons, l'événement les trompa. Le généreux courage de Bathilde rendait au gouvernement de Neustrie toute la force que la maladie du roi lui aurait fait perdre, et l'on raconte qu'elle contribua plus puissamment même qu'Erchinoald au renversement de l'usurpateur.

Vers la même époque, il y eut une grande famine dans les terres de la domination de Chlovis. Il devint nécessaire de pourvoir à la vie des pauvres. Mais leur nombre croissait chaque jour; les ressources du fisc s'épuisaient, et les conjonctures ne favorisaient pas l'établissement d'un nouvel impôt. On se souvint des richesses que Dagobert avait autrefois prodiguées pour l'embellissement de la basilique de Saint-Denis. La piété de Bathilde lui commandait bien de les respecter. Toutefois les misères du peuple étaient extrêmes, la paix publique était menacée, et la religion,

jalouse, il est vrai, de ses pompes, les sacrifie pourtant avec libéralité au soulagement de ceux qui souffrent. Bathilde donc, Bathilde elle-même persuada à Chlovis le conseil qui s'exécuta. Cette voûte de pur argent, dont le tombeau des trois martyrs avait été recouvert, lui fut enlevée. L'usage en fut encore pieux et sacré, puisqu'elle adoucit quelque temps les dures privations des indigens et des pélerins. De sages précautions furent prises, afin que rien ne fût détourné, et que le peuple n'en pût même pas avoir le soupçon. Ce fut à OEgulf, à l'abbé de Saint-Denis lui-même, qu'on remit le soin de distribuer cette riche aumône.

Mais quand l'affreuse calamité se fut arrêtée, et que des temps moins rigoureux furent arrivés, il fallut chercher les moyens, sinon de restituer à l'abbaye son imposante et précieuse décoration, au moins de lui en accorder un équitable dédommagement. On n'imagina rien de moins onéreux pour le fisc, et en même temps de plus profitable à cet établissement religieux, que de le placer dans une condition privilégiée, de le rendre indépendant même des évêques, de le constituer maître exclusif et perpétuel, sans redevance ni partage, de toutes les choses qui étaient déjà en sa possession, ou qu'il pourrait encore acquérir. L'attention s'arrêterait à peine sur cette faveur, qui était presque une dette, si l'on n'y retrouvait quelque trace des limites que s'imposaient alors

réciproquement les diverses puissances de l'État. Car le consentement de l'évêque du territoire était insuffisant pour l'autoriser, et la volonté même du roi, impuissante pour la garantir. Il fallut attendre un plaid pour l'émancipation de ce monastère, et que le roi y vînt demander l'aveu et le libre concours de ses leudes [1].

Trois années passèrent encore, après lesquelles ce prince mourut. La Neustrie ne se réjouit, ni ne s'affligea; elle n'avait pour lui ni haine, ni affection. Chlovis vécut sur le trône; c'est la seule chose qui lui appartienne. Sa mémoire est restée douteuse; on ne trouve rien à en dire de plus favorable. Ses vices mêmes, s'il en avait, furent sans éclat; ses vertus, si l'on peut lui en accorder, n'eurent ni solidité, ni grandeur. Au moins Sigebert, s'il ne se recommande que par sa piété, l'eut-il assez constante et assez profonde pour obtenir avec elle l'universelle vénération des peuples, et mériter que l'Église l'admît au rang de ses saints. Mais lui, il ne s'est élevé à aucune gloire. Le temps qu'il régna ne fut troublé ni par de funestes guerres, ni par de longues discordes; il ne fut

[1] « Notre dessein et notre vœu sont donc... *si vous le jugez* « *bon*.. Nous savons que le sage évêque *a résolu de se rendre* à ce « vœu de notre piété... nous déterminant à accorder, *avec votre* « *aveu et votre libre concours*... » (*Allocution de Chlovis II au plaid de Clichy, en 633. Vie de Dagobert.*)

On a le texte même du décret particulier de l'évêque de Paris, Landéric. Il est signé de lui et de vingt-cinq autres évêques (*Hieron. Bignoni notæ ad Marculfum.*)

pas malheureux. Belle et flatteuse louange encore, s'il ne fallait pas la réserver tout entière à Nantéchilde, à Bathilde, à Æga, à Erchinoald. Chlovis ne donne qu'à peine son nom à ce règne.

CHAPITRE VI.

PARTAGE (657-670).

Il était né trois fils à Chlovis de son union avec Bathilde : Chlotaire, Childéric et Théodoric. Leur père mort, Bathilde et Erchinoald convoquèrent les leudes de la Neustrie et de la Bourgogne, et ceux-ci reconnurent Chlotaire roi des deux royaumes [1]. Mais ce prince était encore en basâge; la régence pouvait soulever de dangereuses contentions. Il n'y en eut point : personne ne disputa les droits de Bathilde; pas plus que l'avaient été ceux de Nantéchilde, pendant la minorité de Chlovis.

Les esprits ne se montraient pas aussi faciles en Austrasie. La faction de la famille de Pepin y était puissante. Déconcertée un instant par la catastrophe de Grimoald, la mort inespérée du roi la rendait maintenant plus active et plus confiante. Ce n'était pas que Bathilde prétendît maintenir la

[1] Suscepit Lotharius rex Francorum regimen, suffragantibus præcellentissimis principibus. (*Vita sanctæ Bathildis.*)

réunion des trois royaumes, et déshériter également ses deux derniers fils. Son désir, au contraire, était que Childéric devînt roi de Metz. Toutefois ce projet lui-même, quoique légitime et favorable d'ailleurs à l'indépendance des Austrasiens, rencontrait encore des obstacles. Bathilde réussit à les aplanir [1]. Les dissensions s'apaisèrent, et Childéric à son tour fut proclamé roi. On lui donna pour guide Wlfoald, devenu maire du palais. On consentit même qu'Imnichilde, la veuve du roi Sigebert, le suivît à Metz; car on n'avait pas encore découvert que son fils vivait, et elle était naturellement l'ennemie de la faction des Pepin. Elle avait eu d'ailleurs une fille après la naissance de Dagobert. Il pouvait arriver qu'un jour cette fille plût à Childéric. On dut croire que cette espérance, qui en effet ne fut point trompée, inspirerait à Imnichilde de l'affection pour le jeune roi.

L'empire des Francs fut donc de nouveau partagé. Chlotaire et Childéric eurent chacun leur royaume. Mais il restait un troisième prince, et celui-là fut exclu. Quelle en fut la cause? Il ne faut point la chercher dans l'âge de Théodoric; car ses frères n'étaient guère moins jeunes que lui. De plus importantes considérations déterminèrent Bathilde et ses leudes. Ce n'était plus comme après le

[1] Austrasii quoque, pacifico ordine, faciente dominâ Bathilde per consilium quidem seniorum, receperunt filium ejus Childericum, etc..... (*Vita sanctæ Bathildis.*)

grand Chlovis et après Chlotaire Ier. Il ne se faisait plus autant de lots qu'il y avait de princes; on n'appelait qu'autant de princes qu'il y avait de lots. Ceux-ci étaient mesurés maintenant et fixés; ils ne se subdivisaient plus. Le sentiment des intérêts politiques avait fait de grands progrès depuis le temps de Chlotaire II. Pendant que l'Austrasie, terre toute germaine, tendait de plus en plus à rester séparée de la Neustrie et de la Bourgogne, celles-ci à leur tour comprenaient mieux la nécessité de ne plus rompre le lien qui les unissait. C'était le seul moyen qui leur fût laissé de balancer désormais la puissance de l'Austrasie, dont le territoire n'était pas moins étendu que le leur, et qui l'emportait, sinon par le courage, au moins par la stature, la force, la férocité des nombreux soldats que lui fournissaient ses provinces et ses tributaires de la rive droite du Rhin. On imitait ce qu'avait déjà essayé Brunehault, à la mort de Théodoric de Bourgogne, quand des quatre fils de ce prince elle ne déclara roi que l'aîné. On faisait fléchir, en la conservant, la pernicieuse loi de l'hérédité collective. Le principe d'égalité, qui en faisait le péril, se modifiait. On maintenait encore que les fils seuls devaient succéder; on ne demandait déjà plus que tous les fils succédassent. On donnait des limites au partage, en attendant qu'il devînt possible de l'abolir.

Ces difficiles arrangemens étaient à peine conclus, quand arriva la mort d'Erchinoald; perte

4.

fatale. On n'y regretta que ce qu'elle ôtait; il y fallait déplorer plutôt ce qu'elle allait amener. Au lieu de la modération, du désintéressement, de l'habileté, vinrent la fraude, la témérité, la soif de l'or et du sang. Au lieu d'Erchinoald, se leva un homme grand, puissant, terrible; grand par l'étendue de ses desseins, puissant par l'audace de sa volonté, terrible par le nombre et la promptitude de ses vengeances; foulant du même dédain les grands et les peuples; suscitant, délaissant, élevant, effaçant les rois; ne les servant point, mais se servant d'eux; homme d'entreprise, de vice et de crime; homme de trahison et de meurtre; homme de malheur, homme de ruine : cet homme était Ébroïn.

Les leudes avaient été d'abord incertains. Peut-être s'en trouvait-il parmi eux qui eussent voulu dès ce temps faire échoir la dignité de maire du palais à Leudésie, fils d'Erchinoald; mais leurs irrésolutions cédèrent aux artifices d'Ébroïn, et ce fut à lui qu'ils commirent la fortune de la Bourgogne et de la Neustrie. Ils tardèrent peu à reconnaître et à regretter leur imprudence, car le nouveau maire, quoique retenu par l'ascendant de la reine, ne pouvait pas entièrement déguiser les impatiences de son ambition et de son orgueil. Toutefois Bathilde, tant qu'elle garda son autorité, réussit à entretenir une profonde paix dans l'État. De généreuses actions firent même éclater alors la prévoyante équité du gouvernement. Il y avait un

cens établi, que devait indistinctement toute personne née de race gauloise. C'était une charge pesante, humiliante, plus nuisible qu'avantageuse à l'État; car elle rendait les mariages plus rares, et réduisait quelquefois les pauvres à vendre, ou même à exposer leurs enfans. Elle perpétuait d'ailleurs la séparation des deux peuples, chose injuste, imprudente même, et à laquelle ne contribuaient que trop les lois civiles et les lois pénales. Bathilde abolit cet impôt. Elle fit plus, elle racheta les enfans que de malheureuses mères avaient mis en esclavage, ou pour réduire leur dette, ou pour l'acquitter.

Privée d'Erchinoald, et mal convaincue de la fidélité de son successeur, Bathilde avait dû rechercher d'autres appuis et d'autres guides. Elle avait fait choix de deux hommes qui la secondaient à l'envi, et n'étaient point indignes de sa confiance; différens par l'habileté, mais non par le zèle, et à qui la fortune réservait les mêmes malheurs. Le premier, neveu de cet évêque Didon, par qui Grimoald avait fait enlever Dagobert, portait le nom de Léodgar; homme docte, pieux, sévère, persévérant, inflexible; déjà censeur d'Ébroïn, bientôt son rival. Le second était évêque de Paris, et se nommait Sigebrand; homme irréprochable, si la faveur ne l'avait pas ébloui, et qu'il eût su conserver plus de gravité et de modestie.

Un événement déplorable contraignit Bathilde à souffrir l'éloignement de Léodgar. De scandaleu-

ses divisions troublaient depuis deux ans la ville d'Autun. L'ancien évêque était mort, et deux concurrens également opiniâtres se disputaient l'honneur de lui succéder. Le peuple se partageait; les clercs eux-mêmes suivaient en nombre à peu près égal les deux factions. On s'était épuisé en représentations, en promesses, en menaces même; toutes ces tentatives de conciliation avaient échoué. Il ne restait plus que la violence, et elle ne fut pas épargnée. Les compétiteurs se défièrent; l'un d'eux succomba; l'autre fut envoyé en exil. Ils disputaient lequel était le plus digne; aucun ne l'était.

Il fallait un homme de vertu et d'autorité pour rétablir l'ordre dans cette église si long-temps troublée. Bathilde jugea que Léodgar seul pouvait l'entreprendre, et elle le fit évêque d'Autun. Mais le mal avait été si profond, qu'il ne pouvait plus être réparé que par une longue constance et par des efforts assidus. Le nouvel évêque ne s'éloignait point de la ville, où tant de soins et de devoirs l'attachaient. Pendant ce temps, la faveur de Sigebrand avait fait des progrès rapides. Trop présomptueux pour n'en user qu'avec discrétion, il avait imprudemment offensé beaucoup de leudes, et fourni à Ébroïn tous les prétextes que sa jalousie attendait. Les imprudences de ce favori furent si nombreuses, qu'il se forma aisément un puissant parti pour le renverser. Mais quel en serait le moyen? On jugea moins difficile et plus sûr de s'en délivrer par un meurtre. En même temps Ébroïn,

habile à retirer des événemens tout ce qu'ils pouvaient offrir et produire, se promit, si celui-ci succédait, d'en profiter aussitôt pour s'affranchir de l'importune autorité de la reine. Tout réussit ainsi qu'ils l'avaient préparé. Ils surprirent et tuèrent Sigebrand ; ensuite, et tout sanglans encore de ce meurtre, ils se présentèrent à Bathilde, et lui proposèrent de quitter le palais du roi. La prudente reine en avait depuis long-temps le dessein. Elle y consentit avec joie, et s'alla renfermer dans l'abbaye de Chelles, cachant et usant sa vie dans l'exercice de la plus austère piété. Ainsi triomphait Èbroïn ; ainsi renversa-t-il les derniers obstacles qui retardaient encore son ambition.

CHAPITRE VII.

PERTHARITHE (660-663).

Pendant ce temps l'Austrasie s'était reposée. Les factions contenues, sinon satisfaites, souffraient avec patience l'active administration de Wlfoald. L'enfance de Childéric s'achevait sans agitations, et presque sans événemens. Un seul éclata, mais chez un peuple allié, et la part qu'y prit un moment l'Austrasie [1] n'eut guère plus d'importance que de durée.

[1] Je dis l'Austrasie, et non la Neustrie, quoique cela ait paru incertain à quelques historiens. Mes raisons sont : 1° que l'armée

Aribert régnait depuis dix ans dans la Lombardie; mais il mourut, laissant deux fils pour lui succéder. Le premier était Godebert; l'autre Pertharithe. Aribert, imitant le funeste exemple des Francs, leur avait partagé ses États. Ce fut une abondante source de dissensions, de guerres, de calamités. De ces deux frères, l'un refusait de reconnaître le partage; le second en demandait avec hauteur l'exécution. Ils prirent les armes. Mais Pertharithe ayant au commencement l'avantage, Godebert eut la malheureuse pensée de solliciter l'assistance d'un autre duc Grimoald, qui gouvernait le pays de Bénévent. C'en était assez : les choses changèrent; le parti de Pertharithe fut vaincu, et ce prince alla chercher un asile sur le territoire des Awares.

Godebert donc eût régné; mais ce n'était pas pour autrui qu'avait vaincu Grimoald. La même défaite qui avait délivré Godebert de Pertharithe, le délivra lui-même de Godebert. Profitant sans ménagement et sans scrupule de l'ascendant que donne toujours une récente victoire, il séduisit ou effraya les Lombards, fit mourir le prince qui s'était imprudemment livré à sa foi, et prit pour lui la couronne, après l'avoir défendue. C'eût été trop peu; car les droits de Pertharithe se fortifiaient

qui marcha contre les Lombards avait été levée en Provence, laquelle dépendait alors de l'Austrasie; 2° que le traité qui se fit après la guerre fut conclu avec le roi d'Austrasie. (*Paul*, *Longob.*, liv. 6, ch. 32.)

par la mort même de son frère. Mais Grimoald n'eut garde de l'oublier dans sa retraite, et de lui laisser le temps d'obtenir l'intérêt et l'appui d'un peuple avide et entreprenant. Il envoya donc vers le roi des Awares, disant que ce roi choisît, ou l'expulsion de Pertharithe, ou la guerre immédiate avec les Lombards. Ce qu'il espérait arriva : les Awares, mal préparés à la guerre, consentirent à l'expulsion.

Rejeté ainsi, et n'ayant plus d'appui ni d'asile, Pertharithe, dans sa détresse, embrassa un étrange et téméraire dessein. Il se fia à un traître; il livra sa vie au meurtrier de son frère; il se remit courageusement en la puissance de son ennemi. Une seule garantie lui fut accordée : il reçut le serment de ce prince qui en avait déjà tant violé. Grimoald, cependant, affecta d'abord d'y être fidèle : Pertharithe eut un palais, de suffisans revenus, une suite nombreuse à Pavie. Mais les combinaisons du jeune prince se trouvèrent justes, et l'on put connaître bientôt que cette résolution, si audacieuse, avait pourtant de probables et sages motifs. On s'émut à Pavie; la présence du légitime successeur de leurs rois réveilla l'orgueil et la générosité des Lombards. Ils accoururent et se pressèrent en foule dans ce palais, et le roi dépouillé retrouva d'assidus et affectueux courtisans.

Grimoald vit le péril et résolut de le prévenir. A moins d'un crime nouveau il allait perdre le fruit de ses autres crimes. Ses scrupules n'étaient pas si

grands qu'il pût hésiter. Il décida donc que Pertharithe mourrait, et, de peur que ce dessein ne se découvrît, il n'en différa l'exécution qu'autant qu'il était nécessaire pour la préparer. C'était pour le jour suivant. Un festin serait offert, dans son palais même, à Pertharithe. De nombreux convives s'y assembleraient. Des vins précieux y seraient servis avec profusion. On aurait soin que la raison du prince se troublât, et quand la nuit serait avancée, que les convives auraient quitté le palais, que la victime dormirait de cet insurmontable sommeil qui suit et marque l'ivresse, on irait, on l'accablerait, on l'étoufferait sans résistance et sans bruit.

Mais on ne pouvait éviter de livrer quelque partie au moins de cet infâme secret à des convives, et même à des serviteurs. Entre ces derniers, celui dont l'office était d'emplir la coupe du prince reçut mystérieusement l'ordre étrange de la présenter fréquemment et toujours pleine des vins les plus dangereux. Il se trouva que cet homme, ancien serviteur du vieux roi, était fidèle, courageux et intelligent. Il eut des soupçons, et fut tellement attentif qu'il eut bientôt tout appris. Le festin était déjà commencé; se courbant vers son maître, comme pour mieux approcher la coupe qu'il lui apportait : « Prince, murmura-t-il, veille sur toi; » et puis il se tut. Mais à la coupe suivante, achevant ainsi qu'il avait commencé : « Ta mort, continua-t-il, « est résolue. Demain, avant que le jour soit venu. »

Le prince entendait ; mais déguisant avec beaucoup d'art son émotion, aucun mouvement, aucun regard, aucune parole, ne la trahirent. Il persista, avec la même constance, jusqu'à la fin de la longue orgie, prenant en apparence sa part de joie, de bruit et de vin, et feignant même, quand il en fut temps, l'accablement et le langage insensé d'un homme ivre. Mais il n'avait pas si fidèlement imité leurs excès, et, quoique docile à toutes les provocations, sa large coupe d'argent, recouverte selon l'habitude des Lombards, ne s'était pas toujours emplie de vin.

Il fallait fuir, et sur l'heure même ; car il n'y avait point d'autre salut. Mais une garde nombreuse veillait aux portes du palais du prince, et la ville elle-même était enfermée de hauts et difficiles remparts. Pertharithe avait conservé, dans sa mauvaise fortune, un fidèle ami et un serviteur dévoué. Puissant, vaincu, fugitif, ils ne s'étaient jamais séparés de lui. Chez les Awares, ils avaient suivi son exil ; à Pavie, ils partagaient sa captivité. Compagnons de tous ses malheurs, eux seuls pouvaient lui aider à prévenir celui qui le menaçait. En un instant tout fut convenu. Pertharithe se revêtit des modestes habits de son serviteur, et celui-ci, en échange, prit les vêtemens, le lit, le personnage de Pertharithe. Il le devait représenter ivre, et dormant toutefois du sommeil pesant et bruyant que donne le vin. Ces premiers arrangemens achevés, il se fit tout à coup un grand bruit dans les chambres

voisines. C'étaient des cris, des plaintes, des injures, des menaces, des coups violens. Un homme vêtu de riches habits en repoussait, frappait, poursuivait un autre couvert du grossier vêtement des esclaves. L'homme frappé était Pertharithe; celui qui frappait, son ami. Les gardes coururent et demandèrent la cause de ce tumulte. « Laissez-le moi « châtier, leur criait Hunulf (ainsi se nommait « l'ami de Pertharithe). Ne voyez-vous point qu'il « n'est pas moins ivre que son maître? L'insolent « prétend m'empêcher de sortir, et que je passe « avec lui la nuit au chevet du prince, pour les « aider, apparemment tous deux, à cuver leur « vin. » Des rires bruyans répondirent à la colère d'Hunulf, et lui recommençant sa poursuite et ses violences, le faux esclave, à son tour, recommença ses gémissemens et sa fuite. Ainsi gourmandé, chassé, toujours menacé ou atteint de l'impitoyable bâton d'Hunulf, Pertharithe franchit enfin la dernière porte du palais, sans que les gardes, témoins satisfaits de son aventure, eussent eu d'autre idée que d'y applaudir.

Ce prince avait de zélés partisans dans la ville. Il en chercha quelques-uns à la hâte; courut avec eux aux remparts; en descendit avec le secours d'une corde; prit des chevaux qu'il trouva vaguant au bord du fossé; parvint à Ast dès la même nuit, puis à Turin, puis en France. Chose digne de louange et qui n'a pas toujours été imitée; Grimoald épargna ceux qui lui avaient dérobé sa

proie. Il ne se vengea ni d'Hunulf ni du courageux serviteur. Il approuva au contraire et récompensa leur fidélité. Ce prince montrait plus de générosité ou de prévoyance que n'en ont eu d'autres princes en des temps moins barbares et moins malheureux.

Pertharithe implora l'appui du roi d'Austrasie. Il réclama les traités, rappela l'alliance des Francs avec Aribert, représenta ses malheurs, annonça les Lombards fatigués du joug qu'on leur imposait. Wlfoald fut persuadé et promit la guerre. Une armée donc se rassembla en Provence. Les préparatifs achevés, on marcha, on passa les Alpes, on pénétra jusqu'à Ast. Aucun ennemi ne s'était encore fait voir; il ne s'était point rencontré d'obstacles ni de résistance; tout semblait annoncer de faciles et inévitables succès. Mais, comme on allait arriver à Ast, on fut averti enfin que Grimoald approchait. Les Francs s'arrêtèrent et dressèrent leurs tentes en ce lieu. Les Lombards, suivant leur exemple, campèrent aussi à une assez faible distance et se fortifièrent. Il se passa quelques jours néanmoins sans combat et sans mouvement. On s'observait des deux parts; on affectait de se ménager et d'attendre. Seulement on eût remarqué, chez les Francs, plus de sécurité et d'impatience, chez les Lombards, une plus grande apparence d'inquiétude et d'hésitation. Bientôt cette hésitation se décela par des signes plus fréquens et plus manifestes. On s'agitait au camp des Lombards; ils ne paraissaient plus si arrêtés dans la position qu'ils avaient choi-

sic, et tout faisait croire qu'ils avaient dessein d'en changer. Quelques progrès se firent encore dans ces démonstrations ou dans ce désordre; et tout à coup voilà que l'armée entière s'écrie, cherche ses armes et se précipite. Elle se hâte, elle court, elle se presse aux portes du camp. Le tumulte est partout; le trouble se montre dans les dispositions des chefs autant que dans l'empressement des soldats. On dirait le péril le plus imminent. Nul n'a songé, ni aux approvisionnemens ni aux bagages; à peine si l'on est armé. Au lieu d'une vague inquiétude, c'est de la peur; au lieu d'une retraite, une fuite.

La nuit la favorisait. Au lever du jour, quand les Francs apprirent en quel état était le camp ennemi, ils y accoururent. Le butin qui s'offrait était abondant, les outres de vin en un nombre immense. A cette vue toute idée d'aller à la poursuite des Lombards se perdit. On n'eut plus d'autre volonté que du pillage et de la débauche. Le jour entier se passa dans les plus effroyables excès, et quand il finit, rassasiée de viande et de vin, toute cette armée était ivre. Grimoald l'avait espéré; car sa fuite et sa peur n'étaient pas sérieuses. Informé de l'heureux succès de son stratagème, sitôt la nuit revenue, il se remit en chemin. Sa marche était silencieuse, mais rapide; en quelques heures, il se retrouva aux portes du camp. Alors, un cri prolongé et répété par toute l'armée annonça aux Francs sa présence. C'était le signal; signal de massacre et non de combat; car les malheureux sol-

dats de Pertharithe, engourdis par l'ivresse et par le sommeil, n'avaient ni courage ni force, et ne pouvaient ni se défendre ni fuir. Ceux qui moururent ne sauraient être comptés; on compterait plus facilement ceux qui échappèrent. Peu de victoires furent plus complètes; peu aussi furent plus faciles et moins disputées. Mais la gloire seule manquait aux avantages qu'en recueillit Grimoald; car il ne lui resta plus d'ennemis. Pertharithe lui-même repassa les Alpes, et la couronne qui lui était due parut affermie sur le front du traître puissant et victorieux.

D'autres malheurs devaient encore éprouver Pertharithe. Quand il se fut passé quelque temps, Grimoald offrit la paix au roi d'Austrasie. Mais la condition en était, comme autrefois avec le roi des Awares, qu'on cesserait de donner asile au prince vaincu. Wlfoald n'administrait plus alors ce royaume : toute honteuse qu'était la condition, on s'y résigna, et Pertharithe alla demander aux Saxons d'Angleterre la pitié qu'il ne trouvait plus chez les Francs.

Toutefois un jour vint; Grimoald mourut. Son fils tenta de régner; ce fut vainement. Les Lombards se ressouvinrent enfin de Pertharithe; l'exil de ce généreux prince finit; la couronne revint à qui devait la porter. L'usurpation, comme on l'a vu quelquefois, avait été heureuse, mais viagère. Le crime, stérile héritage, n'eut point de fruits pour la race du spoliateur.

CHAPITRE VIII.

RÉVOLUTION DE NEUSTRIE (670-673).

Délivré enfin de l'importune inflexibilité de Bathilde, Ébroïn marchait ouvertement à la tyrannie où il aspirait. Les lois ne lui étaient plus que des instrumens; jamais un obstacle : la justice ne se distribuait plus selon le bon droit, mais suivant le prix que l'on y mettait : c'était un marché. Nul ne se pouvait croire assuré de préserver ce qu'il possédait; tant était grande et hardie la cupidité de ce nouveau maître. Personne, même entre les leudes, ne se pouvait dire exempt de péril; tant la mort était prompte à venger ses moindres offenses. On ne connaissait plus de règle pour les impôts, ni de mesure. Il les changeait, les élevait et les multipliait à son gré, disant qu'il n'était pas bon que le peuple payât si peu, et qu'il le fallait tenir pauvre, pour l'avoir docile. La crainte était l'unique ressort de ce pouvoir monstrueux, et aussi avait-il soin qu'elle n'eût aucun sujet de se ralentir.

Cependant on murmurait et on s'agitait en Bourgogne. Peut-être la dure oppression d'Ébroïn excitait-elle à rechercher les moyens de s'en affranchir, et peut-être le souvenir mal effacé de Flaochat faisait-il croire facile d'obtenir, comme on l'avait

eu de son temps, un second maire du palais pour ce royaume. Léodgar, d'ailleurs, ne s'était point réconcilié avec son ancien ennemi. Enfermé dans sa ville épiscopale d'Autun, il y bravait et déplorait également toutes ces violences. Le premier parmi les évêques de Bourgogne, par ses vertus et par sa science, le premier encore parmi les leudes, par la noblesse de son extraction, l'influence qu'il exerçait sur eux était puissante, et il était peu vraisemblable qu'il la fît servir à l'affermissement d'une domination qu'il désapprouvait.

Ébroïn ne l'ignorait pas; aussi commença-t-il, dès ce temps, à dresser des embuches au saint évêque, et à combiner des prétextes pour provoquer sa déposition. Mais de plus pressans intérêts lui survinrent presque aussitôt, qui l'entraînèrent à de plus décisives mesures. L'irritation des esprits faisait de rapides progrès en Bourgogne; des vengeances isolées n'y suffisaient plus. On n'avait plus seulement à se défendre de la sourde contradiction d'un leude ou d'un évêque, mais de l'éclatante inimitié de tous. Il semble même, à en juger par les dangereuses précautions d'Ébroïn, que d'importantes résolutions eussent été déjà arrêtées; car un édit fut précipitamment proclamé, si étrange, si rigoureux, si téméraire, qu'une extrême nécessité pouvait seule, sinon le justifier, au moins l'expliquer. Il était interdit à tous les évêques et à tous les leudes de la Bourgogne, d'approcher des palais où serait le roi. Un ordre formel

pourrait seul dispenser de l'interdiction. C'était une grave atteinte aux prérogatives des nobles, un profond changement dans l'État, une injurieuse exclusion des provinces dont la soumission était la plus récente et la plus douteuse, une violence qui en appelait et promettait d'autres, un progrès immense hors des antiques limites de la puissance des rois.

Cet édit était à peine annoncé, une fièvre aiguë attaqua Chlotaire, et quoique ce prince n'eût guère plus de vingt ans, il y succomba [1]. Roi sans souvenir et sans nom; roi sans action et sans règne; roi qui le fut peut-être encore moins que son père ne l'avait été. Il ne laissait point de fils pour lui succéder; ce droit semblait échoir à Théodoric. Ébroïn n'eut garde de s'élever contre lui; son espérance était, au contraire, qu'il lui aiderait à perpétuer son propre pouvoir. Mais les renouvellemens de règne étaient dangereux pour les maires du

[1] Le premier continuateur de Frédegaire et Mézerai n'accordent que quatre années de règne à Chlotaire III. Velly lui en donne quatorze. Hénault fait le même calcul que Velly.

Cependant il s'est conservé une concession de privilége faite par l'évêque Bertefred à l'abbaye de Corbie. Cet acte est daté du mois de septembre de la *septième* année du règne de Chlotaire. (*Hieron. Bignoni notæ ad Marculfum.*)

On a aussi une sentence rendue par ce prince en faveur de l'abbaye de Saint-Benin, au mois de novembre de la *huitième* année de son règne. (*Eidem.*)

Il y a enfin un autre acte, relatif à l'église de Notre-Dame-de-Birague, lequel a la date de la *seizième* année du même règne. (*Dissert. de l'abbé Lebœuf.*)

palais, en Neustrie; car ils rendaient nécessaire le renouvellement de leur élection. On n'avait pas encore imité dans ce royaume la faute commise en Bourgogne avec Warnachaire. Il eût donc fallu obtenir les suffrages des leudes, puisque les maires du palais ne s'établissaient qu'avec leur assentiment. Toutefois les haines étaient si profondes contre Ébroïn, les peuples étaient tellement fatigués de son orgueil, de ses exactions, de ses cruautés, qu'il eût été insensé de croire que cette épreuve lui pût être favorable.

Craignant donc de s'y exposer, et ne voulant point cependant perdre sa puissance, il prit l'audacieuse résolution de se maintenir par sa seule force et de dédaigner ces suffrages qu'on se préparait à lui disputer. Le dessein était grand, mais doublement hasardeux : car c'était peu de l'élection du maire ; il y avait de plus la reconnaissance et l'inauguration de Théodoric. Et quand les leudes seraient assemblés pour l'exercice de ce dernier droit, il serait bien tard pour les dissuader de réclamer l'autre. On les devait refuser ou souffrir tous deux; il n'y avait point d'autre choix. Ébroïn choisit le refus. Seul, il avait appelé Théodoric, et seul il le proclama. Théodoric à son tour l'avait déclaré maire du palais, et il n'attendit rien de plus. Les leudes s'empressaient cependant, et ils accouraient, convoqués, s'il faut dire ainsi, par la mort même de Chlotaire. Mais Ébroïn, étendant cette fois à ceux de la Neustrie l'exclusion qu'il n'avait encore

essayée que sur la Bourgogne, leur fit apporter à tous l'orde formel de rétrograder. Ainsi se fût effacé le plus antique usage de la monarchie des Francs.

Ébroïn avait trop compté sur leur patience. Ils tremblaient, il est vrai, devant lui; mais quelque vives que fussent leurs craintes, la honte enfin et les ressentimens l'emportèrent. Ces mêmes leudes à qui fut signifiée de sa part l'insolente défense de venir en la présence du roi, révoltés de cet envahissement de pouvoir et de cette offense, se rassemblèrent aussitôt en un autre lieu, et délibérèrent. On ne voulait plus d'oppression; on ne respirait que vengeance. Ce prince, qui leur était abusivement imposé, ils l'eussent proclamé sans contradiction. Mais il était maintenant dans la dépendance de leur ennemi; il le fallait renverser, afin de renverser Ébroïn. Ce prince n'était pas le seul de sa race. Il en était un second qui pouvait être appelé, et qui, déjà maitre de l'Austrasie, leur fournirait d'abondans secours. La détermination fut prompte et presque unanime. Ceux que la peur d'Ébroïn faisait hésiter, une peur plus forte et plus prochaine les persuada. Les passions s'étaient tellement animées qu'il y allait de la vie à leur vouloir résister.

On alla donc, et l'on offrit cette seconde couronne au roi d'Austrasie. Childéric ne refusa point; Wlfoald promit une armée; tout favorisait les desseins des confédérés. Mais il fallait des actions qui y répondissent; elles ne se firent pas attendre

long-temps. On courut aux armes; on proclama Childéric; on cria malédiction au traître Ébroïn. L'impulsion fut profonde et irrésistible ; ce flot de colère et de révolte s'étendit en un même jour de l'un à l'autre bout de la Neustrie et de la Bourgogne. Nulle part on ne résistait; partout l'on encourageait ou l'on secondait le soulèvement. L'étonnement et l'incertitude retenaient les amis d'Ébroïn dans une fatale inaction. Bientôt on fit davantage, et l'on ne se borna plus à ne pas servir. A chaque mouvement de l'armée des leudes, elle grossissait; à chaque moment se réduisait celle de Théodoric. Elle s'épuisait et se dissipait par degrés, sans combat, sans fortune de guerre, sans défaite. Cet Ébroïn si puissant naguère et si redouté, on n'en redoutait plus maintenant que la chute, et l'on se hâtait pour ne pas tomber avec lui. On le reniait, on l'abandonnait. Le moment venait de montrer enfin cette force à qui s'était tant fié son orgueil, et cet orgueil s'irritait en vain; aucun dévouement n'obéissait plus. Un jour encore et il se trouva que le malheureux était seul. Il voulait fuir ; cette triste et extrême ressource ne lui avait pas elle-même été laissée. Entouré, poursuivi, exposé à d'incroyables périls, ce fut à peine s'il put atteindre l'église voisine et se réfugier au pied de l'autel.

Les leudes agitèrent quel châtiment ils lui devaient infliger. Plusieurs demandaient avec chaleur qu'on le fît mourir. Mais Léodgar, son plus opiniâtre ennemi, sollicita généreusement leur

pitié. Il obtint d'eux qu'ils épargnassent sa vie, et que, modérant leur vengeance, ils se contentassent de lui ôter ses richesses, et de l'enfermer dans l'abbaye de Luxeuil. Léodgar ne prévoyait pas comment il devait être récompensé un jour de sa louable modération. Childéric ordonna qu'on lui amenât son frère. On le conduisit devant lui déjà dégradé et dépouillé de sa chevelure. « Parle « sans crainte, lui dit Childéric, et explique ce « que tu souhaites qu'on fasse de toi. — Je n'ai « qu'un désir, répondit le malheureux prince. « On m'enlève injustement mon royaume : que le « Dieu du ciel en décide selon sa justice ! » Théodoric fut relégué dans l'abbaye de Saint-Denis.

LIVRE X.

SIXIÈME PARTAGE

ET

SIXIÈME RÉUNION.

Nouvelle réunion. — Vengeances exercées contre les amis d'Ébroïn. — Changemens dans les lois. — Affaiblissement de l'autorité de Léodgar. — Ses reproches à Childéric. — Il demande la répudiation de Bilichilde. — Parti formé contre lui. — Wlfoald s'y engage. — Childéric à Autun. — Le patrice Victor. — Le moine de Saint-Symphorien. — Projets attribués à Victor et à Léodgar. — Violences de Childéric. — Ses emportemens dans la cathédrale. — Constance de Léodgar. — Sa fuite. — Meurtre de Victor. — Arrestation de Léodgar. — Il est enfermé dans le monastère de Luxeuil. — Chapitre Ier. — Dagoberd II. — Wilfrid, évêque d'York. — Retour de Dagobert. — — Il est reconnu. — Il obtient l'Alsace. — Il recouvre toute l'Austrasie. — Il délivre Wilfrid. — Condamnation et déposition de cet évêque par l'archevêque de Cantorbéry. — Sa réintégration par le pape Agathon. — Sa captivité. — Conjuration contre Dagobert. — Meurtre de ce prince. — Chapitre II. — Fautes de Childéric. — Outrage fait à Bodillon. — Complot. — Révolte. — Meurtre du roi, de la reine et de l'aîné de leurs fils. — Fuite de Wlfoald. — Caractère de Childéric. — Anarchie. — Danger de Léodgar. — Il est retiré de Luxeuil. — Parti qui se forme pour lui. — Ébroïn sort à son tour de son monastère. — Médite de surprendre Léodgar. — Renonce à ce dessein. — Se propose de s'emparer de Théodoric. — N'y peut réussir. — Théodoric III est proclamé de nouveau. — Leudésie est nommé maire du palais. — Ébroïn a recours aux armes. — Théodoric et Leudésie chassés de Saint-Cloud. — Et de Baisieu. — S'en-

ferment à Crécy. — Embûches tendues à Leudésie. — Il est massacré. — Ébroïn lève le siége de Crécy. — Il suppose un fils de Chlotaire III. — Le proclame sous le nom de Chlovis III. — Siége d'Autun. — Dévouement de Léodgar. — Il se remet au pouvoir des lieutenans d'Ébroïn. — On lui brûle les yeux. — Ébroïn change de projets. — Abandonne Chlovis III. — Redevient maire du palais de Théodoric. — Chapitre III. — Exil des amis de Léodgar. — Édit d'abolition. — Proscriptions nouvelles. — Poursuites contre les meurtriers de Childéric. — Nouveau danger de Léodgar. — Comment il en est préservé. — Accusé devant les leudes. — Supplice de son frère. — Nouvelle mutilation qu'il subit. — Condamnation de l'évêque de Châlons. — Supplice du duc de Champagne. — Prédications de Léodgar. — Nouvelle accusation contre lui. — Sa dégradation. — Il est mis à mort. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Chapitre IV. Factions en Austrasie. — Ébroïn y porte la guerre. — Bataille de Loixi. — Défaite de Pepin et de Martin. — Siége de Laon. — Soumission de la ville. — Embûches tendues à Martin. — Il est massacré. — Meurtre d'Ébroïn. — Caractère de sa politique. — Chapitre V. — Warandon, successeur d'Ébroïn. — Projets de Pepin. — Warandon traite avec lui. — Reconnaît l'indépendance de l'Austrasie. — Mécontentemens en Neustrie. — Warandon supplanté par Gislemar, son fils. — Gislemar rompt le traité. — Trompe Pepin. — Taille en pièces l'armée d'Austrasie. — Sa mort. — Warandon recouvre la dignité de maire du palais. — Il meurt. — Ansflède, mère de Warandon. — Lui fait donner, pour successeur, son gendre Berthaire. — Parti formé contre lui. — Alliance des leudes de ce parti avec Pepin. — Chapitre VI. — Ambassadeurs de Pepin en Neustrie. — Conditions de paix qu'ils proposent. — Refus de Berthaire. — Plaid convoqué en Austrasie. — La guerre est résolue. — Paroles de Pepin à son armée. — Elle arrive à Testri. — Nouvelles propositions de Pepin. — Bataille de Testri. — Défaite des Neustriens. — Meurtre de Berthaire. — Paris assiégé par Pepin. — Il ouvre ses portes. — Théodoric livré aux Austrasiens. — Réunion sous l'administration de Pepin. — Chapitre VII.

CHAPITRE PREMIER.

LÉODGAR (672) [1].

La France était donc encore, et pour la cinquième fois, réunie. Mais cette réunion toute fortuite, et bien différente de celles qui avaient précédé, n'était pas le but des efforts qui l'avaient pourtant amenée. Ce n'étaient plus des princes guerriers se dépouillant l'un l'autre à l'envi, afin de régner sur de plus vastes États. Ce n'était pas non plus que les leudes, préoccupés de l'affaiblissement de l'empire, eussent moins de penchant qu'autrefois à en perpétuer la division. Les princes, instrumens oisifs d'une ambition qu'ils n'éprouvaient pas, n'étaient appelés à ces jeux de la politique, que pour rendre ou recevoir les couronnes acquises ou perdues sans eux. Théodoric tombait avec la faction d'Èbroïn; Childéric s'élevait avec la faction de Léodgar. La querelle n'était pas entre les deux princes, mais entre les deux factions. La réunion se formait, non pour elle-même, mais parce qu'elle était l'effet nécessaire de la substitution de prince à laquelle avait eu forcément recours la faction qui avait triomphé.

[1] Sanctus Leodegarius. — C'est son vrai nom. On lui donne cependant celui de Léger. D'où vient cela?

Ce triomphe, comme il arrive toujours, fut suivi de vengeances, de réparations, de concessions, de promesses. On dépouilla et on exila; on retint les commandemens et les dignités; on dicta au prince les conditions de son règne. Ceux qui avaient servi la fortune d'Èbroïn furent chassés; Léodgar, dédaignant son titre, prit néanmoins sa puissance [1]; les leudes, se ressouvenant des faveurs arrachées à Chlotaire II, n'eurent garde de consentir qu'un événement de même

[1] Ursin, abbé d'un monastère du Poitou, a écrit une vie de saint Léodgar, dans laquelle il dit que cet évêque eut la dignité de maire du palais.

Dans celle qu'a écrite le moine de Saint-Symphorien, il est dit seulement que Childéric retint saint Léodgar auprès de lui, à cause de la supériorité de ses lumières et de sa sagesse.

Ces deux auteurs sont contemporains de Léodgar; mais je crois le moine, qui vivait dans la ville même d'Autun, mieux informé de ce qui concernait l'évêque de cette ville, que l'abbé, qui passait sa vie dans le Poitou.

Je ne concevrais pas, si Léodgar était devenu maire du palais, dignité si considérable, que le moine d'Autun, son panégyriste, eût négligé de le dire.

Quelques historiens ont nié que la chose eût été possible, parce que Léodgar était évêque, et que les maires avaient le commandement des armées. Je ne sais pas si l'obstacle eût été bien insurmontable en un temps si voisin de celui où l'on avait vu les évêques de Gap et d'Embrun se mêler eux-mêmes aux combattans dans une bataille contre les Lombards; en un temps où Désiré, évêque de Châlons, partageait, avec le duc de Champagne Vaimer, le commandement de l'armée qui faisait le siége d'Autun. D'ailleurs les maires du palais pouvaient commander les armées; mais ils pouvaient aussi en déléguer le commandement.

Je crois le silence du moine de Saint-Symphorien beaucoup plus concluant.

nature n'eût pas pour eux des avantages pareils. On fit des décrets pour éviter désormais l'abusive confusion des lois, et garantir à chacun la protection de celles qui appartenaient à sa nation. On rétablit l'ancienne règle de n'accorder le gouvernement des provinces qu'à des chefs choisis dans le royaume même duquel elles dépendaient. On créa des règles nouvelles pour la distribution des emplois, et l'élévation graduelle de ceux qui y aspiraient. On imposa quelques limites à l'autorité des maires du palais, croyant ces vaines précautions assez fortes pour prévenir le retour de la tyrannie qu'Ébroïn avait exercée.

Les commencemens furent faciles et paisibles. Léodgar était tout-puissant; personne n'eût osé s'élever contre ses conseils; ce qui restait de la faction d'Ébroïn déguisait avec habileté ses ressentimens; les chefs venus d'Austrasie avec Childéric différaient encore de disputer à ceux de Bourgogne leur ascendant et leur influence. Mais il se fit par degrés de pernicieux changemens. Léodgar, prêtre sévère, et d'ailleurs homme de prévoyance et de foi, s'obstinait dans l'exécution des promesses qui avaient ouvert à Childéric la Neustrie. Ce prince au contraire, imprudent et faible, n'imaginant plus que sa puissance pût être ébranlée, s'irritait qu'on prétendît encore la borner. Dominé par des penchans vicieux, ses déréglemens l'exposaient à de fâcheuses censures. L'évêque effrayé ne ménageait pas les reproches, et cette inflexibi-

lité généreuse n'avait d'autre effet que de le rendre plus importun, et d'affaiblir de plus en plus son autorité. Les habitudes contractées par Childéric, dans ses premières années, donnaient de grands avantages à ses courtisans d'Austrasie. Ils favorisaient ses plaisirs, au lieu de les condamner; ils flattaient et excitaient son orgueil, bien loin d'en modérer les excès. Le prince fut aisément ramené à ces conseils qui avaient été ceux de son enfance, et les ennemis de Léodgar n'eurent bientôt plus qu'à rechercher et combiner les moyens d'achever sa perte.

Le nombre était déjà grand, de ceux qui la souhaitaient. Car les ennemis ne manquent jamais aux hommes puissans parmi les ambitieux; aux hommes austères, parmi les gens de débauche; aux cœurs élevés, parmi les lâches; à ceux dont la fortune décline, parmi les ingrats. On vit se former comme un soulèvement unanime contre l'évêque. On prenait prétexte à la fois de la puissance qu'il gardait encore et de celle dont il était déjà dépouillé. S'il se faisait des actes fâcheux qu'il eût vainement combattus, il les a conseillés, disait-on, ou bien il a négligé d'en faire connaître les inconvéniens. S'il prescrivait des actes utiles, les suppositions abondaient pour les travestir. Tout le mal qui survenait retombait sur lui; tout le bien qu'il arrachait encore lui tournait à mal.

Léodgar voyait ces progrès de la confiance et de la méchanceté de ses ennemis. Mais, bien loin de

se laisser ébranler, il redoublait au contraire de ténacité et de zèle. Aux fausses plaintes qu'on élevait contre lui, il en opposait de plus légitimes et de plus hautes. Aux coupables encouragemens de ceux qui justifiaient ou favorisaient les désordres de Childéric, il répondait par de plus fréquentes exhortations et de plus libres reproches. « Que devenaient les promesses qu'il avait faites à ses « peuples? Ne lui souvenait-il plus à quelles condi« tions il avait été appelé? Qui lui inspirait le mé« pris qu'il affectait pour les lois? Ignorait-il que « sa puissance lui venait d'elles, et que nul n'avait « plus d'intérêt que lui à les respecter? Ne crai« gnait-il pas que les peuples se lassassent à leur « tour de l'obéissance? Croyait-il la patience de « Dieu inépuisable, ses préceptes vains, ses me« naces menteuses et sans fruit? » Léodgar poursuivait encore, et dans l'ardeur de sa piété courageuse il commandait au prince étonné les sacrifices les plus rigoureux. L'événement n'avait point démenti les anciennes espérances d'Imnichilde. Sa fille Bilichilde était reine; elle partageait la couronne et la couche de Childéric. Mais son père était Sigebert, qui était en même temps l'oncle de ce prince. Les évêques d'Austrasie avaient cependant souffert cette union. Plus sévère qu'eux et plus fidèle aux prohibitions de l'Église, Léodgar persistait à la condamner. Il osa proposer au roi de la rompre, et prononça le funeste mot de répudiation. On ne sait point si Bilichilde, née et

élevée en Austrasie, ne prêtait pas un trop favorable appui aux adversaires de Léodgar, et si l'impérieuse exigence de ce ministre ne lui était pas également suggérée par sa politique et par ses scrupules.

Cette témérité eut un moment de succès; car le roi hésita. Mais ce succès lui-même accrut les dangers de l'évêque; car il fit mieux comprendre à ses ennemis la nécessité d'une prompte et absolue disgrâce. On y travailla donc sans ménagement, les uns par des insinuations détournées, les autres par d'insidieuses affectations de doute et de crainte, d'autres, plus hardis, par de formelles accusations. On préparait le roi à la crédulité par la méfiance; on remplissait ce faible esprit de soupçons, afin de le disposer insensiblement à ne repousser aucune imposture. Jusque-là, quoique profondément offensé du rang subalterne où il était réduit en Neustrie, Wlfoald, dissimulant ses regrets, s'était en apparence abstenu de prendre parti dans ces divisions; mais alors, jugeant l'occasion opportune, il cessa de feindre, et se déclara. C'était une importante conquête pour les ennemis de l'évêque. Aussi, pénétrés désormais de sécurité et de confiance, les plus révoltantes suppositions leur parurent faciles à faire adopter, les plus téméraires tentatives, infaillibles. Ni le caractère religieux de Léodgar, ni les services éclatans qu'il avait rendus, ni cette élévation de Childéric enfin qui était son ouvrage, ne furent plus pour eux des ob-

stacles. Ils osèrent, quelque invraisemblance qu'il pût y avoir, tout ce qui leur parut nécessaire pour obtenir la mort de leur ennemi. Ils osèrent lui attribuer le dessein de détruire l'autorité souveraine, et de renverser ce même roi qu'il avait créé.

C'était l'usage, en ce temps, que les évêques invitassent les rois à venir célébrer la Pâque dans leur église. Léodgar en avait fait la prière à Childéric, et ce prince lui avait promis. Le jour approchait, quand arriva subitement à Autun un homme de noble naissance, d'une prudence éprouvée, et qui s'était élevé au plus haut rang parmi ses pareils. Cet homme, qu'on nommait Victor, avait la dignité de patrice, et gouvernait l'importante cité de Marseille. Une assez nombreuse troupe de gens armés le suivait. Lié d'une étroite amitié avec l'évêque, il avait entrepris, dit-on, ce long voyage, dans la seule pensée de réclamer son intervention pour le succès d'une demande importante qu'il avait dessein de soumettre au roi. Peut-être soupçonna-t-on que Léodgar, prévoyant les embûches qu'on pourrait lui tendre pendant le séjour de Childéric à Autun, avait appelé le patrice pour imposer à ses ennemis, et le protéger contre leurs attaques. Quoi qu'il en soit, ce fut de cet incident même que l'on prit prétexte pour mener à fin l'odieuse trame qui se préparait. On révéla mystérieusement à Childéric que l'évêque formait contre lui les plus coupables desseins, et que Victor, qui y était engagé, était

venu pour aider à l'exécution. Il y avait un moine dans l'abbaye de Saint-Symphorien, qui s'était fait quelque réputation de savoir et de piété, et qui n'avait néanmoins que de l'ambition et de la cupidité dans le cœur. Le roi, frappé par les récits qu'on lui en faisait, le voulut entendre, et bientôt, subjugué par l'artificieuse austérité de son langage, il ne vit plus en lui qu'un saint homme, inspiré de la sagesse de Dieu. Ce moine s'était vendu aux accusateurs, et n'était inspiré que par leur haine. Il confirma audacieusement leur délation; il irrita dans l'ame du prince la crainte et la colère qu'on y avait déjà allumées; il approuva, avec d'hypocrites gémissemens, que l'on prévînt même par la mort de l'évêque, si ce malheur devenait nécessaire, les malheurs plus grands dont on était menacé.

Childéric ne balançait plus; mais on eut bientôt surpris ce secret, et un autre moine, nommé Berthaire, en alla promptement donner avis à Léodgar. C'était le troisième jour avant la Pâque; l'évêque, qui ne fléchissait pas aisément devant le péril, au lieu d'éviter celui-ci, le voulut éprouver sur l'heure, et crut plus facile de le détourner en le bravant. Dès le lendemain, il se vint présenter au roi, ne doutant point qu'une si grande preuve de sécurité ne suffît pour effacer, dans l'esprit de ce prince, toutes les fausses impressions que d'absurdes récits y avaient laissées. Elles étaient plus profondes qu'il ne supposait. Bien

loin que sa présence dissuadât Childéric, il n'y reconnut qu'un nouveau témoignage de dissimulation et de perfidie. Pendant que l'évêque croyait le convaincre par l'autorité d'un langage ferme et sincère, il ne réussissait qu'à redoubler son irritation. Bientôt ce fut de l'emportement, et bientôt même de la fureur. L'aveugle roi, perdant par degrés tout discernement et toute prudence, n'eut plus la force de résister à la funeste tentation qui le possédait. Il saisit ses armes, il s'écria, il allait frapper; mais on était accouru, et il s'arrêta. Un moment encore, et un saint évêque était tué de la main d'un roi.

Léodgar cependant ne se laissa pas encore émouvoir. L'inflexible prêtre refusa d'abandonner son église, et il continua d'y solenniser les saintes cérémonies de ces fêtes avec la plus religieuse sérénité. Mais Childéric aussi s'obstinait dans ses préventions et dans sa colère. Quand vint la nuit de la vigile de Pâque, il ne consentit point à se rendre dans la cathédrale, et préféra l'humble église du monastère de Saint-Symphorien. Ce fut là, et des mains du coupable moine, qu'il voulut recevoir la communion. Ensuite il se retira précipitamment, et cette pieuse veillée s'acheva pour lui dans les excès d'un festin splendide et licencieux. Au lever du jour, la tête échauffée par l'abondance du vin, il prit subitement une résolution toute nouvelle. Il alla à la cathédrale, et dès qu'il en eut dépassé la porte, élevant la voix du ton de l'impatience et

de la menace, il répéta plusieurs fois, comme pour l'appeler, le nom de l'évêque. Aucune autre voix ne répondit d'abord à la sienne, car les fidèles étaient alors assemblés aux fonts baptismaux. Mais il y parvint à son tour, faisant toujours retentir les mêmes cris et le même nom. En ce moment, revêtu des somptueux ornemens de son ministère, Léodgar se leva inopinément devant lui avec la plus imposante expression de confiance et de dignité, et du ton le plus ferme à la fois et le plus modeste : « Que te plaît-il, Seigneur ? lui dit-il ; me voici. » Ces simples paroles, ce peuple en prière, les chants, les parfums, l'éblouissante clarté des cierges bénits, la pompe et l'éclat des cérémonies qui se célébraient, ont étonné et confondu Childéric. Il ne répond point et n'appelle plus. Il se tait, il s'éloigne, il sort rapidement de la basilique, et va dans la maison de l'évêque, résolu, à ce qu'il semblait, d'attendre patiemment son retour.

Léodgar, toujours plus calme et plus grave, acheva fidèlement les offices sans les hâter, ni les ralentir. Sitôt qu'ils furent finis, il se sépara des autres évêques qui l'assistaient, et ne craignit point de paraître seul en la présence du roi. « Me « voici, dit-il de nouveau à ce prince. Quelle « cause a donc empêché mon seigneur de venir « avant les vigiles, et comment persiste-t-il, en de « si saints jours, à se montrer irrité ? » Cette fois, Childéric n'avait plus la même assurance. La persévérante tranquillité de l'évêque troublait sa convic-

tion, et n'irritait plus ses ressentimens. Pressé toutefois d'expliquer les motifs de son affligeante détermination, si sa voix fut moins âcre et moins menaçante, ses paroles mêmes n'annoncèrent point de plus favorables volontés. « Il est vrai, » répondait-il invariablement à chaque question; « ta fidé« lité m'est suspecte. » Et quand l'évêque insistait, demandant pour quelle faute ou pour quelle offense? « Pour de bonnes et certaines causes, » disait mystérieusement Childéric.

Léodgar vit enfin qu'il n'y avait plus d'espérance, et que ses ennemis l'emportaient. C'était manifestement une résolution arrêtée: s'il différait de céder, on emploierait infailliblement la violence; le patrice, qu'on associait à sa disgrâce, le serait à tous ses périls; les plus augustes fêtes de la religion, ils les célébreraient par des meurtres. Cet homme, en qui le courage n'excluait pas toute prudence, la nécessité qui le pressait étant reconnue, s'humilia généreusement et se résigna. Il se sépara de son église, il quitta la ville, il essaya, pour seule vengeance, d'épargner à ses ennemis des dangers, des profanations et des homicides. Mais sa prévoyance et sa charité furent trompées. Son absence ne suffisait pas pour le repos de ceux qu'il avait cru désarmer. Dès qu'ils eurent appris qu'il s'éloignait, ils le poursuivirent. Victor était sorti d'Autun comme lui, ils se mirent aussi sur ses traces. Bientôt ils l'eurent atteint, et il ne lui resta plus de ressource que dans son courage. Il l'épuisa, cette ressource

extrême et désespérée; il combattit valeureusement jusqu'à ce qu'accablé par le nombre il tomba, ainsi qu'avaient fait déjà la plupart des siens. Ceux qui allaient à la recherche de l'évêque ne manquèrent pas non plus à le rencontrer. Ils le ramenaient à Autun, lorsqu'un ordre leur fut apporté, qui leur prescrivait de le conduire, chose étrange, dans ce même monastère de Luxeuil où ses conseils avaient fait reléguer Ébroïn. Quelques-uns essayèrent d'inspirer à Childéric le dessein de l'en retirer, de l'accuser solennellement devant un synode, de solliciter sa déposition, et même sa mort. Le roi, que ses penchans naturels n'inclinaient que trop à la violence, n'en repoussait point la proposition. Heureusement de plus sages avis prévalurent. L'abbé Hermenaire, à qui était confiée, depuis l'éloignement de l'évêque, l'administration de la ville et de l'église d'Autun, s'alla jeter aux pieds de ce prince, et le détourna de l'imprudente entreprise où on l'engageait. Ainsi tombait à son tour la puissance de la faction qui avait appelé Childéric en Neustrie. Une troisième faction, soumise aux leudes d'Austrasie, allait désormais dominer le gouvernement.

CHAPITRE II.

DAGOBERT II (673-679).

Cependant le jeune fils de Sigebert vivait. Cet enfant, que l'évêque Didon avait dérobé, et dont Grimoald avait insolemment célébré les frauduleuses funérailles, abandonné, ignoré, languissait dans le monastère d'Écosse où ses ravisseurs l'avaient relégué. Mais, déjà sorti de l'enfance, il devenait homme, et la Providence lui envoyait un libérateur. Ce libérateur était Wilfrid, illustre prêtre, devenu évêque d'York, après avoir été précepteur d'Alfred, fils d'Oswy, et roi de la partie méridionale du Northumberland. Wilfrid, dont la renommée était étendue, inspira de la confiance au jeune prince, et reçut de lui l'aveu de ses droits et de ses malheurs. Il en fut vivement ému, et comme les grandes actions avaient de l'attrait pour cet esprit élevé, il résolut d'entreprendre le rétablissement du roi inconnu.

Les conjonctures n'étaient plus alors si défavorables. Les premiers spoliateurs de Dagobert avaient eux-mêmes été dépouillés. Grimoald avait subi le juste châtiment de sa trahison. Chlovis II était aussi dans la tombe. Childéric, déjà rappelé de l'Austrasie, avait obtenu deux autres royaumes.

Sa femme était Bilichilde, sœur de Dagobert. Imnichilde anfin, dont il écoutait les avis avec déférence, était la mère du jeune prince, et continuait d'ailleurs d'habiter le palais de Metz. Il était naturel d'espérer qu'elle ne repousserait pas son fils. Wilfrid jugea qu'on pouvait tenter le retour.

Sa confiance ne fut ni pleinement trompée ni pleinement satisfaite. La subite apparition de Dagobert excita un profond étonnement dans les trois royaumes. Cependant il ne resta aucun doute; on ne refusa point de le reconnaître; il n'eut à subir ni les humiliations ni les violences que son étrange fortune lui avait fait craindre. Mais l'ambition de Childéric se serait difficilement résignée à la restitution d'un royaume. De son côté, la faction des Pepin ne se serait pas remise, si promptement et sans résistance, en la puissance d'un prince qu'elle avait trahi, et dont elle eût redouté les ressentimens. Il fallut imaginer un moyen de conciliation et de paix. Sans accepter ni repousser entièrement Dagobert, sans retenir ni lui rendre non plus son royaume, on lui en concéda une mince part. Il obtint l'Alsace et quelques autres possessions le long de la rive droite du Rhin. On lui permit le titre de roi; mais non la puissance.

Que pouvait Dagobert sans trésors, sans alliés, sans armée? Que pouvait-il, n'ayant que son droit? Il ne se révolta point contre ces injustes conditions, et ne tarda guère à reconnaître qu'il avait bien fait de consulter la prudence plus que la

fierté. Car il éclata de graves événemens en Neustrie, qui lui aidèrent bientôt à se relever de l'abaissement où on le voulait retenir. Childéric ne régnait plus; Théodoric régnait de nouveau; une affreuse confusion désolait l'empire, et Dagobert, de cette étroite portion de l'Austrasie, dont on lui avait fait bien moins un apanage qu'un second exil, puissant de son droit pendant l'impuissance momentanée de ses concurrens, se concilia des amis, réveilla la fidélité des peuples, imposa à la faction des Pepin, ressaisit l'héritage entier de son père. Cette faible part où on entendait le réduire, c'était par elle qu'il recouvrait tout ce qui lui avait été refusé. Ce partage dérisoire et inaperçu ramenait de nouveau l'ancien et véritable partage des royaumes.

Une autre faveur lui était encore réservée: il allait avoir l'occasion de s'acquitter envers son libérateur. Alfred, le protecteur de Wilfrid, était né d'une concubine d'Oswy. Son père, qui l'aimait d'une excessive tendresse, avait partagé, vivant encore, le Northumberland avec lui. Mais Oswy avait d'autres fils, nés après Alfred, d'une union légitime, et, quand il mourut, les peuples du Northumberland refusèrent de reconnaître le partage. Alfred fut banni, et Egfrid régna. Ce prince ne pouvait guère avoir pour Wilfrid la même bienveillance que son élève. Il le voyait avec déplaisir en possession de l'important évêché d'York. A son tour, Wilfrid, dont l'ame avait de

l'énergie et de la fierté, montrait peu d'empressement à seconder les desseins d'un prince qu'il accusait des malheurs d'Alfred. Le nouveau roi, à qui ces refus répétés inspiraient de jour en jour plus de méfiance, en vint bientôt à ce point de craindre qu'il importât à sa sûreté d'éloigner de lui un censeur si accrédité et si opiniâtre. Il rechercha les moyens de provoquer sa déposition.

Pendant qu'il méditait ce dessein, arriva dans le Northumberland l'archevêque de Cantorbéry. C'était Théodore, moine grec, venu de la Cilicie, homme de savoir et d'habileté, mais d'ambition et d'orgueil. L'Angleterre n'avait point alors d'autre archevêque, et la prétention de Théodore était d'envelopper dans sa juridiction canonique tous les siéges épiscopaux de l'heptarchie. Quand il eut entendu les plaintes d'Egfrid, bien loin de les contester, il résolut et promit de les satisfaire. Le désir de flatter la haine du roi n'était pas le seul motif qui l'y excitât. Il craignait aussi pour lui-même l'esprit inflexible et entreprenant de Wilfrid. Car, au temps de Paulin, précédent archevêque de Cantorbéry, le siége d'York avait été un moment érigé en archevêché, et quoiqu'on l'eût fait ensuite déchoir de ce rang, il était peu vraisemblable que Wilfrid n'aspirât pas à l'y rétablir.

Profitant donc de l'heureuse occasion qui s'offrait à lui, Théodore, quoiqu'il affectât de condescendre seulement aux craintes du roi, obéit surtout à celles dont il était lui-même troublé, et prononça

précipitamment la déposition de Wilfrid. Il fit même plus, et non content d'avoir écarté le rival habile dont il redoutait l'influence et la fermeté, voulant ôter jusqu'au prétexte que pourrait fournir le vaste et important territoire de l'église d'York, il persuada à Egfrid de le diviser et d'y constituer trois diocèses. Mais Wilfrid, qu'on avait même refusé d'entendre, n'était pas d'une humeur si humble qu'il pût se soumettre aisément à des condamnations si évidemment abusives. Il avait servi d'ailleurs avec zèle l'église romaine, dans le concile de Whilby, et il se flattait, non sans vraisemblance, que le pape accueillerait avec faveur ses réclamations. Il prit donc, et annonça le dessein d'aller lui-même déférer à Rome la conduite et le jugement de Théodore. Celui-ci en fut effrayé, et, pour prévenir les dangereux effets de cette détermination, il eut recours tout ensemble à des précautions publiques et justes, et à d'autres actes plus secrets et moins légitimes. Il fit choix d'un moine exercé aux affaires, et l'envoya à Rome pour qu'il y justifiât la condamnation de Wilfrid. Mais en même temps, sachant que l'évêque devait prendre son chemin par la France, il écrivit au maire du palais de Neustrie, lui demandant de le retenir, et de l'empêcher, à tout prix, d'aller plus avant. Wilfrid eut quelque soupçon de cette trahison de Théodore. Aussi changea-t-il de route; mais, pendant qu'il faisait effort pour éviter les côtes de France, les vents l'entraînèrent, et il aborda dans la Frise.

Ébroïn (car c'était lui que les récentes révolutions de la Neustrie avaient fait de nouveau maire du palais), Ébroïn, irrité que l'évêque se fût dérobé au piége où il l'attendait, envoya au duc qui commandait dans la Frise, pour lui enjoindre de se saisir de lui et de le tuer. Adalgise, c'était le nom de ce duc, rejeta avec horreur l'infâme proposition d'Ébroïn. A son tour, Dagobert, averti des périls dont Wilfrid était menacé, se hâta d'intercéder auprès d'Adalgise, pour l'en garantir. Il l'appela en Austrasie, lui prodigua les plus éclatans témoignages de reconnaissance, lui voulut donner le riche évêché de Strasbourg, et quand il eut vu que rien ne le pourrait détourner de ce qu'il avait entrepris, il fit du moins tout ce qui était en sa puissance pour le succès et la sûreté du voyage où il s'obstinait. Le succès fut complet à Rome; car le pape Agathon fit convoquer un synode qui décréta la réintégration de Wilfrid. Mais en Angleterre les résultats furent moins heureux; le roi de Northumberland refusa de consentir au décret, et fit même jeter Wilfrid en prison.

Il ne pouvait plus espérer alors les secours du roi d'Austrasie. Ce prince, dont la fortune avait si merveilleusement favorisé le retour au trône, venait d'éprouver à son tour ce que tant d'autres exemples justifient, qu'on s'y élève plus facilement qu'on ne s'y maintient. Dès que les troubles de la Neustrie furent apaisés, et que le soin de leur propre conservation ne détourna plus l'attention

de ceux qui avaient envahi l'autorité dans ce royaume, leurs efforts, comme il était naturel, se dirigèrent contre l'Austrasie. Ils ne pouvaient souffrir que le roi par qui ils régnaient eût moins de puissance que celui dont ils lui avaient fait prendre la place, ni que Dagobert s'affranchît impunément du traité que lui avait imposé Childéric. Ils se mirent donc en guerre avec lui. Mais incertains du succès, ils y voulurent employer encore d'autres moyens. Fidèle imitateur des exemples qu'avait laissés Frédegonde, Ébroïn s'était ménagé dès long-temps de nombreuses intelligences en Austrasie ; il s'y formait un parti. Outre cela, les leudes de la faction des Pepin et des Grimoald ne se pouvaient croire en sûreté sous la domination d'un prince qu'ils avaient frauduleusement exclu et banni. Ces deux factions, quoique opposées quant à l'exercice de la puissance, se réunissaient cependant dans une haine égale et commune contre Dagobert. Elles conspirèrent, et la mort jurée du roi fut le lien de leur fragile alliance. La guerre eût pu affermir ce prince ; le meurtre, plus sûr et plus prompt que la guerre, le précipita. Un jour, qu'il chassait dans la forêt de Voivre, les conjurés le surprirent et le tuèrent. Il avait eu un fils de la reine Mathilde, lequel portait le nom de son aïeul Sigebert. Quelques-uns ont dit que ce jeune prince était mort un peu de temps avant son père ; d'autres, qu'il périt le même jour et de la même manière que lui.

CHAPITRE III.

RESTAURATION DE THÉODORIC (673).

Le sort de Childéric n'avait pas été moins funeste. Wlfoald avait triomphé de Léodgar; mais les amis de l'évêque, trop faibles dans les derniers temps pour le soutenir, ne le furent plus, après sa chute, pour résister à son successeur. Jamais il ne s'était vu tant de dissensions et de désordres; jamais tant de provocations réciproques et de violences. Le prince, abandonné à ses brutales passions, menaçait, offensait, châtiait inconsidérément tous ceux dont il éprouvait ou craignait l'opposition ou le blâme. Au lieu de s'être appliqué, depuis la catastrophe d'Autun, à rassurer ceux dont elle inquiétait l'ambition, on l'eût dit occupé seulement à en augmenter le nombre. Toutes les choses qui avaient été accordées pour prix du renversement de Théodoric, étaient en oubli. Plus de lois qu'on ne violât, plus de garanties que l'on daignât reconnaître, plus de promesses que l'on consentît à garder. On murmurait, on s'indignait, on menaçait hautement cette oppression par qui tant de droits et d'intérêts étaient menacés. Tout en présageait et hâtait le terme. Les mécontentemens multipliaient les violences du prince; les violences multipliaient les mécontentemens.

Une occasion vint ; car il ne manquait plus qu'elle. On annonçait l'établissement prochain d'un nouvel impôt. Bodillon, né noble, et de la race des Francs, osa représenter à Childéric l'injustice et l'imprudence de cette entreprise. L'orgueil du roi fut blessé de sa hardiesse, et comme le Franc persistait, oubliant tout, ne se souvenant ni de son origine, ni de son rang, ni de la loi qui les protégeait, ce prince insensé ne craignit pas de lui infliger le traitement des esclaves. Il le fit dépouiller, lier à un arbre, et battre de verges. Bodillon ressentit profondément cet outrage. Les leudes qui le partageaient avec lui partagèrent aussi ses ressentimens. On résolut la vengeance; on jura de venger les lois, Léodgar, Bodillon; d'exterminer Wlfoald; de punir le prince. Infolbèrt et Amalbert suscitèrent une sédition; Bodillon, les secondant, prit les armes. Le roi était alors dans sa maison de Livry; ils y pénétrèrent au moment qu'il revenait de la chasse, et le massacrèrent. La reine Bilichilde eut le même sort; son fils Dagobert ne fut pas non plus épargné; Daniel, son autre fils, fut le seul qui lui survécut. Wlfoald, qui eût dû prévenir ces malheurs, eut au moins la prudence de s'y dérober. Il s'enfuit et alla mourir en Austrasie, lieu plus favorable pour lui, et où il avait autrefois montré plus de modération et de prévoyance.

Ainsi finissait Childéric, victime des mêmes efforts dont il avait accepté le secours ; élevé tour à

tour et renversé par les factions; prince sans prudence, sans discernement, sans courage; aussi faible que le plus faible de ceux de sa race, moins sage que le moins sage; dont le cœur toutefois eut quelques mouvemens d'ambition et de volonté; mais à qui cette agitation, toute d'accident et de colère, fut plus fatale encore, qu'à d'autres leur docilité et leur indolence.

Les jours qui suivirent furent des jours de désolation. La crainte était partout, partout la confusion et la violence. Aucune loi que la force, aucune sauve-garde que l'obscurité; vingt pouvoirs rivaux, et point de pouvoir. Les provinces étaient comme autant d'États isolés et libres, dont les gouverneurs se faisaient la guerre, ainsi que le voulaient leurs haines, leur rapacité, leur ambition. Les bannis, chassés de Neustrie après la condamnation d'Ébroïn, revenaient en foule, animés d'une grande ardeur de vengeance, et maudissant l'évêque d'Autun, qu'ils accusaient de tous leurs malheurs. Il était facile de juger que, par la mort de Childéric et par la fuite de Wlfoald, avait été dissipée la faction d'Austrasie, et que la lutte allait s'engager de nouveau entre les deux anciennes factions d'Ébroïn et de Léodgar.

Au moment où se tramait le complot par qui devait être renversé Childéric, ce prince, revenant à sa première résolution contre l'évêque, avait envoyé deux ducs à Luxeuil, pour le retirer du monastère et le ramener devant lui. On dit même

qu'un de leurs serviteurs avait ordre de le tuer dès qu'il serait hors de l'abbaye, mais qu'à l'aspect du saint prêtre, il se troubla, confessa le crime, et perdit la force de l'exécuter. Léodgar était déjà au pouvoir des ducs, quand arriva la nouvelle de la mort du roi. Cet événement, dont les résultats étaient faciles à prévoir, changea aussitôt les relations et les intérêts du prisonnier et de ses gardes. Le moment eût été mal choisi pour sacrifier, aux tardives méfiances de Childéric mort, une victime qui aurait maintenant tant de vengeurs. Les ducs prirent un plus sage dessein. D'ennemis qu'ils avaient été de l'évêque, ils se firent ses serviteurs empressés et ses défenseurs. Tout ce qu'ils avaient de parens, d'amis, de soldats, se réunit pour le suivre, et n'obéit plus qu'à lui seul. D'autres secours aussi arrivèrent, et en quelques jours ce proscrit, voué au supplice, eut presque une armée.

Une pareille fortune allait dans le même temps solliciter l'ambition d'Ébroïn. Ses amis et ses serviteurs couraient à Luxeuil. Les exilés, revenus d'Austrasie, y couraient comme eux. Encouragé par le nombre, il reprit toutes ses anciennes espérances, quitta l'abbaye, rejeta l'habit de moine dont on l'avait contraint de se vêtir, et se mit précipitamment en chemin pour se saisir, s'il en était encore temps, de la personne et de la puissance de Théodoric. Car ce prince, à qui son frère avait succédé, lui allait succéder aussi à son tour.

Léodgar n'avait pas lui-même d'autres vues. Ils suivaient donc le même chemin, et, à quelque distance de la ville d'Autun, ils se rencontrèrent. Ébroïn qui, pendant qu'ils étaient captifs, à Luxeuil, avait affecté de se réconcilier avec son rival, ne laissa point, croyant l'occasion favorable, de délibérer avec ses amis s'ils n'essaieraient pas de le surprendre et de le tuer. Mais le danger de l'entreprise et les conseils de l'évêque de Lyon l'en dissuadèrent. Il continua donc de dissimuler, et les deux troupes, en apparence amies, entrèrent ensemble et solennellement dans la ville. Le lendemain elles en sortirent ensemble encore, prenant toujours la même route, et se dirigeant toutes deux vers la résidence de Théodoric. Mais Ébroïn changeait déjà de pensée. Puisqu'il ne pouvait plus devancer l'évêque, son premier dessein, s'il y persistait, ne le conduirait vraisemblablement qu'à sa perte. Car Léodgar, dont la troupe actuelle était plus considérable que la sienne, aurait une supériorité bien plus assurée encore quand il se serait réuni aux leudes de sa faction, qui s'empressaient déjà autour du prince; et quelle apparence y avait-il, malgré la réconciliation de Luxeuil, qu'étant les plus forts, ils se laissassent disputer paisiblement la puissance? Ébroïn donc se sépara tout à coup de l'évêque, et abandonnant l'espérancede recouvrer immédiatement auprès de Théodoric la place qu'il y avait eue sous son premier règne, il alla dans les provinces plus reculées at-

tendre que, sa troupe s'étant grossie, il pût essayer de conquérir par les armes ce qu'elles seules avaient encore le pouvoir de lui donner.

Cependant on avait retiré Théodoric de l'abbaye de Saint-Denis, et on le saluait du nom de roi. Les leudes accouraient ; l'évêque arriva ; on renouvela la proclamation; on agita l'importante question du choix d'un maire du palais ; Léodgar conseilla l'élection de Leudésie, fils d'Erchinoald; on accepta ce qu'il proposait. Il se passa quelque temps. Bientôt reparut Èbroïn ; une armée était avec lui. Il s'avança jusques à Pont-Saint-Maxence. En cet endroit, un poste nombreux défendait le passage de l'Oise ; il enveloppa, surprit, égorgea le poste, traversa le fleuve, et précipita sa marche sur Saint-Cloud. C'était le lieu où se trouvaient alors Leudésie et Théodoric. Rien n'y était préparé pour une sérieuse défense. Le prince et son maire du palais prirent la fuite, emportant toutefois avec eux le trésor royal. Ils s'enfermèrent d'abord dans le château de Baisieu, non loin de Corbie. Mais Èbroïn arrivait ; on ne pouvait encore faire résistance; il fallut fuir de nouveau, et cette fois abandonner le trésor. Ils se retirèrent à Crécy.

La défense était enfin devenue plus facile. La position était forte ; quelques troupes étaient réunies; des leudes amis étaient arrivés. Èbroïn comprit qu'il lui importait de se hâter, et cependant il doutait déjà qu'une attaque ouverte pût lui livrer Crécy et Théodoric. Le temps le pressant, et

la force même allant lui manquer, il essaya de la ruse. Rien de plus décisif à ses yeux que d'ôter au roi Leudésie. Ce prince, dès qu'il se verrait isolé, ne refuserait plus de se remettre en sa dépendance. Tel fut donc le but que se proposa Èbroïn. Il demanda une entrevue à Leudésie. Il annonça le désir d'assembler un plaid, et de faire régler sans combat leurs communes prétentions. Le maire, homme timide et de faible pénétration, se laissa séduire par cette fausse générosité. Il consentit, sortit de Crecy, alla où devait l'attendre Èbroïn, et n'y trouva, chose infaillible, que des meurtriers et la mort.

Èbroïn donc l'emportait encore; mais pour peu de temps. Ce succès, qui lui en devait assurer tant d'autres, fut au contraire ce qui servit le plus à les lui ôter. Il n'eut de son crime que le crime même, et non les fruits. Indigné, peut-être effrayé de sa trahison, Théodoric n'en fut que plus opiniâtre à le repousser. Ce ne fut pas inutilement : Èbroïn, déconcerté, menacé, tout à l'heure assiégé lui-même, se résigna enfin à quitter Crécy, et recula jusque sur les frontières d'Austrasie.

C'était la seconde fois que son ambition échouait depuis la mort de Childéric. Une ambition vulgaire se fût rebutée; la sienne s'irrita contre les obstacles, et devint plus téméraire par ses défaites. Cet homme, dont la puissance ne s'était fondée, la première fois, que sur les droits de Théodoric, qui, récemment encore, essayant de la relever, ne lui avait point cherché d'autre base, maintenant que

ce prince lui était devenu si contraire, ne craignit pas de tourner contre lui-même les derniers efforts de son désespoir et de son génie. Puisqu'il ne pouvait plus régner par lui, ce serait sans lui, et par d'autres. Un de ces desseins qu'on juge insensés s'ils échouent, qu'on proclame grands s'ils ont du succès; un dessein où le crime, quoique profond, cédait pourtant à l'audace, entra dans cet esprit à qui rien ne paraissait impossible pour triompher et pour se venger. Il supposa un prince nouveau; il révéla un roi ignoré dont l'existence n'était même pas soupçonnée; il montra à son armée un enfant qu'il appelait du nom de Chlovis. C'était le fils du dernier Chlotaire, disait-il, le neveu de Théodoric, le véritable héritier de la couronne de Neustrie; le prince injustement dépouillé, dont Childéric et son frère avaient envahi l'héritage. Si le crime qu'il dénonçait eût été réel, nul n'en eût été plus coupable que lui-même; car il était maire du palais quand mourut Chlotaire, et c'était par lui que Théodoric avait été proclamé. Cette pensée ne l'arrêta point. Elle n'arrêta non plus ni les soldats, ni le peuple; encore moins les bannis de la faction d'Ébroïn. Ils proclamèrent résolument Chlovis III. Partout où l'on hésitait à le reconnaître, ils y contraignaient par la violence. Ils répandirent même le bruit de la mort de Théodoric, et cette fable ne fut pas plus difficile à accréditer que la mystérieuse disparition du fils inconnu de Chlotaire.

Les progrès étaient rapides; mais, avant de

tenter un dernier effort contre la personne même de Théodoric, Ébroïn voulut éprouver s'il n'y avait aucun moyen de le rendre moins périlleux, sinon inutile. Il reconnaissait maintenant la faute qu'il avait commise, quand il avait jugé si avantageux de priver Théodoric de Leudésie. Quels conseils et quels secours pourraient manquer à ce prince tant qu'il aurait ceux de Léodgar? Une seule chose était importante : séparer l'évêque et le roi. Il en eut l'occasion, et il la saisit. L'évêque était venu dans sa ville. Ébroïn, en ayant été averti, confia des troupes à Waimer, duc de Champagne, et à Désiré, évêque de Châlons, leur donnant l'ordre d'aller mettre le siége devant Autun. Ils partirent. Au bruit de leur prochaine arrivée, on essaya de persuader à l'évêque de fuir et d'emporter ses richesses, Mais lui, de quelque espérance qu'il fût animé, il rejeta ces conseils, disant : « C'est moi qui attire le danger sur mon peuple; « qu'au moins je le partage avec lui. » Faisant ensuite ouvrir son trésor, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait, même sa vaisselle d'argent, qu'il ordonna de briser pour faciliter le partage. Le peuple admira; et son zèle, excité par de si merveilleuses largesses, permit d'espérer les efforts les plus généreux. Ces apparences ne furent point vaines. On se fortifia dans la ville; on y appela tous les hommes que les campagnes voisines pouvaient fournir; on fit avec intelligence et célérité de formidables préparatifs de défense. Le courage

répondit à l'empressement. Sitôt que parut l'armée de Waimer et de Désiré, celle d'Autun, dédaignant d'attendre l'attaque, demanda de la prévenir. Elle quitta ses remparts, sortit de la ville, et alla porter elle-même la guerre qu'on lui apportait. Le combat fut sanglant et opiniâtre; c'était des deux parts une égale volonté de vaincre, une répugnance égale à céder. Tant que dura le jour on ne cessa point; mais, la nuit venue, les troupes de la ville se replièrent. Elles n'étaient pas vaincues; elles n'avaient pas triomphé.

Le siége donc s'établit; les attaques devenaient fréquentes; la résistance se décourageait. « Faisons trêve aux combats, leur dit l'évêque; s'ils « ne sont venus qu'à cause de moi, je suis prêt à « les satisfaire. Sachons leurs desseins. » Ces paroles ouïes, on fit descendre du haut du rempart l'abbé Méroald, et celui-ci, quand il fut en présence des chefs ennemis, leur demanda quel prix ils mettaient à la délivrance de la ville; quelle rançon ils leur voulaient imposer? « Ta ville ne « sera point délivrée, répondirent-ils, avant le « jour où Léodgar, remis en nos mains, aura lavé « de son sang nos vieilles injures; si ce n'est qu'il « veuille enfin se soumettre, et qu'il jure d'être « comme nous fidèle au roi Chlovis, à qui ce « royaume appartient. » Et eux-mêmes après avoir achevé, voulant donner quelque couleur de justice à leurs menaces, ils firent serment devant Méroald, que Théodoric était mort.

Lorsque Méroald eut rapporté leur réponse au saint évêque, celui-ci, sans délibérer et sans s'émouvoir, fit entendre aussitôt ces généreuses paroles : « Qu'il soit connu de mes ennemis, aussi « bien que de mes amis et de mes frères, qu'aussi « long-temps que Dieu me gardera vie, j'obser- « verai, sans le rompre, le serment que j'ai fait « devant lui à Théodoric. Périsse mon corps par le « glaive, plutôt que mon ame soit souillée par la tra- « hison [1] ! » Leçon mémorable, et que puisse-t-elle retentir et fructifier! Mais bientôt les attaques recommencèrent; l'ardeur des ennemis redoubla; des nuées de traits, qui se succédaient sans relâche : repoussaient des remparts tous ceux qui y étaient envoyés. La défense n'était plus possible. Le feu même, lancé par les assaillans, s'attachait déjà à quelques parties de la ville, et menaçait de la dévorer. Elle allait périr, et tout ce peuple avec elle. En ce moment, prenant une résolution telle que l'avaient fait prévoir ses paroles, l'intrépide évêque se dévoua. Il ordonne qu'on ouvre les portes; il va, il avance; il se remet au pouvoir de ses ennemis. Ils ne démentirent point leurs menaces; les barbares lui arrachèrent les yeux. On dit qu'ils ne purent lasser son courage, et que, pendant le supplice, au lieu de gémissemens et de plaintes, il chantait les psaumes, et glorifiait Dieu.

Dès ce jour, qui l'aurait pu croire? les projets

[1] Vita sancti Leodegarii.

d'Ébroïn parurent changer. Maintenant que l'évêque était dans ses mains, qui pourrait empêcher que Théodoric y tombât? Quel besoin avait-il, tout-puissant désormais, d'une révolution plus complète? Pourquoi en courir les hasards? Pour quel motif s'obstiner à cette inutile substitution de prince, où il n'y avait plus que des périls? Que lui importait, pourvu qu'il fût maître, au nom de quel roi? Abandonner Chlovis III lui était-il plus difficile que de l'élever? N'était-il pas assuré de l'aveugle docilité de sa faction? Ne serait-ce pas un moyen de conciliation avec les débris de la faction ennemie, s'il consentait à la conservation de Théodoric?

Telles furent les nouvelles combinaisons d'Ébroïn, et telle fut aussi la nouvelle direction que prirent les événemens. Le faux Chlovis disparut; Théodoric, resté sans appui, racheta son trône au prix qu'y mit Ébroïn; celui-ci, resté sans rival, accorda le trône au prince qui lui promettait le plus d'avantage et de sûreté. Pour la seconde fois, il devenait maire du palais; mais sans autre élection maintenant que celle de sa volonté, de ses succès, de ses crimes.

CHAPITRE IV.

GOUVERNEMENT D'ÉBROÏN (674-676-678).

Ébroïn donc était rétabli, et Théodoric, chose bizarre, l'était lui-même par les succès de son ennemi. Cette nouvelle domination ne pouvait manquer de commencer par des vengeances. L'humeur d'Ébroïn l'y portait; son intérêt lui en donnait peut-être aussi le conseil. La plupart des leudes qui s'étaient attachés à la fortune de Léodgar furent dépouillés et bannis. Plusieurs, prévoyant et devançant leur sentence, s'étaient réfugiés en Gascogne; on les y laissa, mais on prit leurs biens.

Cette première satisfaction obtenue, Ébroïn en rechercha d'autres. Il publia un dérisoire édit d'abolition, qui, sous de faux dehors de générosité et d'indulgence, n'avait en réalité d'autre but que d'assurer à ceux qui l'avaient suivi et à lui-même, la paisible possession des richesses qui étaient le fruit de leurs nombreuses déprédations. Il était statué par cet édit, que ceux qui, pendant la durée des troubles, auraient fait dommage à autrui, commis des violences, usurpé des biens qui ne leur appartenaient pas, ne pourraient être ni poursuivis en jugement, ni contraints de restituer. Étrange amnistie que s'accordaient à eux-mêmes

les coupables ; premier exemple dans notre histoire de cet acte, habile quand il est sincère, qui soulage le présent du poids, quelquefois accablant, du passé.

Mais bientôt les violences reprirent leur cours. C'était comme une inépuisable succession de spoliations, d'exils et de meurtres. Les premières craintes et les premières cruautés d'Ébroïn s'étaient arrêtées à ses ennemis ; elles s'étendaient maintenant, et embrassaient les familles. Il servait de peu d'avoir été paisible et indifférent ; on était coupable d'être le frère ou le fils de ceux qui avaient résisté à son oppression. Il s'était vengé en frappant ceux-ci ; il frappait les autres, de peur qu'ils ne les vengeassent. Les établissemens religieux se ressentirent eux-mêmes de sa cupidité, de ses méfiances, de sa colère. Tous ceux qui favorisaient Léodgar en furent punis. Il y avait dans le nombre beaucoup de monastères de femmes nobles; on les détruisit, et les premières d'entre ces femmes furent bannies.

Deux annés passèrent ainsi. Ce terme arrivé, Ébroïn, victime et ennemi du roi Childéric, par une hypocrite ardeur de justice, se montra subitement animé du plus noble zèle contre les meurtriers de ce prince, et ne craignit pas, complice du crime, de le poursuivre et de le punir. Sa principale espérance était que Léodgar pourrait être enveloppé dans cette poursuite, et que l'horreur d'un si énorme attentat faisant perdre au peuple

sa vénération pour l'évêque, aucun obstacle n'empêcherait plus qu'il n'achevât sa vengeance.

. Nul autre que lui ne l'aurait pu croire incomplète. Après le supplice qu'il avait généreusement souffert pour racheter sa ville d'Autun, Léodgar, condamné à une irrémédiable cécité, avait été remis en la garde du duc de Champagne. Ensuite Ébroïn, n'osant encore lui ôter la vie, et le redoutant néanmoins malgré sa détresse, avait exigé de Waimer qu'il l'abandonnât dans une forêt, qu'il répandît le bruit de sa mort, qu'il le supposât tombé et noyé par accident, au passage d'une rivière, qu'enfin, et pour mieux confirmer son imposture, il élevât à ce mort vivant un tombeau. Mais cette odieuse combinaison n'avait pas eu de succès. Léodgar, quoique aveugle et épuisé par la faim, après avoir long-temps erré dans la forêt, en avait miraculeusement retrouvé l'issue, et des pâtres l'avaient reconduit à Waimer. Celui-ci confondu, et bientôt touché, s'était mis à croire qu'une si merveilleuse délivrance ne pouvait venir que de l'assistance de Dieu. Bien loin de renouveler ses persécutions contre l'évêque, il l'avait pieusement recueilli dans sa maison, et par degrés, cédant à l'influence de ses conseils et de ses exemples, il avait pris de plus justes et plus charitables sentimens.

Quand vint l'accusation contre les meurtriers du roi Childéric, Léodgar vivait paisiblement et obscurément dans un monastère où Waimer souf-

frait qu'il se tînt caché. On l'en retira alors, et on l'amena devant une assemblée de leudes qu'Ébroïn avait convoquée. Son frère, le comte Guérin, y fut aussi amené. Attaqués et menacés tous deux avec violence, la dédaigneuse fierté de Léodgar ne fléchit pas un instant. Il exhortait Guérin au contraire, et le consolait, disant : « Ne te trouble pas, ô mon « frère ; que sont les maux passagers de la vie au-« près du bonheur sans fin promis aux justes qui « auront souffert ? Souffrons ; c'est une grâce de « Dieu. Souffrons ; nous sommes débiteurs de la « mort : acquittons-nous avec patience et résigna-« tion. » Et à Ébroïn, repoussant avec indignation ses reproches : « Achève, lui disait-il ; mais ne « t'assure pas trop en toi-même. Par les efforts que « tu fais pour opprimer tous ceux qui habitent la « terre des Francs, tu te dégrades et te précipites « de ce haut rang où tu étais parvenu sans le mé-« riter. » Mais si Léodgar était inflexible dans son abaissement et dans sa vertu, Ébroïn l'était à son tour dans son orgueil et dans sa puissance. Furieux, il fit entraîner Guérin hors du plaid, et donna ordre à ses serviteurs de le lapider. Plus cruel encore envers Léodgar, il lui refusa la faveur de mourir. Les supplices qu'il lui réservait ne devaient pas avoir une fin si prompte. Non content de l'avoir privé de la vue, on lui mutila de nouveau les joues, les lèvres et la langue ; on le contraignit de marcher long-temps, les pieds nus, au travers d'une piscine pavée de pierres tranchantes. Ensuite on le

dépouilla de ses vêtemens, et défiguré, sanglant, conservant à peine un reste de vie, ils le traînèrent par les places publiques, afin qu'il ne fût plus pour le peuple qu'un objet de mépris et de dégoût.

Mais il ne suffisait pas aux cruautés d'Ébroïn de ses ennemis. Ses partisans eurent leur tour, et la part qu'il leur fit ne fut point parcimonieuse. La mort, le bannissement, la confiscation leur furent libéralement répartis. Ayant assemblé un synode, il lui déféra plusieurs évêques, et dans le nombre était celui de Châlons, ce même Désiré, qui ne l'avait que trop bien servi dans sa première vengeance contre Léodgar. Ces services étaient déjà effacés, et l'on eût dit Ébroïn condamné lui-même à faire justice des crimes commis pour lui. Les autres évêques furent seulement exilés; mais celui que tant de souvenirs protégeaient, qui avait été si inexorable envers Léodgar, qui avait fait tomber en la puissance d'Ébroïn son plus redoutable ennemi, ne trouvant non plus, son jour arrivé, ni refuge, ni miséricorde, fut excommunié, rasé, exilé, enfin mis à mort. Une récompense pareille était réservée à Waimer. Ébroïn, pendant qu'il le croyait encore dévoué à ses intérêts, l'avait abusivement élevé à l'épiscopat; mais bientôt l'ayant soupçonné de relâchement ou de trahison, sans aucun égard ni pour son zèle passé, ni pour sa dignité présente, il le fit mourir de la mort la plus ignominieuse; il le fit pendre.

Les haines d'Ébroïn avaient de courts intervalles

et de terribles retours. S'il avait différé la mort de Léodgar, ce n'était pas qu'il y eût renoncé; il évitait seulement d'épuiser trop tôt sa vengeance. Après qu'il eut subi son supplice, l'évêque avait été remis en la garde d'un leude nommé Waringue, et par celui-ci renfermé dans un monastère de filles, au lieu de Fécamp. Avec le temps, ses plaies se cicatrisèrent, sa voix recommença à se faire entendre, sa langue mal mutilée [1] ne refusa plus d'exprimer les pensées qui surabondaient dans ce noble esprit. Il profita de cette faveur pour reprendre les saints exercices de son ministère. Chaque jour il célébrait la messe devant le peuple, et quelquefois même il lui expliquait les livres sacrés. Ces sons profonds et pénibles, cette parole faible et articulée à demi, ces traces hideuses des tourmens soufferts, ce visage autrefois si noble, où l'industrieuse férocité des bourreaux n'avait rien laissé de la forme humaine, chose merveilleuse, donnaient aux exhortations du saint prêtre plus de prestige et d'autorité. On se pressait pour l'entendre, et ceux qui avaient entendu se retiraient pénétrés de douleur et d'admiration. On bénissait le martyr; on vouait à l'exécration ses persécuteurs.

[1] La loi des Allemands contenait une étrange disposition sur ces mutilations parfaites ou imparfaites de la langue.

« Si autem lingua tota abscisa fuerit, quadraginta solidos componat.

« Si autem media, *ut aliquid intelligatur quod loquitur*, cum viginti solidis componat.» (*Lex Allamannorum*, tit. 64, art. 1 et 2).

Les choses durèrent ainsi deux années, faisant chaque jour de plus grands et plus rapides progrès. Au bout de ce terme, la haine d'Ébroïn se lassant, il résolut de poursuivre enfin sa dernière satisfaction. Il n'avait encore accusé Léodgar que dans un tribunal politique, d'où venait que son caractère d'évêque lui était resté; il l'appela cette fois devant des juges au pouvoir desquels n'était interdite aucune vengeance. Un synode fut convoqué, et l'on y amena Léodgar. Le prétexte fut, comme il avait été précédemment devant les leudes, le meurtre du roi Childéric. Mais de même qu'à cette première épreuve, l'évêque ne laissa échapper aucune parole dont l'accusateur pût prendre avantage, et il continua de maintenir fausse et injuste l'odieuse participation qu'on lui imputait. Il succomba néanmoins. Serviles instrumens d'Ébroïn, qui les avait établis, ces évêques choisis à dessein n'avaient garde de refuser à leur protecteur sa victime. Ils condamnèrent donc Léodgar; ils le déposèrent et l'excommunièrent, et firent solennellement lacérer sur lui sa tunique, en signe de dégradation.

Dépouillé ainsi du caractère sacré qui avait jusque-là préservé sa vie, le malheureux fut livré pour quelque temps au comte du palais, Chrodobert [1]. Mais le délai ne fut pas de longue durée. Ébroïn

[1] *Chrodobertus*. Ce nom est écrit ainsi dans un décret de Dagobert donné en 635.

dont la volonté suffisait, maintenant que Léodgar n'était plus évêque, en usa comme on avait dû le prévoir. L'ordre de mort fut expédié à Chrodobert, et de peur que le souvenir de tant de souffrances et de piété n'excitât le peuple à rendre à ces tristes restes les dévotieux hommages qu'il rend aux martyrs, Ébroïn prescrivait de jeter secrètement le cadavre dans quelque puits écarté, de recouvrir le puits d'un amas de pierres, d'ensevelir enfin la sépulture même de son ennemi.

Mais ces dernières instructions furent négligées. Chrodobert, qui ne se résignait qu'avec peine à faire mourir Léodgar, jugea que c'était assez de soumission. Sa femme, chrétienne fidèle, déroba pendant la nuit la sainte dépouille, et l'alla cacher dans l'oratoire d'une maison qu'elle avait à Sercin. Il s'écoula peu de temps; Ébroïn tomba à son tour. Alors les églises de Poitiers, d'Arras et d'Autun, se disputèrent ces précieuses reliques. On prit pour juge le sort, et ce fut Poitiers qu'il favorisa. La translation se fit avec une pompe inconnue. Un immense concours de chrétiens inondait la route, et se pressait autour du cercueil. Une riche basilique fut élevée pour en garder le dépôt. On dit que de nombreux miracles y éclatèrent, et que le peuple, vivement ému, répétait avec admiration ces pieux récits. Léodgar triomphait dans la mort; son persécuteur n'y avait trouvé que l'opprobre.

CHAPITRE V.

GUERRE D'AUSTRASIE (680-681).

Mais l'active sollicitude d'Ébroïn ne s'était pas laissé épuiser dans ces déchiremens intérieurs de la Neustrie et de la Bourgogne. L'Austrasie, non moins agitée, en ressentait aussi les effets. Il avait suffi du succès qu'avait eu la conjuration formée contre Dagobert pour dissoudre à l'instant l'union fortuite dont elle avait été l'occasion. D'accord pour accabler ce malheureux prince, puisqu'il était un égal obstacle à leurs prétentions opposées, sa mort obtenue, les deux factions d'Ébroïn et de la famille Pepin reprirent aussitôt leur mutuelle animosité. A la tête de cette dernière se trouvaient alors le duc Martin, homme de courage plus que de prudence, et son cousin, Pepin d'Héristal, fils de Begga et d'Anségise, neveu de Grimoald, petit-fils de Pepin le vieux. Ces deux chefs, reprenant les desseins qu'avait tentés Grimoald, résolurent de résister aux droits de Théodoric, et de disputer leur pays à l'oppressive domination d'Ébroïn.

Il n'était pas dans le génie d'un tel homme de s'arrêter quand il avait entrepris. La guerre donc se ralluma tout aussi ardente qu'elle avait été avant

qu'ils eussent tué Dagobert. Ce meurtre avait encore, comme celui de Leudésie, trompé Ébroïn. Il avait eu jusque-là des auxiliaires dans la faction des Pepin; maintenant il n'y comptait plus que des ennemis. Le danger lui parut pressant, et mériter qu'un puissant effort fût fait pour le surmonter. C'est pourquoi, ne se voulant fier qu'à lui-même, il alla prendre le commandement de son armée, et marcha pour attaquer sans plus de délai celle d'Austrasie. Celle-ci s'avançait comme elle, et ne montrait pas moins d'impatience. Tout faisait prévoir une prochaine et décisive action. Ce fut à Loixi qu'ils se rencontrèrent. L'impétuosité, l'acharnement, la confiance étaient semblables dans les deux partis, et chacun eut également l'avantage de faire essuyer d'immenses pertes au parti contraire. Mais, soit que l'habileté d'Ébroïn l'emportât, soit que la fortune seule en eût décidé, quand la fin du jour arriva, les troupes d'Austrasie montraient déjà de l'hésitation. Bientôt ce fut du désordre, et bientôt la fuite. La victoire, quoique chèrement achetée, demeurait cependant aux troupes de Théodoric.

Cette bataille perdue, les ducs se séparèrent. Pepin rentra dans l'intérieur de l'Austrasie pour la maintenir. Martin, pour arrêter l'ennemi, se jeta dans la ville de Laon et s'y retrancha. Poursuivant d'abord ses succès, Ébroïn pénétra dans les provinces voisines et les abandonna sans pitié à la brutale avidité des soldats. Mais changeant ensuite,

et craignant que Martin, s'il s'engageait plus avant, ne vînt assaillir les derrières de son armée, pendant que Pepin, avec des troupes nouvelles, l'attaquerait directement et de front, il rétrograda et tourna sur Laon. La ville fut enveloppée, assiégée, pressée avec une grande vigueur. Toutefois elle résistait, le temps se perdait, et Pepin, à qui tout délai était favorable, tirait avantage de celui-ci pour se fortifier sur les bords du Rhin. Ébroïn, quelque espoir que lui donnât l'emploi de la force, pensa que la ruse, si elle abrégeait, lui serait bien plus profitable. Il délibéra de tenter Martin; d'éprouver si par des flatteries et par des promesses il ne pourrait pas obtenir qu'il cessât une défense inutile, et qu'il se détachât d'un parti dont la ruine, s'il persévérait, ne pourrait manquer d'entraîner la sienne. Il lui envoya donc le comte Ægilbert, et pour plus d'assurance encore, Reule, qui était évêque de Reims. Le duc, quoique la renommée d'Ébroïn lui fût bien connue, ne laissa pas d'écouter leurs propositions. Seulement, il voulait des gages, et quand ils eurent offert de jurer sur les reliques des saints, n'imaginant pas qu'un si redoutable serment pût être éludé, toutes ses craintes se dissipèrent, et il ne contesta plus. L'évêque donc, et avec lui le comte Ægilbert, jurèrent solennellement les conditions accordées. Mais, abusant, jusque dans une chose si sainte, de la candeur de leur ennemi, ils avaient eu la grossière adresse de substituer de fausses reliques

aux vraies, et ne doutaient point que leur fraude ne les garantît du reproche et des châtimens du parjure. Martin cependant, fidèle aux engagemens contractés, sortit de la ville, en retira ses soldats, et vint avec eux au camp d'Ébroïn. Ils y étaient attendus par la trahison. Sitôt arrivés, on les entoura, on les accabla, tous périrent.

Ce fut le dernier crime et le dernier succès d'Ébroïn; sa chute approchait. Il y avait un homme noble et de la race des Francs, qui se nommait Hermanfried. Cet homme occupait, dans l'administration du fisc, un office lucratif et considérable. Mais il tomba dans la disgrâce d'Ébroïn, et celui-ci, non content de lui reprendre son office, voulut encore le dépouiller de ses biens. Le Franc murmura; Ébroïn, de plus en plus irrité, laissa soupçonner le dessein de lui ôter même la vie. Il hésitait et différait peu d'habitude, quand ces sortes de tentations le sollicitaient. Hermanfried, sachant sa perte infaillible, prit conseil de ses plus fidèles amis, et se laissa facilement persuader un parti extrême, le seul qui pût encore lui offrir une dernière et faible espérance. Un jour de dimanche, comme Ébroïn sortait de sa maison, avant le lever du soleil, pour aller à l'église et assister à matines, le Franc, qu'un reste d'obscurité secondait, et qui s'était glissé tout auprès des portes, s'élança sur lui l'épée à la main, l'atteignit avant qu'on eût eu le loisir de le reconnaître, et ne le laissa qu'expirant. Le meurtre accompli, et la même fortune le favo-

risant, il s'enfuit, parvint jusqu'en Austrasie, et se mit sous la protection de Pepin.

Et c'était ainsi que tombait, par une obscure vengeance, cet homme implacable qui n'était jamais las de frapper et de se venger. C'était ainsi que mourait, d'un meurtre sans éclat et vulgaire, cet infatigable et audacieux meurtrier. Quel caractère avait eu sa domination? Elle avait été grande; car il y a une affreuse mais vraie grandeur, dans cet emploi constant et toujours heureux de la force, qui croît par les obstacles mêmes qu'elle rencontre, et les brise avec violence pour être plus sûre de les surmonter. Mais cette grandeur à son tour, qu'avait-elle été? Seulement fatale; car elle était enfermée dans une seule ambition; elle n'avait eu d'autre but qu'une vaine et passagère prospérité d'homme. Elle ne servit ni au prince, ni aux peuples, ni à l'empire. A peine si elle suffit un instant à interrompre les turbulentes rivalités des factions. Ni elle ne put arrêter l'injuste irruption de Childéric; ni elle ne put rendre à Théodoric l'Austrasie. Aucune entreprise contre l'étranger; aucun succès qui ne fût un dommage ou un danger pour l'État. Des luttes éclatantes, mais domestiques; des combats heureux, mais intérieurs; d'immenses efforts, moins pour gouverner que pour en acquérir le pouvoir. Toujours du sang, des trahisons, des rapines. C'était une fortune de telle nature, qu'elle ne pouvait se maintenir qu'en abusant perpétuellement d'elle-même. Elle ne vivait que de ses excès;

elle vivait de la mort. Le crime en était le ressort et la condition, comme à d'autres, la guerre ; à d'autres, la liberté, la modération et la paix.

CHAPITRE VI.

SUCCESSEURS D'ÉBROÏN (681-683-686).

On avait la guerre et un roi faible : on ne pouvait différer de donner un successeur à Ébroïn. Les grands s'assemblèrent ; Warandon obtint leurs suffrages ; Théodoric l'accepta. C'était un homme de médiocre sagesse ; imprévoyant et timide ; illustre par sa naissance plus que par sa vie ; qui n'eut d'ambition ni pour l'État ni pour lui. Une généreuse aversion pour les violences d'Ébroïn l'entraîna à des extrémités toutes contraires. Au lieu des excès de la force, ce furent des excès de désintéressement et d'indifférence. On eut quelques momens de repos ; mais par défaut de courage. On se préservait de la haine, mais par le mépris.

Pepin avait réparé ses pertes en Austrasie, et bien loin d'être disposé à la soumission, il prétendait plus ouvertement que jamais à l'indépendance pour lui-même et pour son pays. Il entendait que la séparation des royaumes fût irrévocable, et ne se proposait pas un moindre dessein que de gouverner souverainement à Metz, avec son titre de

duc, ainsi que faisaient en Bavière, en Saxe, en Thuringe, les chefs de ces nations. Il portait audacieusement la hache dans le trone antique et défaillant de Chlovis. Il le dépouillait en attendant le jour de l'abattre.

Il y eût difficilement réussi avec Ébroïn. Avec Warandon, il n'eut pas même besoin de grands succès militaires. On ne cite aucune défaite qui eût reduit la Neustrie à l'humiliante nécessité d'acheter la paix à ce prix. L'incurie du prince, l'esprit irrésolu du ministre, les divisions et les jalousies des leudes firent toute la fortune de Pepin. Ce n'était déjà plus de la souveraineté des rois qu'il était question, mais des maires du palais et de leur puissance. Il était question si, dans le vaste empire des Francs, il n'y aurait qu'un seul maire du palais ou plusieurs. Or, Warandon accordait que c'était assez, quant à lui, de la Bourgogne et de la Neustrie.

Il renonça donc à la guerre, et fit un traité, chose inexplicable, pour abandonner volontairement tout ce qu'il plaisait à Pepin d'usurper sur Théodoric. La succession de Dagobert était délaissée. La séparation, l'affranchissement, la dignité, la puissance, rien ne serait plus disputé à Pepin. On absolvait sa révolte, on l'avouait légitime prince, on lui donnait l'Austrasie [1].

[1] Ce traité de Warandon n'a pas été remarqué. Comment cela s'est-il fait? C'est lui cependant qui a constitué la souveraineté des Pepin. Jusque-là ils n'étaient que des rebelles. Depuis ce jour, ils

Mais pour s'être ainsi délivré de Pepin, Warandon ne demeura point sans embarras et sans ennemis. Tout persuade même, tant ces leudes de Neustrie avaient de fierté et aimaient la guerre, que son insouciante condescendance excita de nombreux mécontentemens, et que les sacrifices faits à son repos ne servirent au contraire qu'à le troubler. Il avait un fils qui se nommait Gislemar, homme artificieux, entreprenant, même habile; prudent et réfléchi au conseil; prompt et infatigable à l'exécution; prodigue de ménagemens, s'ils lui devaient être profitables; indocile à tout sentiment et à tout scrupule qui eussent gêné ses desseins. Gislemar secondait, soulageait, suppléait son père, dans les laborieux devoirs de sa dignité. C'était lui qui proposait et qui agissait. Il n'était pas maire du palais, et sans lui on eût pu croire qu'on n'en avait point. Avec le temps une étrange ambition se développa dans cette ame ingrate et ardente. Il se lassa de cette condition élevée, si voisine de la première, mais qui toutefois n'était pas elle. Il dédaignait les fonctions n'ayant point le titre; il aspirait à la dégradation de son père.

Les circonstances le favorisaient; il emporta le prix de cette rivalité contre nature. Je ne doute

furent princes, et reconnus tels. Ils devinrent égaux à leurs rois, en attendant qu'ils achevassent de les supplanter. Le traité de Warandon est l'acte le plus insensé, le plus criminel, le plus considérable de ce temps.

point qu'il n'en faille rechercher la cause dans le regret, de jour en jour plus vif chez les leudes, du honteux traité fait avec Pepin. Aussi Gislemar ne tarda-t-il point à le rompre. A peine investi de sa nouvelle dignité, il assembla une armée, et se prépara à porter la guerre en Austrasie. Ce ne furent long-temps que pillages réciproques et alternatifs, succès partagés et pareils, combats sanglans et sans résultats. Enfin cependant les deux chefs se rencontrèrent, avec toutes leurs forces réunies, auprès de Namur. On eût cru qu'un engagement général était imminent et inévitable. Au lieu de cela, l'on ne vit d'abord que des négociations, des dispositions bienveillantes, d'heureuses apparences de paix. On touchait même à la conclusion, et Gislemar, de qui l'on exigeait des sermens, les avait déjà prononcés; mais c'étaient autant de parjures, et ce long travail de réconciliation et de concorde n'était qu'une profonde trahison. Quand l'occasion qu'il préparait fut venue, et qu'à force de patience et de fraude il eut réussi à rendre la sécurité de Pepin bien complète, Gislemar, fondant inopinément sur cette armée, qui ne croyait plus avoir d'ennemis, remporta sans péril une facile et peu glorieuse victoire. Le carnage fut grand parmi les Austrasiens; plusieurs de leurs chefs succombèrent.

Le temps toutefois ne fut pas laissé à Gislemar pour recueillir les fruits de son triomphe. A peine en jouissait-il que tout lui fut ôté; jeune et victo-

rieux, il mourut. Il était arrêté que tout ce qui s'élèverait contre Pepin tomberait. Warandon, tristement vengé de son fils, recouvra un instant sa puissance; mais la mort vint presque aussitôt, qui l'en dépouilla sans retour, et l'on n'eut pas sujet cette fois de se plaindre qu'il eût manqué d'activité et de prévoyance.

A qui allait échoir maintenant cette importante tutelle de Théodoric? Ansflède, mère de Warandon, entreprit de la retenir dans sa famille. C'était toujours l'ancienne tentative de Warnachaire et de Godin en Bourgogne, de Pepin-le-Vieux et de Grimoald en Austrasie. On voulait fonder des races de maires, comme on avait des races des rois. Ansflède était de naissance noble; elle possédait de grandes richesses; son esprit avait de la force et de l'étendue; la dignité de son âge ajoutait encore à l'influence que lui donnait sa dextérité. Elle n'avait parmi les siens que Berthaire qu'elle pût proposer au roi et aux leudes. Elle l'essaya, et, quoiqu'il s'y fût rencontré de nombreux obstacles, elle réussit.

Mais Berthaire, gendre d'Ansflède, n'en avait ni la sagacité, ni la prudence. Il n'écouta pas long-temps les conseils de celle qui avait fait cependant son élévation. C'était un esprit sans intelligence et sans gravité, sans modération et sans modestie; léger, présomptueux, irritable. Son élection avait été vivement disputée dans l'assemblée des leudes; il n'eut pas la sagesse de l'oublier.

Ceux qui l'avaient le mieux secondé dans cette difficile lutte, quand ils lui apportaient d'utiles avis, il ne savait ni les entendre, ni même le feindre. Il arriva, chose rare, qu'après le succès le nombre de ses ennemis fut plus grand qu'avant de l'avoir obtenu.

Malheureusement l'improbation n'était pas oisive; il se forma une importante faction. Par une autre fatalité non moins déplorable, cette faction, quoique puissante, doutait d'elle-même et manquait de chef. L'exemple qu'avait donné Léodgar fut mal compris, et trop fidèlement imité. Ils tournèrent leurs regards vers l'Austrasie, et quoiqu'ils ne pussent plus demander à ce royaume un prince de la vieille et royale race, ils ne laissèrent pas d'y chercher des auxiliaires et des protecteurs. Audéramme et Reule, et beaucoup d'autres encore, sollicitèrent l'appui de Pepin, et en même temps lui apportèrent le leur. L'heureux duc n'avait nul besoin de provoquer la fortune; c'était elle qui le provoquait. Un traité se fit; des engagemens furent pris; les leudes armés contre Berthaire donnèrent et reçurent des otages; quelques parties du peuple même se soulevèrent; tout se préparait pour la prochaine domination de Pepin.

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE TESTRI (687).

Ce que les desseins de ce duc avaient d'excessif et de téméraire, il le corrigeait dans l'exécution à force de tempéramens et d'habileté. Le but, qui eût passé sa puissance, s'abaissait devant sa sagesse. Les progrès étaient mesurés ; le terme seul était douteux et lointain. Déterminé à saisir l'occasion qui s'offrait à lui, Pepin cependant ne se laissa pas emporter à l'impatience des ennemis de Berthaire. Il commença, mais discrètement et sans violence ; il ne refusa ni ne différa sa médiation, mais il n'y voulut employer d'abord que les conseils et la plainte. Il attendait, avant d'exiger et de menacer ; avant de prendre les armes, il souhaitait d'y être contraint.

Sa première démarche fut donc d'envoyer des ambassadeurs en Neustrie. Leur langage n'était que de conciliation et de clémence. « Qu'on souf-« frît le retour des réfugiés ; que leur sûreté fût « garantie ; qu'ils recouvrassent leurs biens, in-« justement retenus. » Mais Berthaire n'avait garde d'accueillir ces propositions : son orgueil eût suffi pour l'en détourner ; son intérêt le lui conseillait encore plus. Le temps en était passé ; il lui était plus facile désormais de pardonner que de l'être.

« Que Pepin soit plus patient, leur dit-il; le temps « n'est pas loin qu'il sera délivré de ses hôtes. Il « nous les veut renvoyer. C'est trop de soin; nous « les irons prendre. »

Pepin, cette réponse entendue, s'en félicita. Nulle autre n'eût mieux répondu à ses vues. C'était maintenant que, menacé et bravé, il pourrait braver à son tour et frapper. On l'eût blâmé et mal soutenu peut-être pour l'aggression; pour la défense, il ne manquerait ni d'appuis, ni d'approbateurs. Jugeant donc le. prétexte heureux pour engager les Austrasiens dans son entreprise, il convoqua leurs chefs et leur dit : « Avisez à ce qui « convient. Voici que Berthaire marche sur les « traces d'Ébroïn et de Gislemar. Son oppression « pèse à la Neustrie. Le peuple se lasse; les leudes « s'indignent et nous sollicitent. A nous, qui ne « lui envoyions que des paroles de paix, il ne nous « répond que par des dédains et par des menaces. « N'approuvez-vous pas, puisqu'il nous promet la « guerre, qu'au lieu de l'attendre, nous allions la « lui apporter? » Les suffrages furent unanimes; aucune voix ne s'éleva contre la voix de Pepin; aucun autre cri ne s'entendit que le cri de guerre.

Le duc satisfait leva aussitôt une armée, et voulant, s'il se pouvait, prévenir Berthaire, il s'avança rapidement jusqu'à la limite des deux pays. Il l'avait atteinte et allait enfin la franchir; mais auparavant, attentif, comme il était, à se concilier l'affection et la confiance du soldat, il

arrêta son armée, lui fit prendre place ainsi qu'elle eût fait s'il se fût agi de combattre, et appelant autour de lui tous les chefs : « Entendez, s'écria-« t-il, et sachez pour quelle cause je vous ai appe-« lés aux armes. Gardez-vous de croire que ce soit « pour de vains projets d'ambition. Nous allons à « une guerre juste et sacrée : nous marchons pour « ramener dans leur pays de sages et illustres « Francs, que la violence en a rejetés ; nous ve-« nons, à la voix des pieux évêques, pour protéger « leurs églises, châtier les impies qui les dépouil-« lent, et venger les saints. Les saints, dont nous « embrassons la défense, ne nous abandonneront « pas au jour du péril. » Ces paroles achevées, il commanda que les prêtres vinssent, et invoquassent pour lui les bénédictions et l'assistance de Dieu. Bientôt les chants sacrés commencèrent, et, à son exemple, recueillie et agenouillée, l'armée entière se mit à prier.

Ce fut ainsi, et sous quelles impressions il voulut que commençât son expédition. Reprenant sa marche, il entra en Neustrie, se dirigea vers la Somme, et vint camper entre Saint-Quentin et Péronne, auprès du village de Testri. L'armée ennemie, beaucoup plus forte au moins par le nombre, était déjà dans le même lieu. Une rivière étroite, mais profonde et d'un abord difficile, était la seule barrière entre les deux camps. Il ne restait plus qu'à combattre ; mais Pepin, toujours circonspect, toujours affectant les dehors du

désintéressement et de la justice, résolut encore, avant d'engager l'action, d'envoyer de nouveaux ambassadeurs à Théodoric. Il offrait la paix. Son plus cher désir, à l'en croire, était d'épargner à la généreuse nation des Francs la guerre impie qui l'allait diviser en deux nations. Son armée avait déjà commis quelques ravages; il les ferait réparer. Celle de Neustrie ne s'était formée qu'en épuisant le trésor du roi; il consentait de fournir une grosse somme d'argent. Il ferait ce qu'on prétendrait à peine s'il était vaincu. Mais que la Neustrie ne fût plus interdite aux leudes bannis; qu'on satisfît aux légitimes plaintes des évêques; que le sang des Francs ne fût plus versé pour maintenir seulement des proscriptions et des rapines.

Pepin donnait peu au hasard, dans cette artificieuse tentative de conciliation. Il savait assez comment l'interpréteraient l'arrogance et la présomption de Berthaire. Celui-ci, en effet, quand le conseil des Neustriens se fut assemblé : « Quelle « honte à nous, leur dit-il, et quelle dégradation « pour l'État, si nous accueillions de si insolentes « demandes ! De quel droit, rebelle lui-même, « ose-t-il intercéder pour des rebelles ? Il a su que « nous l'emportions par le nombre, et il s'en est « effrayé; il s'est engagé plus avant que ne le conseillait la prudence, et il s'en repent. Que sa témérité reçoive son juste salaire. Nous serions insensés de délivrer l'ennemi que notre heureuse « fortune nous a livré. »

Il n'y avait plus que l'épée pour résoudre ce grand différend. Sur le bord opposé de la rivière, et à une distance peu éloignée des Neustriens, était une colline, position favorable, et que Berthaire avait négligée. Pepin, qui en jugeait mieux l'importance, désirait vivement de l'occuper. Mais il fallait passer la rivière, les bords étaient escarpés, et l'ennemi était en présence. Si l'on forçait le passage, on avait vaincu, et l'occupation de la colline n'était plus utile. Mais comment, inférieur en nombre, tenter, devant une armée plus forte, une opération aussi hasardeuse? Le duc ne l'essaya point; il avait de plus sages et plus exactes pensées. Quand, la nuit arrivée, l'obscurité fut devenue profonde, il sortit sans bruit de son camp, remonta long-temps et avec précaution la rivière, atteignit un gué que l'ennemi ne défendait point, passa sans obstacle, et, protégé par les bois, redescendit rapidement vers la colline où il voulait s'établir.

Pendant ce temps, quelques soldats, laissés derrière lui, entretenaient les feux dans le camp, afin que les Neustriens le crussent toujours occupé. Ils continuèrent ainsi tant que dura la nuit; mais, un peu avant le lever du jour, voulant faire supposer que leur armée brûlait ses bagages et fuyait, ils mirent le feu à quelques tentes et à quelques chariots, après quoi ils s'éloignèrent à leur tour, et se dérobèrent. Trompés, comme Pepin l'attendait, par ce subterfuge, les Neustriens ne doutèrent pas qu'il n'eût désespéré de son entreprise, et

qu'il ne se fût mis en retraite. Quelle autre pensée pouvaient-ils avoir maintenant, que de poursuivre cet ennemi à moitié vaincu puisqu'il craignait de combattre? Ils se hâtent donc ; ils courent et se pressent confusément au rivage ; l'ardeur est grande; le désordre extrême; une moitié a déjà franchi la seule barrière qui protége encore le camp abandonné des Austrasiens.

En ce moment apparaît Pepin, au haut de la colline où il est enfin parvenu. Il a tout vu d'un regard; il sait et a mesuré sa fortune. Il ne combat pas encore, et il a vaincu. C'est l'heure marquée; il marche; il descend, il se précipite. Chez les Neustriens, l'étonnement et la peur ont remplacé la confiance et la joie. Ceux qui avaient passé la rivière rétrogradent et se préparent lentement à la repasser. Les autres se serrent et s'affermissent pour soutenir, en attendant, le premier choc de leur ennemi. Mais, par cette séparation malheureuse, l'avantage du nombre, dont ils s'enorgueillissaient tant, a passé de leurs rangs dans les rangs contraires. A peine s'ils ont pu résister un instant. Le secours, qui est si près d'eux et qu'ils voient, n'arrive point cependant avant qu'ils soient rompus, défaits, accablés. Il vient enfin ; mais trop tard : trop tard pour être défendu par eux, et pour les défendre; assez tôt seulement pour être à son tour vaincu et exterminé.

Berthaire n'avait point racheté par de grands efforts de courage les fautes de sa présomptueuse

incapacité. Il fuyait; mais enveloppé plus qu'il n'avait craint dans ce grand désastre, il lui servait de peu d'avoir survécu. Qui n'avait su rien prévoir, saurait-il mieux réparer ? Tant d'imprudences commises, tant d'offenses faites, tant de pertes et d'humiliations éprouvées, étaient-elles pour fortifier la confiance du peuple et des leudes ? Son ambition et sa présence n'étaient désormais qu'un obstacle, un malheur, un péril de plus. Quelles ressources avait-on pour détourner les calamités nouvelles dont on était encore menacé ? Peut-être les conjurerait-on en le sacrifiant; peut-être désarmerait-on ainsi les ressentimens des réfugiés et de Pepin. Ansflède la première, femme sans faiblesse, en donna courageusement le conseil. Du même esprit dont elle avait préparé l'élévation de son gendre, elle décida sa ruine. Ce fut par elle et par les familiers même de Berthaire qu'elle s'accomplit. Cette vie disputée avec tant de soin à ses ennemis, dans le combat, il la perdit presque aussitôt par le meurtre, et de la main de ceux qui étaient ses amis.

Toutefois Pepin ne s'arrêtait pas. Chassant devant lui sans relâche les débris épars de l'armée vaincue à Testri, il n'était occupé qu'à leur ôter les moyens de se rallier et de se grossir. Il ne marchait plus pour la guerre, mais pour le repos; pour la victoire, mais pour ses fruits; pour le combat, mais pour la puissance. En peu de jours, Paris le vit à ses portes; elles lui furent ouvertes. La

terreur était si profonde, qu'il n'y eut pas même un simulacre de refus et de résistance. Non content de se livrer eux-mêmes aux vainqueurs, les habitans, tranchant d'un seul coup le nœud de cette grande querelle, livrèrent avec eux les trésors et la personne de Théodoric. Ils livraient l'empire; la France entière était maintenant à Pépin. Tour à tour divisée et réunie par lui, ce qu'avait fait l'usurpation de l'Austrasie, il l'effaçait par d'autres triomphes. Les trois royaumes se confondaient de nouveau, mais sous la domination de Pepin, et non dans la souveraineté de Théodoric. L'union se formait encore; mais par les maires du palais, non plus par les rois.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE XI.

SEPTIEME PARTAGE

ET

SEPTIÈME RÉUNION.

Théodoric III relégué à Maumaques. — Condition où il est réduit. — Réparations accordées par Pepin. —Nouveaux réglemens. — Concile. — Rétablissement des assemblées annuelles des leudes. — Admission des évêques dans ces assemblées.— Les Frisons secouent le joug des Francs. — Préparatifs de guerre. — Défaite des Frisons. — Ils sont soumis. — Chapitre Ier.— Mort de Théodoric III. — Avènement de Chlovis III. — Sa mort. — Son frère Childebert lui succède. — Expéditions contre les Wisigoths. — Contre les Allemands.— Contre les Suèves. — Renouvellement de la guerre contre les Frisons. — Combat de Duestedern. — Prédication du christianisme chez les Frisons. — Grimoald, fils de Pepin. — Son mariage avec Théodosine. — Plectrude, première femme de Pepin. — Elle est répudiée. — Pepin épouse Alpaïde. — Naissance de Charles-Martel. — Mort du roi Childebert III.—Dagobert III, son fils, est proclamé roi.— Chapitre II. —Faction en Neustrie.—Projets contre Grimoald. — Maladie de Pepin. —Meurtre de Grimoald.—Vengeance de Pepin.— Théodoald déclaré maire du palais de Neustrie.—Plectrude tutrice de Théodoald.—Mort de Pepin.—Son caractère.—Chapitre III. — Succession de Pepin. — Autorité de Plectrude.—Alpaïde s'enferme dans un monastère. —Charles-Martel prisonnier à Cologne. —Soulèvemens en Neustrie.—Rigueurs de Plectrude.— Progrès de la révolte. — Armée appelée d'Austrasie.— Bataille de Cuise. — Victoire des Neustriens. — Plectrude réfugiée à Cologne. — Mort de Théodoald.—Chapitre IV.— Changemens en Neustrie. —Raganfried, maire du palais.—Alliance avec les Saxons. — Ils font irruption en Austrasie.— Traité avec les Frisons.— Pro-

grès de l'armée de Neustrie. — Délivrance de Charles-Martel. — Mort de Dagobert III. — Chilpéric II lui succède. — Chapitre V. Charles-Martel lève une armée en Austrasie. — Invasion des Frisons. — Marche de l'armée des Neustriens. — Charles-Martel attaque les Frisons. — Il est vaincu. — Jonction des Frisons et des Neustriens. — Siége de Cologne. — Convention faite avec Plectrude. — Retraite des Frisons et de Chilpéric. — Stratagème. — Bataille d'Amblef. — Défaite des Neustriens. — Charles-Martel entre en Neustrie. — Ses propositions. — Bataille de Vinci. — Défaite de Chilpéric. — Nouveau siége de Cologne. — Négociations. — La ville reçoit Charles-Martel. — Plectrude prisonnière. — Charles-Martel proclamé duc d'Austrasie. — Avènement de Chlotaire IV. — Nouveau partage. — Chapitre VI. — Consternation en Neustrasie. — Eudes, duc d'Aquitaine. — Son indépendance reconnue. — Son alliance avec Chilpéric. — Il marche au secours de ce prince. — Bataille de Reims. — Victoire de Charles-Martel. — Chilpéric passe la Loire. — Mort de Chlotaire IV. — Traité entre Eudes et Charles-Martel. — Chilpéric livré au duc d'Austrasie. — Nouvelle réunion. — Mort de Chilpéric. — Théodoric IV est proclamé roi. — Chapitre VII. — Expédition dans l'Anjou. — Convention avec Raganfried. — Guerre contre les Saxons. — Leurs défaites. — Guerres contre les Allemands. — Contre les Suèves. — Contre les Bavarois. — Soumission de ces peuples. — Première défaite des Frisons. — Expédition dans l'Oost-Frise. — Victoire des Francs. — Mort du duc Popon. — Guerre contre les Gascons. — Leurs défaites. — Nouveau traité avec Eudes. — Chapitre VIII. — Établissement des Sarrasins en Espagne. — Leur irruption en Aquitaine. — Siége de Toulouse. — Victoire de Eudes. — Mort de Zama. — Alliance de Eudes et de Munuza. — Abdérame. — Il attaque Munuza. — Munuza se donne la mort. — Succès d'Abdérame en Aquitaine. — Défaite de Eudes sur la Dordogne. — Eudes fait alliance avec Charles-Martel. — Progrès des Sarrasins. — Charles-Martel marche contre eux. — Bataille auprès de Poitiers. — Défaite et mort d'Abdérame. — Retraite des Sarrasins. — Troubles en Bourgogne. — Mort de Eudes. — Mort de Théodoric. — Guerre en Bourgogne. — Siége de Lyon. — Conjuration. — Avignon livrée aux Sarrasins. — Siége de cette ville. — Sa réduction. — Siége de Narbonne. — Bataille sur la Bèze. — Mort de l'émir de Cordoue. — Défaite des Sarrasins. — Prise de Nîmes, d'Agde et de Béziers. — Soumission

---

CHAPITRE PREMIER.

ÉTABLISSEMENT DE PEPIN (688-690).

La conquête était achevée ; mais les plus embarrassantes difficultés demeuraient : il s'agissait de conserver et de maintenir. Jusque-là, il eût peut-être suffi de la fortune ; désormais il faudrait surtout de l'habileté. Les regrets du prince, les désordres profonds du pays, l'humeur inquiète et guerrière de ces peuples, les exigeantes importunités des bannis, quelques restes humiliés, mais toujours puissans, de la faction de Berthaire, tout était obstacle, et rien ne se pouvait accomplir qu'en transformant la plupart de ces obstacles eux-même en instrumens de succès.

Pepin le comprit et l'exécuta. Satisfaire, occuper, désarmer, rendre impuissant, ce fut où tendirent toutes ses pensées. Oter la couronne au roi était impossible ; se servir de lui, nécessaire ; éviter qu'il ne nuisît, difficile. On avait besoin de son nom, et l'on ne pouvait lui laisser que son rang.

Ce prince, dont la destinée était si étrange, roi d'un jour après la mort de son père, roi dépouillé par l'ambition de son frère, roi incertain avec Léodgar et Leudésie, roi dépendant avec Ébroïn, s'il lui restait quelque chose de sa dignité, à peine en serait-ce l'ombre. Il serait roi, mais esclave; il serait esclave, et cependant roi.

On le relégua dans une maison éloignée, à Maumaques, entre Compiègne et Noyon [1]. Des gardes toutefois lui furent laissés, quelques marques d'honneur, quelque faste; dérisoire ornement de son malheur. Auprès de lui fut placé Nortbert, homme vigilant, dont Pepin avait dès long-temps éprouvé l'affection et le zèle. On déguisait, mais on assurait sa captivité. Quand venaient des jours de solennité ou de délibération importante, on l'y amenait; on montrait cette muette figure de roi; on reproduisait en lui ce titre sacré, mais stérile, d'où l'on avait retranché la puissance et la volonté. Ensuite, et l'insolente représentation terminée, ce triste simulacre de prince était enfermé de nouveau dans sa retraite. Il assistait à ce qui était fait en son nom; il était témoin de son règne [2].

[1] L'abbé de Vertot dit et prouve que c'était une maison royale située dans le territoire de Noyon. (*Dissertation sur les rois fainéans.*)

[2] La condition de ces rois devint encore plus fâcheuse après la mort de Théodoric.

« Les trésors et les forces du royaume étaient passés aux mains

En échange, et comme pour dédommager de ces méfiances nécessaires à son ambition, Pepin prodiguait, pour ainsi parler, les actes de générosité et de justice. Tous ceux qui avaient été contraints de fuir pendant la longue rivalité d'Ébroïn et de Léodgar, tous ceux qu'avaient expulsés Gislemar et Berthaire, furent rappelés. Ceux à qui l'on avait ôté leurs biens en obtinrent la restitution. Les églises que l'on avait dépouillées furent

« du préfet du palais, qu'on appelait maire du palais, et à qui ap-
« partenait réellement le pouvoir souverain. Le prince était réduit
« à se contenter de porter le nom de roi, d'avoir les cheveux flot-
« tans et la barbe longue, de s'asseoir sur le trône et de représen-
« ter l'image du monarque. Il donnait audience aux ambassadeurs
« de quelque lieu qu'ils vinssent, et leur faisait, à leur départ,
« comme de sa pleine puissance, les réponses qui lui étaient ensei-
« gnées, ou plutôt commandées. A l'exception du vain titre de roi,
« et d'une rétribution mal assurée que lui réglait le maire du pa-
« lais à sa volonté, il ne possédait qu'une seule maison de campagne
« d'un fort modique revenu, et c'est là qu'il tenait sa cour, com-
« posée d'un très petit nombre de serviteurs chargés du service
« le plus indispensable et soumis à ses ordres. S'il fallait qu'il allât
« quelque part, il voyageait monté sur un chariot traîné par des
« bœufs, et qu'un bouvier conduisait à la manière des paysans.
« C'est ainsi qu'il avait coutume de se rendre au palais et à l'as-
« semblée générale de la nation, qui se réunissait une fois chaque
« année pour les besoins de l'État. » (Éginhard, *Vie de Charlemagne.*)

L'abbé de Vertot révoque en doute la fidélité de ce récit. Il trouve Éginhard suspect, et dit de lui que ce n'est pas un historien contemporain. Cependant Éginhard était secrétaire de Charlemagne, dont l'avènement n'est postérieur que de dix-huit années à la dépossession du dernier roi mérovingien. Et pourquoi serait-il suspect? Parce qu'il était secrétaire de Charlemagne. Est-ce en effet un motif de soupçonner son exactitude en un tel sujet?

dédommagées de leurs pertes. On pardonna même à ceux d'entre les leudes qui s'étaient montrés les plus ardens ennemis de Pepin. Plusieurs avaient cherché un asile dans les églises de Saint-Quentin et de Saint-Fourci; les abbés de ces monastères intercédèrent pour eux, et le duc, en leur rendant même leurs terres, n'exigea d'autre garantie, que leur promesse de ne rien entreprendre contre lui. Il agissait en maître assuré de sa puissance, et l'affermissait en effet, en évitant de s'en faire voir incertain.

D'autres soins l'appelaient. Un incroyable désordre régnait dans toutes les parties de l'administration; il le fit cesser. D'innombrables abus avaient pris partout la place du droit et des lois; il ne fit grâce à aucun. Tous les ressorts de l'autorité étaient rompus; il leur rendit leur activité. La subordination fut rétablie dans l'intérieur, la fidélité dans la perception des impôts, la discipline dans l'armée. On vit tout à coup ce qu'on n'avait vu de long-temps, l'obéissance, le repos, la sécurité. Les peuples se félicitèrent et bénirent celui par qui se faisaient de si heureux changemens. Cette fortune, doublement redevable aux malheurs publics, s'était formée et étendue par leur durée, et se perpétuait par leur interruption.

Les intérêt de l'Église eurent leur tour. Pepin était trop habile pour ne pas tirer avantage de toutes les fautes commises avant lui. Ce n'était pas assez des anciennes offenses réparées; il ne

l'eût pu refuser, et l'on en eût été peu reconnaissant. Ce qu'il lui fallait, pour se concilier l'appui des évêques, était qu'il empêchât le retour de ces spoliations répétées dont ils se plaignaient avec tant d'aigreur. Il convoqua d'abord un concile, et parmi les sages réglemens qui s'y firent pour le soulagement des pauvres, la protection des veuves, la tutelle et l'éducation des orphelins, on n'omit rien de ce que pouvait une telle assemblée pour la sûreté des établissemens religieux.

Après les réclamations de l'Église vinrent celles, non moins importantes, des grands de l'État. L'antique prérogative dont les chefs des Francs étaient si jaloux, de se réunir chaque année pour délibérer sur leurs principaux intérêts, avait éprouvé dans ces derniers temps de fâcheuses altérations. Ébroïn, le premier, l'avait audacieusement méconnue, et cet exemple n'avait que trop fréquemment tenté l'ambition de ses successeurs. C'était une grave cause de mécontentemens et de murmures ; mais qui en échange offrait à Pepin une infaillible occasion de flatter les leudes et de se concilier leur affection. Il ne la laissa point échapper. Par lui furent rétablies ces convocations solennelles, heureuse et ineffaçable tradition des vieilles libertés du peuple franc. Par lui fut confirmé, sinon concédé, le droit que prétendaient les évêques, de siéger dans ces assemblées. Elles reçurent de lui des règles, des formes, une vie nouvelle, et il recevait d'elles à son tour un accroissement de sécurité et

d'influence, égal au moins à l'autorité qu'il leur départait.

Les premiers fruits de cette importante rénovation en firent encore mieux reconnaître l'utilité. Ce fut elle qui rendit facile à Pepin de réformer les plus défectueuses parties de la législation. Grâce au secours que ces assemblées lui accordèrent, il acheva et il affermit tout ce qu'il avait déjà commencé. Ses réglemens pour la formation et la discipline de l'armée reçurent l'inviolable caractère des lois. Les propositions du concile pour la garantie des biens et des droits de l'Église obtinrent une nouvelle et plus puissante sanction. Les désordres, les violences, les crimes les plus dangereux et les plus fréquens furent soumis à une répression plus active et plus efficace. Par un bonheur que n'éprouvent pas toujours les peuples vaincus, le bien de l'État se confondait avec l'intérêt du vainqueur, et celui-ci, prévoyant et sage, n'eut pas l'imprudence de le méconnaître.

Pepin avait déjà beaucoup fait pour sa sûreté. Toutefois, il reconnut qu'une domination nouvelle et presque étrangère demandait, chez un peuple inculte et guerrier, d'autres appuis que de justes lois. Il résolut donc d'en rechercher de nouveaux, et d'occuper, par des expéditions éloignées, cette inquiétude généreuse qui menaçait incessamment l'ordre intérieur. Les Frisons étaient tributaires des Francs. Mais à la faveur des troubles qui suivirent, en Neustrie et en Austrasie, les

meurtres de Dagobert II et de Childéric, Adalgise, chef de ce peuple, lui avait rendu son indépendance. Radbod, fils et successeur d'Adalgise, avait embrassé le même dessein, et persistait à refuser le tribut. Ce fut lui que choisit Pepin pour détourner les regrets et le courage des Francs. Il assembla les leudes de la Neustrie, leur représenta le danger de souffrir l'insolente témérité de ces barbares, souleva leur orgueil, flatta leur aventureuse ardeur de guerre et de gloire, nia qu'il fût sage de laisser à l'Austrasie les avantages ou les embarras de cette entreprise, obtint enfin ou surprit leur assentiment.

A peine la délibération achevée, Pepin en commence déjà l'exécution. On demande à la Neustrie et à la Bourgogne tous leurs soldats; mais c'est en Austrasie qu'on les réunit; ce n'est que là qu'on veut souffrir une armée. En même temps, car cette guerre en est un favorable prétexte; on transporte à Metz tous les trésors des deux royaumes. On entraîne tout avec soi. On ne laissera ni or, ni soldats aux vieux serviteurs de Théodoric, pour les desseins qu'ils pourraient tenter pendant qu'on serait engagé au loin avec les Frisons.

Ceux-ci toutefois ne s'effrayaient point. Instruits des préparatifs des Francs, ils firent les leurs. Ensuite ils marchèrent, et bien loin de craindre l'attaque, ce fut par eux qu'elle commença. Mais leur habileté ou leur constance ne répondirent pas à leur audace. Ils furent défaits dans une grande

bataille, et réduits à reprendre le joug qu'ils avaient généreusement rejeté. On demanda le tribut, et ils le promirent; on exigea des ôtages, et ils en donnèrent. Ils subirent, non cependant sans regret et sans espérance, toutes les conditions qu'on leur imposa.

CHAPITRE II.

ADMINISTRATION DE PEPIN (691-695-699-711).

Les Frisons venaient d'être vaincus; la mort enleva Théodoric. Il mourait après un règne de dix-sept ans, règne orageux, dont il n'avait connu que les malheurs, quoiqu'il y eût eu de la gloire. Ébroïn, Léodgar, Gislemar, Berthaire, Pepin, sont les vrais rois de ce règne. Théodoric avait eu trois fils : Chlovis, Childebert et Chlotaire. Les deux derniers, encore en bas âge, furent négligés par Pepin. Il lui suffisait de Chlovis pour la Neustrie; quant à l'Austrasie, il n'avait nul dessein de s'en dépouiller.

Ce fut donc Chlovis III, sous le nom duquel, après la mort de Théodoric, Pepin perpétua sa domination dans la Neustrie et dans la Bourgogne. Mais ce prince, de complexion infirme et débile, ne tarda pas à suivre son père. Il périt après avoir langui quatre années sur ce trône qu'il n'occupait point. Sa vie, qu'aucun événement n'avait signalée,

s'éteignit sans que ce fût non plus un événement. En la place où on l'avait mis, fut mis à son tour le plus âgé de ses frères. Un nom nouveau dut être donné au roi de Neustrie. Au lieu de Chlovis, c'était Childebert : il n'y avait point d'autre changement.

Pepin, fidèle au système dont il avait déjà éprouvé les heureux effets, fatiguait en d'interminables guerres l'orgueil et le courage des Francs. Il les rendait dociles à force de gloire, et triomphait d'eux par leurs triomphes. Les Wisigoths, les Frisons, les Allemands, les Suèves, furent tour à tour les victimes et les instrumens de sa politique. Quel prétexte eut-il d'assaillir les Goths ? Il serait difficile de le pénétrer. Combien dura, et comment finit cette guerre ? On le cherche inutilement. Mieux informé pour celle des Allemands et des Suèves, on sait au moins, quoique d'une manière encore imparfaite, que des tributs refusés en étaient la cause, et que de sanglantes victoires en furent le fruit. Trois fois ces peuples vaincus renouvelèrent leur révolte; et trois fois Pepin, menacé, fut contraint de recommencer à les vaincre. Ainsi firent aussi les Frisons. Lassés de la paix qu'ils avaient si chèrement achetée, ils y renoncèrent. Les Francs accoururent. Les deux armées combattirent de nouveau à Duestedern, et de nouveau Pepin l'emporta. Le nombre des morts fut prodigieux du côté des Frisons, et leur soumission, trop bien garantie par l'énormité de leurs pertes, promit d'avoir cette fois plus de sincérité et de durée.

On prit d'ailleurs pour la maintenir de meilleures et plus efficaces sûretés que ne pouvaient être les otages. La première fut d'arracher ce peuple à l'idolâtrie et de resserrer, par une communauté de croyances, les nouveaux liens formés entre lui et ses alliés. On lui envoya des prêtres chrétiens, dont les prédications furent en effet fructueuses. La foule accueillit avec empressement et docilité les consolantes vérités de la religion du pauvre. Les chefs cependant s'obstinèrent, ne voulant pas, disaient-ils, renier leurs pères en reniant les dieux qu'ils leur avaient enseignés.

La seconde sûreté que voulut Pepin fut qu'une alliance domestique entre les deux princes scellât l'alliance politique des deux nations. Ce duc avait autrefois épousé Plectrude, illustre, habile, courageuse femme; digne de lui par la noblesse de l'ame et du sang, capable comme lui de glorieux et vastes desseins. Deux fils étaient nés de leur union; Drogon d'abord, à qui Pepin confia l'administration de la Bourgogne; et après lui, Grimoald, homme religieux, bienveillant, d'inclinations généreuses, qui succéda, quand Nortbert fut mort, à ses délicates fonctions, et revêtu par son père du titre apparent de maire du palais de Childebert, fut en effet le surveillant de ce prince bien plus que son conseiller. Drogon mourut jeune; mais Grimoald vivait encore et était libre. Seulement il avait un fils, né d'une concubine; Théodoald, qu'une grande et étrange fortune attendait.

Ce fut donc avec Grimoald que Pepin essaya d'enchainer plus étroitement, par ses affections et ses intérêts, le duc des Frisons. Ce duc avait une fille qu'il avait nommée Théodosine, et qui, moins opiniâtre que son père, s'était docilement convertie à la foi chrétienne. Pepin proposa qu'elle devînt la femme de son fils. Radbod satisfait, mais non changé, accepta. Il donna sa fille et garda sa haine. Le Franc, qui croyait l'engager, n'engageait que lui.

Mais Plectrude, quelque estime qu'elle inspirât à Pepin, ne conserva pas toujours aussi heureusement sa tendresse. Une autre femme la lui disputa, et l'obtint. Elle se nommait Alpaïde, et elle était belle ; son esprit aussi avait de la grâce. On dit que Pepin l'épousa, et que Plectrude, dédaigneusement répudiée, ne reprit ses droits qu'après un long abandon. D'autres ont cru que, réduite à l'humble condition de concubine [1], elle n'eut jamais d'autre rang. Sa faveur toutefois fut longtemps sans rivale, et toute-puissante. L'évêque Lambert la combattit inutilement, et du zèle le plus

[1] Frodoard fait d'Alpaïde une concubine et même une esclave. (*Hist. de l'église de Reims*, liv. 2, ch. 12.) Mais ce chroniqueur n'écrivait que dans le dixième siècle, et il se montre fort animé contre Charles-Martel, à qui saint Rigobert, évêque de Reims, avait refusé l'entrée de cette ville, et qui l'en punit peu après en l'expulsant de son siége.

Le second continuateur de Frédegaire, lequel écrivait sous Théodoric IV, c'est-à-dire au commencement du huitième siècle, dit au contraire : « Pepin prit une SECONDE FEMME, NOBLE et belle, « nommée Alpaïde. »

obstiné. Eût-il fallu tant d'efforts, ou plutôt les eût-on tentés, s'il se fût agi de cette union incomplète et subordonnée, qu'on tolérait encore en ce temps, et contre laquelle on eût manqué même de prétexte? Quel autre motif peut expliquer ces censures, si ce n'est l'irrégularité canonique d'une vraie et absolue union? Irrité de l'indiscret acharnement de l'évêque, le frère d'Alpaïde l'attaqua à main armée, et le tua. Il mourut lui-même à la vérité, peu de temps après, mais naturellement, et sans que Pepin eût annoncé le moindre désir de lui faire expier son crime. Ce crime impuni, cet assassinat d'un évêque, cette heureuse et téméraire vengeance, ne sont point d'une concubine offensée; Alpaïde avait de plus nobles droits. Elle était mère d'ailleurs, et sa glorieuse fécondité fut une faveur du ciel pour la France; elle était mère de Charles-Martel [1].

Vingt ans s'étaient écoulés au milieu de ces guerres et de ces événemens intérieurs. Les factions sommeillaient; les étrangers ne provoquaient plus les ressentimens de Pepin; lui-même, il ne recher-

[1] D'où vient ce nom de Martel? On l'a fait venir de Mars, à cause des victoires de Charles; on l'a pris dans la signification de marteau, parce que Charles frappait et abattait tous ses ennemis; on a dit enfin que Martel était le même nom que Martin, et que ce nom appartenait dès long-temps à la famille de Charles, chose prouvée par le cousin de Pepin d'Héristal, qu'Ébroin défit à Loixi, et tua à Laon. M. Thierry fait la remarque que « ce nom, « dans l'ancienne langue germanique, équivalait à celui de Foudre « de guerre. »

chait plus les combats, inutiles désormais à sa sûreté. La France et son maître jouissaient d'un égal repos. Tout à coup Childebert mourut. Sa vie, quoique cachée, ne l'avait pourtant pas été si exactement que le peuple n'eût rien découvert de ses vertus. Il sut sa bonté, sa libéralité, sa droiture, et lui décerna le surnom de juste; titre mille fois glorieux, s'il eût été mérité par de véritables et fréquentes actions de roi. Cette époque heureuse, et qu'il faut bien appeler son règne, avait duré seize années. Il avait un fils, qui s'appela Dagobert, et sur qui Pepin laissa retomber l'oisive et servile grandeur de son père.

CHAPITRE III.

FIN DE PEPIN D'HÉRISTAL (714).

Cependant le duc déclinait, et le soin de l'avenir occupait déjà l'attention des leudes. On s'était résigné à la bienfaisante domination de l'Austrasien; mais on en souhaitait néanmoins le terme, et l'on ne consentait point que cette usurpation se perpétuât. Ils s'indignaient que la Neustrie pût être léguée aux fils de Pepin, comme un héritage.

Un parti puissant se forma. On délibéra sur les moyens de prévenir l'abusive et pernicieuse transmission qui se préparait. Le meurtre parut le plus

sûr; la mort de Grimoald s'offrit à tous comme l'expédient le plus décisif. Ce fut à lui que l'on s'arrêta. On rapporte même que Radbod, à qui son propre intérêt faisait désirer vivement que les trois royaumes cessassent d'être réunis, favorisa en secret l'odieux dessein des conjurés. Grimoald d'ailleurs traitait avec mépris Théodosine; et ce qui n'était pour les leudes qu'un sacrifice fait à leur politique, était de plus, pour l'implacable duc des Frisons, une expiation et une vengeance.

Il ne restait qu'à choisir le temps. Ce choix, qui importait peu au succès du meurtre, importait beaucoup au contraire pour l'événement que le meurtre devait amener. Il ne fallait pas que Pepin eût le loisir de venger son fils, ni de substituer des combinaisons pareilles et nouvelles à celles que sa perte déconcerterait. Une occasion vint, qu'on devait croire favorable, et qui fit cesser en effet toutes les irrésolutions. Pepin avait une maison à Jupil, sur les bords de la Meuse. Il y était depuis quelques jours, lorsqu'une maladie du caractère le plus violent se saisit de lui. On ne douta point que sa fin ne fût arrivée, et Grimoald, préoccupé de la même crainte, accourut. Ses ennemis, attentifs à toutes ses actions, surent bientôt ce qu'il avait résolu; les meurtriers furent envoyés sur sa trace. La cité de Liége était voisine de la maison de Jupil. Il y avait dans cette cité une basilique renommée, où se conservaient les précieuses reliques de saint Lambert, et où l'espoir d'obtenir la favora-

ble protection du martyr attirait assidument un grand concours de fidèles. Grimoald, dont la foi religieuse était vive, allait aussi prier au tombeau du saint, afin qu'il détournât de lui le malheur dont il se croyait menacé. Ce fut le lieu où l'attendirent ceux qui étaient chargés de sa mort. Pendant que, prosterné sur le pavé de l'église, il demandait, avec une pieuse ardeur, des jours plus nombreux pour son père, les siens s'achevaient. Rantgaire, fidèle instrument de la trahison, le frappa de son épée, et le malheureux, priant encore, expira.

Mais les conjurés s'étaient trop fiés à la mort. Elle ne servit qu'à moitié leurs projets; et, en les servant de la sorte, elle les ruina. Pepin, dont on avait cru l'heure venue, trompa ces calculs, et surmonta le mal dangereux où il devait succomber. Il se ranima pour sa vengeance, et pour des dispositions périlleuses où la prudence fut moins écoutée que d'aveugles et téméraires passions. Tous ceux qu'il soupçonna d'avoir eu part au complot fatal qui l'avait privé de son fils furent poursuivis sans pitié. Il le pouvait comme père; il le devait comme prince: on ne saurait condamner ni ses ressentimens, ni sa justice. Mais il y eut de l'excès; et le désir trop impatient de dissiper le parti qui s'élevait contre sa famille l'entraîna à des violences mal justifiées, qui fortifièrent ce parti au lieu de l'anéantir.

En même temps, ne voulant rien céder même à

la nécessité, même à la mort, il prétendit que ses premières résolutions subsistassent, comme s'il eût eu encore Grimoald pour les accomplir. Il refusait d'accorder au crime commis, qu'il eût pu changer quelque chose à sa volonté et à sa puissance. Il l'avait arrêté, son successeur serait de son sang. Celui que son affection appelait, et que l'âge et l'expérience avaient mûri, n'était plus : il importait peu. Il leur imposerait un enfant, puisqu'ils avaient osé l'y réduire; ils obéiraient au fils de son fils. Et Théodoald, en effet, fut constitué maire du palais de Neustrie; et pour que rien de vulgaire ne se rencontrât dans cet étrange dessein, ce fut à une femme, à l'aïeule de l'enfant, à Plectrude, qu'il commit le soin d'exercer pour lui le périlleux pouvoir qu'il lui assignait. Tout lui semblait légitime et sage, pourvu que son autorité se perpétuât chez les siens, et qu'il ne perdît pas le fruit de sa vie.

Il se voyait aisément, par le caractère hasardeux de cette entreprise, que si l'orgueil de Pepin ne fléchissait pas, quelques-unes au moins des plus nobles facultés de son esprit perdaient de leur force. Ce n'était plus sa modération d'autrefois, ni cette sagacité si habile à pénétrer l'avenir. On reconnaissait les progrès de l'âge et la préoccupation de la mort. Sa mort, en effet ne se fit pas attendre long-temps. Il ne survécut à son fils que ce qu'il fallut pour achever sa vengeance, et pour élever, en faveur des siens, les fragiles commen-

cemens d'un ouvrage qui devait être changé de leurs propres mains.

Il mourait toutefois plein de jours, et de puissance, et de gloire. Son administration, ou plutôt son règne en Neustrie, n'avait pas duré moins de vingt-sept ans, et pas moins de trente-quatre en Austrasie. Quelles choses il avait tentées; quels obstacles il avait su aplanir; de quels combats il était revenu vainqueur! Il eut de faibles et imprudens ennemis; mais il en rencontra aussi d'actifs et d'habiles. Il abusa Warandon, et défit Berthaire; facile triomphe. Mais il ne céda, quoique vaincu, ni à Ébroïn, ni à Gislemar, et il subjugua les Suèves, les Allemands, les Frisons. Il se fit maître de l'Austrasie malgré la Neustrie, et de la Neustrie, à son tour, par l'Austrasie. Avec lui s'accomplit cette première occupation du puissant royaume de Metz, commencée vingt-six ans auparavant par le fils de Pepin-le-Vieux; avec lui commença, dans les deux autres royaumes, la seconde spoliation, achevée cinquante-cinq ans après par Pepin-le-Bref : puissante et colossale figure, placée entre les deux voies de ces événemens extraordinaires comme pour les protéger l'une et l'autre et marquer le point où elles s'unissent. C'est par lui que furent jetés les vrais fondemens de la grandeur de sa race; par lui que se fit ce pas décisif et prodigieux d'une usurpation comme il ne s'en était jamais vu, lente et progressive, et pour le succès de laquelle il fut besoin de trois générations de grands hom-

mes et du laps d'un siècle. Ainsi fut le second des Pepin : heureux, il est vrai, mais de ce bonheur infaillible, que donne l'habileté plus que le hasard; mais de cette patience active dans son inertie, qui attend pour mieux recueillir, et diffère sans abandonner; courageux, mais de ce courage réfléchi et intelligent, qui ose beaucoup parce qu'il comprend tout ce qui se peut. Sa fortune, que les conjonctures favorisèrent, le fut encore plus par sa profonde prudence. Il n'en a manqué qu'une fois, et quand la vie elle-même allait lui manquer.

CHAPITRE IV.

PLECTRUDE (715).

Pepin se survécut, dans les premiers temps, à lui-même. Le respect de son nom prolongeait son autorité; ce terrible nom imposait encore et régnait. On n'eût osé, dans les jours voisins de sa mort, contester les ordres qu'il laissait et dictait encore après lui. On se fût cru téméraire de refuser soumission à sa mémoire. Les souvenirs de l'infructueuse tentative de Liége rendaient eux-mêmes ces impressions plus profondes, et y mêlaient de superstitieuses hésitations. On doutait que la Providence consentît à favoriser une entreprise

déjà condamnée, et qui avait commencé par le meurtre et le sacrilége.

Tout s'acheva donc ainsi que Pepin l'avait préparé. Le maire imposé, de sa volonté seule et sans le concours des leudes, à Dagobert et à la Neustrie, resta possesseur de ce grand pouvoir. Le droit d'hérédité y demeura substitué au droit d'élection. Une famille d'Austrasie garda et se transmit, comme un patrimoine, l'administration d'un État où elle était étrangère. Le roi continua de ne pas régner ; le maire, impuissant encore à gouverner, ne gouverna point ; Plectrude seule, les représentant tous deux, commanda. Un prince enfant, un maire enfant, pour chef réel une femme ; on vit cet étonnant spectacle chez le peuple franc ; on souffrit quelque temps ces étranges choses parmi les leudes, si fiers et si ambitieux, de la Neustrie.

L'Austrasie elle-même n'y résista point. Car Plectrude, à qui la dignité restreinte de son pupille semblait prescrire des limites, ne les voulut point reconnaître. Maire seulement dans la Neustrie et dans la Bourgogne, on n'eût pas cru que l'autorité de Théodoald pût être étendue au-delà ; ni que l'ambition de celle qui n'avait de pouvoir que par lui, se dût trouver à l'étroit dans ces deux royaumes. Ce fut néanmoins ce qui arriva. Les vœux immodérés, quoique réfléchis pourtant, de Plectrude, embrassaient toute la puissance que Pepin avait eue. Elle en jugeait l'union nécessaire à sa durée.

Son projet fut donc que Théodoald, succédant à la domination de son aïeul en Neustrie, par la dignité de maire du palais, succédât aussi, avec son titre de duc, à la souveraineté qu'il avait usurpée en Austrasie. Les difficultés étaient graves; car Théodoald, petit-fils seulement de Pepin, n'en était pas le seul héritier. Il y avait de plus Charles-Martel, et un frère de Charles, nommé Childebrand; il y avait un fils de Drogon, qu'on nommait Arnould. Mais Arnould et Childebrand étaient en bas âge, et Plectrude, femme et presque reine, eût sacrifié malaisément ses ressentimens et sa politique aux droits du fils d'Alpaïde. Ces droits, cependant, quelque doute qu'on pût alléguer touchant la régularité du second mariage de Pepin, n'étaient pas tellement équivoques qu'il suffit d'en nier la force pour les effacer. Charles, d'ailleurs, parvenu à l'âge où le courage acquiert le plus d'énergie et d'activité, laissait entrevoir des inclinations peu favorables à l'oisiveté où l'on prétendait le réduire. Plectrude obvia à toutes ces difficultés par un acte prompt et hardi d'oppression et de prévoyance. Pendant qu'Alpaïde allait humblement cacher sa vieillesse dans un monastère, son fils, enlevé par son inflexible rivale, était conduit à Cologne, et y restait prisonnier.

Mais les temps les plus favorables passaient. Ces temps d'une élévation récente, où toutes choses lui sont rendues faciles par sa nouveauté, s'éloignaient insensiblement. Le souvenir des vieilles traditions

se renouvelait chez les Francs et sollicitait leur orgueil. On s'apercevait enfin que ce n'était plus à Pepin qu'on obéissait ; on s'encourageait contre cette femme hautaine, qui prétendait, sans sa gloire, recommencer sa domination. Il y eut d'abord de faibles complots, des essais timides, des efforts impuissans et prématurés. Plectrude, qui ne manquait ni de résolution ni de vigilance, triompha sans peine de ces premières agressions. Mais des leçons que Pepin lui avait laissées, elle n'avait recueilli que les dernières. La trace des plus profitables s'était effacée. Au lieu de punir seulement, elle se vengea ; au lieu de frapper avec discernement et modération, elle poursuivit indistinctement, et sans relâche comme sans merci ; quand il lui fallait, ainsi qu'à tout pouvoir douteux et nouveau, dissimuler, concilier, apaiser, elle osa plus que n'eût dû tenter le pouvoir le mieux affermi et le plus juste. Elle força, comme malgré eux, ses ennemis à comprendre que leur salut n'était que dans sa ruine.

Les haines s'aigrirent ; les craintes se propagèrent ; le mécontentement devint général. Bientôt on vit se lever une armée contre Plectrude. Elle résista d'abord, et sans trop de désavantage, avec les seuls secours de la Neustrie. Mais la révolte s'étendant toujours, il fallut presqu'aussitôt chercher autre part de plus fidèles et plus désintéressés protecteurs. Des troupes nombreuses furent mandées de l'Austrasie, et l'on crut les temps revenus,

de la première lutte d'Ébroïn et de Léodgar. Les Austrasiens ne rencontrèrent au commencement que de rares et faibles obstacles. Ils avançaient, et en peu de temps ils campaient déjà à Compiègne. Mais au même lieu campait aussi l'armée des leudes soulevés contre la veuve de Pepin. Il n'y avait plus de progrès ni de retour possibles sans combattre. On combattit donc, et avec la plus généreuse opiniâtreté, dans la forêt même de Cuise. Théodoald, malgré sa grande jeunesse, était au rang où sa dignité l'appelait, et quoique inhabile encore aux devoirs du commandement, il remplissait du moins tous ceux du soldat. Le succès, vivement disputé, fut long-temps douteux; le nombre des morts n'attestait que trop l'ardeur et la durée des efforts contraires. Les Neustriens toutefois, qu'un intérêt plus puissant animait à cette querelle, combattant pour eux-mêmes, combattirent aussi d'un courage plus ferme et plus soutenu. Il y eût eu pour eux, dans une défaite, d'autres malheurs que la honte. Ils s'en préservèrent à force de persévérance, et la victoire à la fin, lasse d'hésiter, se donna à eux. Quand le moment fut venu, tout changea soudainement dans cette valeureuse armée d'Austrasie. Plus de commandement, ni d'obéissance; plus de prévoyance, ni de jugement. Nulle autre pensée que de fuir; aucun autre sentiment que la peur; d'inutiles troupes d'hommes timides, et pas un guerrier. Dans cette inexplicable confusion, on ne songeait pas même à Théodoald. Oublié, dé-

laissé, séparé des siens, il erra long-temps au hasard, ne sachant ni quels lieux seraient exempts de périls, ni quels amis l'aideraient à s'y dérober. Il y réussit néanmoins; mais pour peu de temps et sans fruit. Car la mort, qui l'épargna quand elle lui eût été glorieuse, l'enleva obscurément, quelques jours après le combat, quand elle ne pouvait plus répandre d'éclat sur sa vie.

Cette défaite de Cuise confondait toutes les espérances de Plectrude. Chassée de Neustrie, comment y rentrer? Privée de son petit-fils, comment et à quel titre garder sa puissance? Toutes les prétentions des Pepin semblaient se réunir maintenant sur Charles-Martel, sa victime et son ennemi. Se servirait-elle de lui, après l'avoir rejeté? S'y résoudrait-il, et l'oserait-elle? Son ouvrage était détruit sans retour; il n'avait fallu qu'une journée. Elle s'enferma néanmoins à Cologne, et s'y maintint encore un assez long temps, suppléant, par son ascendant et par son courage, aux droits et aux prétextes qu'elle n'avait plus.

CHAPITRE V.

RAGANFRIED [1] (715-716).

Ce fut une complète révolution en Neustrie. On venait de rompre les choquantes combinaisons de Plectrude; mais il restait de plus dangereuses traces de la longue domination de Pepin. On se hâta de les effacer. Les leudes s'assemblèrent; ils ôtèrent à la dignité de maire du palais son autorité abusive; ils reprirent leur droit d'élection; ils renouvelèrent l'ancienne exclusion des maires étrangers; ils déférèrent cet important office à l'un d'eux : c'était Raganfried.

Celui-ci, homme entreprenant et doué de quelque prudence, eut bientôt compris qu'une grande lutte allait s'engager; que, s'il n'achevait pas d'accabler la famille des Pepin en Austrasie, elle relèverait infailliblement l'édifice construit par

[1] Rainfroi Raganfried, *Raganfredus*, est le nom que lui donne le second continuateur de Frédegaire. Or ce chroniqueur était contemporain. On en a une première preuve, lorsque parlant du quatrième Théodoric, il dit de lui : « Qui *occupe maintenant* le trône; » et une seconde, lorsque, faisant le calcul des temps, il dit : « Depuis la passion de notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'à *l'année présente*, 735 ans. »

Dans les Annales de Metz, dans la Chronique de Veimar de Chabannes, dans le *Gesta reg. Franc.*, ce nom est écrit ainsi : *Ragenfredus*.

son dernier chef ; qu'elle reviendrait en Neustrie, à moins qu'il ne rétablît dans l'Austrasie l'ancienne souveraineté des fils de Chlovis. Mais ce dessein, plutôt imposé que choisi, ne s'exécuterait pas sans de pénibles efforts. Il est vrai que ce serait un important avantage pour la Neustrie, si on lui offrait le moyen d'accroître ses forces, en même temps que de réduire celles de sa rivale.

Raganfried l'essaya, et y réussit. Les Saxons tributaires toujours mal soumis de l'Austrasie, ne cherchaient que des occasions favorables pour se soulever. Celle-ci devait naturellement tenter leur courage. Pepin disparu, Charles captif, la Neustrie séparée, l'Austrasie vaincue et sans chef, quelles conjonctures plus heureuses auraient-ils pu espérer? Raganfried y ajouta ses exhortations, et la promesse d'un fidèle appui. Ils cédèrent, ils prirent les armes ; ils se répandirent dans les provinces voisines de leur frontière, et firent, au grand avantage des Neustriens, la plus prompte et plus opportune diversion.

Une autre alliance s'offrait aussi, non moins profitable, et non moins facile. Radbod, doublement ennemi de l'Austrasie et de la famille de Pepin, ne pouvait guère manquer d'accueillir les propositions de ceux qu'il n'avait déjà que trop écoutés quand ils conspiraient la mort de Grimoald. Sa double défaite, son indépendance perdue, le tribut oublié et durement rétabli, tant d'injures si long-temps souffertes, tout le conviait à cette ven-

geance que la fortune lui venait offrir. Il ne s'en défendit pas mieux que les Saxons, et un traité solennel donna encore aux Neustriens les Frisons pour auxiliaires.

Mais Raganfried, quelque heureuses que fussent ses négociations, n'y bornait pas ses efforts. L'impression produite par le glorieux combat de Compiègne était un avantage trop considérable pour qu'il lui laissât le temps de se dissiper. Pendant que l'Austrasie, incertaine et humiliée, cherche encore qui peut la défendre, et à qui elle devra obéir, lui, profitant avec activité de ces hésitations et de ce désordre, il lève une armée, passe la frontière, repousse et disperse tout ce qui lui est opposé, s'étend toujours, accable, ravage, et de progrès en progrès arrive déjà aux bords de la Meuse.

Qui pourrait dire où se fussent arrêtés ces succès? Mais en ce même moment deux événemens éclatèrent; l'un qui contraignit Raganfried à suspendre la guerre et à s'éloigner; l'autre, qui produisit tout à coup sur la scène du monde un homme inespéré, prodigieux, tel que l'appelaient les nécessités présentes en Austrasie, et de prochaines et terribles nécessités dans la France entière. Charles-Martel, trompant ses gardes et l'opiniâtre ambition de Plectrude, se délivre de sa prison, s'enfuit de Cologne, arrive à Metz, se montre aux Austrasiens, rappelle son père, invoque ses titres, réveille tous les souvenirs et tous les courages, et libre à

peine lui-même s'annonce déjà en libérateur. Il en fut comme d'une apparition prestigieuse et surnaturelle. L'impression fut profonde; l'enthousiasme subit et universel. L'Austrasie, ébranlée, se transformait et se relevait, ainsi qu'il arrive dans ces commotions rares et puissantes qui renouvellent mystérieusement les espérances et la fortune des peuples. Elle accepta, pleine d'ardeur et de confiance, le secours inopiné que la Providence lui envoyait. Elle aurait enfin un but et un dessein pour la guerre, un droit long-temps reconnu à défendre, un chef d'illustre et heureuse race pour la réunir et la conduire. Le royaume entier, si ce n'est Cologne, où Plectrude prolongeait toujours sa domination, se soumit au commandement de Charles-Martel.

Et pendant que se faisaient en Austrasie ces grands changemens, la mort en préparait de son côté, et d'aussi imprévus, en Neustrie. Dagobert, jeune roi de dix-sept ans, et qui promettait un règne si long, expirait, n'ayant qu'à peine régné cinq années. Ce fut pour Ragaufried une fâcheuse complication de difficultés; car il fallait régler cette succession, convoquer les leudes, proclamer un roi, et, comme les anciens usages avaient été rétablis, un nouveau règne entraînait une nouvelle élection de maire du palais. La nécessité allait interrompre cette expédition si heureusement commencée, et le retour de l'armée ne pourrait plus être différé.

Outre cela, Dagobert né de Childebert, né lui-même de Théodoric III, branche puînée, laissait un fils il est vrai, mais qui était encore au berceau, et la branche de Childéric n'était pas épuisée. Il restait, dans l'obscure solitude d'un monastère, ce prince, sauvé par un inexplicable hasard de la révolte où avaient péri tous les siens. Comment suffire, avec un enfant né à peine, à tous les embarras de la lutte engagée contre l'Austrasie? Comment avec lui satisfaire aux vœux de la Neustrie, et relever les rois de l'ignominieuse condition où Pepin les avait réduits? Comment balancer l'universelle puissance des maires? Comment, lorsqu'on affectait le dessein de réparer toutes les injustices passées, prolonger l'exclusion de la descendance de Childéric? Childéric d'ailleurs avait régné, et avec l'assentiment général, sur l'Austrasie. Son fils, héritier d'un roi d'Austrasie, apporterait des droits plus certains et des souvenirs plus récens. La guerre en deviendrait plus légitime encore et plus favorable.

Ces considérations l'emportèrent. Le fils de Dagobert, réservé pour d'autres temps, ne succéda point. La lignée de Childéric recouvra le trône. On eut un roi nourri dans l'oisiveté du cloître, et qui néanmoins ne se montra pas indigne de son rang. Le nom de Daniel avait été le sien jusqu'alors; il le changea en recevant la couronne, et prit le nom de Chilpéric, fameux, mais flétri.

CHAPITRE VI.

RENOUVELLEMENT DE LA GUERRE (716-717).

De si graves délibérations devaient entraîner des délais. Charles en profita avec prudence et activité; en peu de temps il eut une armée. De son côté, Raganfried, élu de nouveau maire du palais de Neustrie, si tant de soins imprévus avaient ralenti ses préparatifs, il ne les avait cependant pas négligés. Suppléant d'ailleurs par ses alliés à ces inévitables lenteurs, ce qu'il ne pouvait pas encore accomplir lui-même, il le commençait avec eux. La guerre était déjà rallumée dans les provinces de la rive droite du Rhin; et sur la rive opposée elle différait, mais en menaçant.

Tout annonçait une longue et affreuse lutte. La délivrance de Charles en augmentait les périls, quoiqu'elle n'en changeât point le caractère. On ne combattait plus, comme en d'autres temps, pour l'indépendance, mais pour l'empire. On ne prétendait point à se séparer, mais à s'unir au contraire, en restant les maîtres. On ne songeait point à renouveler les anciens partages, mais à maintenir l'unité, en plaçant, comme autrefois, les trois royaumes sous la domination des fils de Chlovis, ou comme dans les dernières années sous l'admi-

nistration de l'ambitieuse race de Pepin. On savait des deux parts qu'il n'y avait de sûreté, pour aucune, que dans une entière et absolue possession de l'État. On aspirait réciproquement à s'assujettir.

C'étaient les Frisons maintenant, qui exécutaient ce qu'avaient fait antérieurement les Saxons. C'était Radbod, qui, franchissant la frontière avec son armée, détournait et divisait l'attention et les forces des Austrasiens. Ses premiers progrès furent rapides, et même faciles. A peine si l'on entreprenait de résister. Charles, dont l'armée était peu nombreuse, eût craint, en s'éloignant trop pour s'opposer aux Frisons, de laisser pendant ce temps l'Austrasie ouverte à l'incursion que préparait de l'autre côté Raganfried. Il attendait donc, arrêté entre les deux ennemis qui le menaçaient, et assez voisin de l'un et de l'autre pour les menacer lui-même, et aller à eux tour à tour et en peu de temps.

Radbod cependant, encouragé par cette inaction, poursuivait, et déjà maître d'une partie du Rhin il remontait vers Cologne. Charles alors jugea le moment venu; car de même qu'il eût été dangereux de s'avancer à de grandes distances de la Neustrie, de même de temporiser tellement que les deux armées eussent le loisir de se joindre. Résolu donc, comme la prudence le lui conseillait, à combattre ses ennemis successivement, il réunit toutes ses forces, et se porta rapidement contre les Frisons. Ceux-ci soutinrent l'attaque sans se laisser

ébranler. Charles, pour qui cette première épreuve de guerre était d'un immense intérêt, persévéra, mais sans fruit; il fallut céder. Radbod eut la gloire que personne n'eut après lui; il vainquit celui qui ne devait l'être qu'une fois.

Pendant ce temps, Chilpéric et Raganfried s'étaient mis en marche, et ils approchaient. Aucun obstacle ne retardait plus leurs desseins. Charles, dont l'armée s'était dispersée après sa défaite, ne pouvait plus, comme il l'avait espéré, faire succéder un combat à l'autre, et venir à la rencontre des Neustriens, au sortir d'une victoire sur les Frisons. Ceux-ci d'ailleurs, profitant de leurs avantages, s'avançaient vers Chilpéric, comme lui vers eux. Les distances ainsi abrégées furent promptement parcourues, et la jonction, si dangereuse pour les Austrasiens, s'opéra.

Cologne, populeuse et riche cité, était devenue, depuis Pepin d'Héristal, la capitale de l'Austrasie. Les trésors de ce duc y étaient encore conservés; Plectrude y commandait toujours en souveraine, et, quoique momentanément séparée des autres provinces du royaume, cette ville, qui en était la tête et le centre, ne pouvait manquer d'être regardée comme une importante et précieuse possession. Ce fut sur elle que les deux armées unies tournèrent imprudemment leurs efforts. L'espoir d'un riche butin, la fausse opinion que, la capitale conquise, le reste se soumettrait plus facilement, les abusèrent. Ils allèrent épuiser, devant une ville

puissante et courageusement défendue, plus de temps et de force qu'il n'en eût fallu pour anéantir, en s'attachant à sa trace, les dernières ressources de Charles-Martel. Plusieurs attaques furent successivement repoussées, et l'on commençait à se rebuter. L'hiver survenait ; l'impatience des Frisons devenait importune et inquiétante ; on fut réduit à se réjouir, lorsque Plectrude, effrayée des dangers qui la menaçaient, proposa de se racheter et la ville avec elle, au prix d'une assez notable portion des trésors que Pepin lui avait laissés.

Ce traité conclu, les deux alliés se séparèrent, et la saison cessant d'être favorable, ils rétrogradèrent, chargés de dépouilles, l'un vers la Frise, l'autre en Neustrie. Charles, impuissant pour une attaque plus sérieuse et plus régulière, ne laissait pas de les suivre, de les fatiguer, de les surprendre même quelquefois dans leur retraite. Tout à coup abandonnant et dédaignant les Frisons, il tourne vers les Neustriens, et se jette, sur leurs pas, dans l'immense forêt des Ardennes, lieu plus favorable pour les entreprises furtives, les seules que lui permît sa faiblesse.

Non loin de l'abbaye de Stavelo, était une maison royale, bâtie sur une colline au pied de laquelle coulait la petite rivière d'Amblef. C'était une position assez forte, où pouvait être un camp avantageusement établi, et où l'on avait sujet de prévoir que Chilpéric s'arrêterait au retour. Charles-Martel, l'esprit occupé de cette espérance, s'était

avancé secrètement et à la faveur des bois jusqu'à la colline. Une troupe choisie, mais peu nombreuse, était avec lui. Ce qu'il attendait arriva : les Neustriens campèrent en effet à Amblef. Rassurés contre toute attaque, et pleins de l'idée qu'une grande distance les séparait maintenant de leurs ennemis, ils négligeaient inconsidérément les précautions d'usage à la guerre, cherchant le repos, rejetant leurs armes, et se plongeant à l'envi dans la débauche ou dans le sommeil. Charles, caché sur une roche élevée, dominait le camp et voyait avec joie cette confusion. Pendant qu'observant et réfléchissant, il combinait de quelle façon il en pourrait tirer avantage, un de ses soldats, homme intelligent et audacieux, vint s'offrir à lui, disant : « Écoute, et accepte. J'irai à eux, j'aurai le lan-« gage d'un transfuge ; je leur dirai que tu viens ; « que l'armée entière te suit ; qu'elle se hâte pour « les surprendre ; qu'ils vont être à l'instant même « assaillis. Ils s'effraieront et s'empresseront ; la « précipitation et la peur redoubleront le désordre. « Tu viendras alors. »

Charles doutait ; mais le soldat sut vaincre ses doutes ; et comme il avait dit, il exécuta. Il partit, entra dans le camp, annonça les Austrasiens, les affirma nombreux, mit tout en alarmes. On fut étonné, troublé, saisi d'épouvante. On s'agitait sans agir ; on délibérait sans résoudre ; on niait le péril, et l'on y croyait. En ce moment parut Charles. Ses troupes, qu'il avait divisées malgré

leur faiblesse, menaçaient à la fois toutes les portes du camp. A cette vue, on n'hésita plus chez les Neustriens; on crut sans réserve à la fidélité du transfuge; on fut convaincu que toute l'armée des Austrasiens arrivait. Rien cependant n'avait été prévu pour la défense; rien n'était prêt, et les courages encore moins que les armes. Un seul sentiment dominait : la terreur; une seule espérance : la fuite. On se précipitait, mais pour échapper à l'ennemi, non pour l'arrêter. Jamais triomphe plus prompt, moins contesté, plus complet. D'où l'exemple aurait dû venir, du discernement et de la constance, venait celui de l'aveuglement et de la peur. Au premier rang des fugitifs étaient le roi même, le maire du palais, tous les chefs. Charles pénétra dans le camp presque sans combattre, recueillit un immense butin sans le disputer, vainquit sans effort, mais non sans fruit ni sans gloire.

Les résultats de ce succès furent plus heureux encore que lui-même. Charles victorieux redevint puissant. L'Austrasie découragée se réveilla au bruit de sa gloire. L'enthousiasme, qui s'était éteint après la bataille perdue contre les Frisons, se ralluma plus ardent et plus général qu'il n'avait été. Les Frisons eux-mêmes, s'ils ne renoncèrent pas tout d'abord à leur alliance avec la Neustrie, en remplirent du moins plus négligemment les devoirs. Satisfaits de ce qu'ils venaient d'obtenir, ils craignaient plus de le perdre qu'ils ne souhai-

taient de l'accroître. Charles avait déjà moins d'ennemis, et bien plus de forces pour combattre ceux qui lui restaient. Des soldats accouraient en foule sous ses enseignes; et son armée, si faible et si réduite avant la victoire d'Amblef, devint par elle formidable.

Le printemps revenu, les rôles changèrent. Charles, qui se défendait seulement, et avec une si dangereuse infériorité, se fit agresseur. Il entra en Neustrie, et s'étendit jusques à Cambrai. Bientôt Chilpéric et Raganfried arrivèrent, menant avec eux une forte armée, bien supérieure par le nombre à celle des Austrasiens. La bataille ne se pouvait plus éviter. On la prévoyait terrible; on l'espérait et on la craignait décisive. Charles, avant qu'elle s'engageât, proposa la paix, ou plutôt voulut la dicter. « Qu'on rétablît toutes choses « telles qu'elles étaient au temps de Pepin; qu'on « lui rendît l'autorité de son père; qu'on lui remît, « comme à lui, le gouvernement de la Neustrie et « de l'Austrasie : à ces conditions, il ne serait « plus ennemi. » Qu'eût-il prétendu de plus après la victoire? Mais Chilpéric, à son tour : « Qu'il se « soumette, dit-il, et pose les armes; qu'il restitue « l'Austrasie, enlevée aux miens par son père : à « ce prix, il aura paix et pardon. » Des deux côtés, les prétentions étaient semblables et également avouées : c'était de l'empire qu'il était question.

Il fallut combattre. Ce fut à Vinci que se représenta ce drame sanglant. On dit que les Neustriens,

honteux de leur déroute d'Amblef, firent de courageux efforts pour la venger. On rapporte qu'immobiles, et toujours défiant les attaques réitérées de l'ennemi, ils lui firent éprouver d'incroyables pertes. Ils furent vaincus cependant. La fortune, l'habileté, la persévérance de Charles l'emportèrent. Il fit payer à la fin, et d'un carnage plus grand, celui qu'il avait été d'abord contraint de souffrir. Pour la seconde fois, Chilpéric fuyait devant lui. La lutte semblait approcher de son terme; l'arrêt du sort commençait à se déclarer.

Profitant de ses avantages, Charles avait suivi les Neustriens dans leur retraite, et s'était rapidement avancé jusqu'aux portes de Paris. Mais affaibli par sa victoire elle-même, il craignit de s'engager plus avant, et rétrograda. Plectrude d'ailleurs l'occupait. Il s'inquiétait des desseins qu'elle pourrait former en Austrasie, pendant qu'il s'obstinerait à la poursuite éloignée de Ragaufried et de Chilpéric. Il jugea plus sage d'affermir d'abord son autorité chez les siens, de faire cesser cette double domination qui les divisait, de tenter enfin, pour dernier trophée, la possession de Cologne et des trésors qu'elle renfermait. Il marcha donc vers cette cité. Plectrude, à qui le succès de ses négociations avec Chilpéric et Radbod faisait espérer une conciliation plus facile encore avec Charles, eut recours de nouveau aux mêmes moyens, et offrit de l'or. Charles ne refusa point. Il accueillit au contraire, avec une bienveillance

affectée, les médiateurs qu'elle lui avait envoyés. Mais pendant qu'ils négociaient, ses émissaires, répandus déjà dans la ville, sollicitaient le peuple contre Plectrude, et le provoquaient à la sédition. La gloire de Charles, les droits recueillis de son père, l'humiliante oppression d'une femme retenant sans titre un rang usurpé, tout secondait et justifiait leurs efforts. Ils réussirent et persuadèrent. On se souleva ; Charles accourut ; les portes s'ouvrirent ; Plectrude, prisonnière à son tour de son prisonnier, tomba au pouvoir du fils d'Alpaïde.

Enfin, possesseur de tout le royaume, Charles eut la pensée de légitimer son pouvoir. Il convoqua les grands à Cologne, et quoiqu'il en eût déjà, dit-on, pris le titre, il se fit proclamer par eux duc d'Austrasie. Mais il fit plus : soit qu'il prévît des dissensions et se défiât encore de son ascendant, soit que, déterminé qu'il était à poursuivre ses premiers desseins contre la Neustrie, il reconnût la nécessité d'opposer à Chilpéric un compétiteur dont les titres fussent plus apparens aux yeux du peuple que ne pourraient être les siens, il tira de l'obscurité un fils oublié de Théodoric, et l'éleva inopinément sur le trône, si long-temps abandonné, de l'Austrasie. C'était Chlotaire [1], le troisième fils de ce prince.

Il y eut donc encore deux rois, deux États, une nouvelle division de la France. Mais celle-ci, bien

[1] Chlotaire IV.

différente de celles qui avaient précédé, n'était ni consentie, ni définitive. On l'établissait momentanément pour mieux la détruire. On créait un second roi, qui devait, croyait-on, être bientôt seul. Et de même qu'on ne l'élevait que pour supplanter le premier, celui-ci, à son tour, le méconnaissait, et n'aspirait qu'à le supplanter. C'était un partage d'étrange sorte, et qui loin d'exclure la réunion, comme il eût été naturel, l'appelait.

CHAPITRE VII.

EUDES [1] (718-721).

On était dans la consternation en Neustrie. Les dernières actions de Charles découvraient ses desseins et doublaient ses forces. On allait être infailliblement attaqué, et tant de pertes si récemment essuyées laissaient peu de ressources pour une résistance fructueuse. Les Saxons ne secondaient plus; Radbod, incertain, imitait leur inaction. Il fallait périr, ou subir les conditions de Cambrai, ou solliciter de nouveaux auxiliaires. Raganfried, dont l'activité ne se lassait pas, en obtint.

Les Gascons avaient dans ce temps un chef en-

[1] On a prétendu que Eudes était fils d'un second fils de Charibert, roi d'Aquitaine, auquel Dagobert aurait laissé la vie, après l'avoir ôtée au premier.

treprenant et habile. Eudes était son nom. Docile et dissimulé sous Pepin, il n'avait pas laissé d'endormir la vigilance du duc, et de reculer progressivement les premières limites de sa puissance. Mais lorsque vint le gouvernement de Plectrude, et après lui les longues dissensions qui suivirent, cessant de craindre et dédaignant de se déguiser, il envahit tout à coup et ouvertement de vastes portions de territoire. Bordeaux était tombé dans ses mains, et franchissant même la Garonne, on eût dit qu'affectant l'ancienne domination d'Alaric, il prétendait, comme lui, ne reconnaître que la Loire pour frontière.

Si Chilpéric eût triomphé des Austrasiens, son premier soin, après la victoire, eût été infailliblement de tourner toutes ses forces contre les Gascons. Mais dans sa détresse présente, ces rebelles, qu'il eût voulu châtier, lui pouvaient être un dernier appui. Le devait-il repousser, quand la fortune ne lui en laissait aucun autre? Il se soumit à la nécessité qui le contraignait. Il se résigna, et des deux ennemis qui s'acharnaient d'une ardeur égale à le dépouiller, il choisit le moins dangereux pour s'en faire, s'il se pouvait, un ami.

Des envoyés partirent donc par son ordre, et allèrent, au lieu de menaces, porter des prières au duc des Gascons. Ils imploraient son secours; ils le pressaient de joindre son armée à celle des Neustriens pour résister aux efforts de Charles; ils le lui montraient l'allant chercher et vaincre lui-

même après que Chilpéric serait accablé. Ils offraient d'ailleurs de nombreux et riches présens, et, ce qui était plus précieux encore et plus décisif, ils accordaient, au nom du roi de Neustrie, que le duc possédât désormais, à titre de souveraineté, l'Aquitaine[1].

Eudes accepta et promit. Passant donc la Loire, il alla conduire à Chilpéric et à Raganfried son armée de révoltés. La jonction faite, on marcha, on suivit la direction de Reims, on s'avança rapidement vers l'Austrasie. Mais quelle que fût leur célérité, celle de Charles fut encore plus grande; ils étaient prévenus, croyant prévenir. Comme ils allaient arriver à Reims, ils trouvèrent que Charles l'avait déjà dépassée. Leur étonnement fut

[1] Voici le texte du continuateur de Frédegaire : « Chilpericus « itaque et Raganfredus legationem ad Eudonem ducem dirigunt, « auxilium postulantes, rogant, REGNUM et munera TRADUNT. »

Regnum signifie quelquefois, chez les historiens du Bas-Empire, *couronne* seulement, sans aucune idée de souveraineté. Aussi a-t-on hésité sur le sens de cette expression, dans le récit des conditions offertes à Eudes.

A mon avis la chose s'explique assez clairement par le don lui-même, et par les circonstances qui l'accompagnent. Chilpéric n'eût pas envoyé une couronne en signe de sujétion et de dépendance. Outre cela, il priait — *rogant;* il négociait — *legationem dirigunt;* il priait un chef devenu puissant et qui avait déjà proclamé son indépendance. Pouvait-il la lui dénier, quand il avait un si pressant besoin de son appui? Ce consentement n'était-il pas la plus naturelle et la plus inévitable condition d'une alliance sollicitée dans des conjonctures si défavorables?

Voyez au reste les tomes I et V de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, édit. in-12.

extrême, et à la guerre on va promptement de la surprise à la peur. Voisins du péril, quand ils le jugeaient éloigné, forcés de combattre avant de l'avoir prévu, un changement si soudain en fit de soudains aussi dans leurs sentimens. On perdit à l'instant cette conviction de supériorité, jusque-là si profonde et si générale. On hésita, on fut ébranlé; on douta de vaincre, on était vaincu.

Ce ne fut en effet qu'une misérable image de bataille. A peine s'il fut nécessaire d'un premier effort aux Austrasiens. Sitôt qu'ils marchèrent, tout ce qui était devant eux disparut. On se rompait chez les Neustriens avant que de l'être. On eût dit le signal du combat donné pour la fuite; on eût dit un défi entre les soldats de Chilpéric et de Eudes à qui gagnerait le plus de honte, et montrerait le plus de lâcheté. Charles n'eut plus qu'à poursuivre; les chemins lui étaient ouverts. Il vint à Paris; Chilpéric s'enfuit. Il s'avança jusqu'à Orléans; Chilpéric recula encore. Ce malheureux roi, dont la fortune trahissait si obstinément le courage, n'avait plus d'asile que sur les terres du duc d'Aquitaine. Il accepta, ne pouvant choisir, cette extrême et dangereuse ressource, s'estimant heureux dans sa détresse d'avoir préservé ses trésors.

Charles n'était pas préparé pour une expédition nouvelle et lointaine. Sa témérité, toujours mesurée, savait attendre et se contenir. Il s'arrêta donc à la Loire et épargna l'Aquitaine, satisfait pour cette fois de la conquête déjà obtenue, et moins

empressé de l'étendre que d'y affermir son autorité. Chlotaire d'ailleurs, cette ombre de roi qu'il avait, la précédente année, élevé au trône d'Austrasie, achevait inopinément son inutile vie et son règne. Aurait-il un successeur, et lequel? Charles, au pouvoir de qui tombait enfin la Neustrie, diviserait-il de nouveau ces royaumes quand sa victoire venait de les réunir? Imposerait-il volontairement d'inutiles obstacles à son ambition? C'était une importante délibération toutefois, et qui eût difficilement permis son absence.

Mais l'hiver passé et ces soins remplis, il reprit ses desseins interrompus contre Eudes. Déjà son armée se réunissait, prête à marcher une seconde fois sur la Loire. L'entreprise cependant ayant des périls, et la Neustrie, qu'il laisserait derrière lui, n'étant encore qu'imparfaitement apaisée, il voulut tenter si la crainte ne pourrait pas, sans la force, lui faire obtenir les principaux avantages qu'il se proposait. Eudes, que sa propre puissance rendait déjà redoutable, l'était encore plus par la présence et l'assentiment du roi de Neustrie. Qu'il réussît à le séparer de ce prince, ce serait pour le temps présent un succès assez favorable. Isolé ensuite et réduit à ses seules forces, Eudes, quand le jour en serait venu, résisterait difficilement.

Charles donc, ses préparatifs étant terminés, adressa des envoyés au duc d'Aquitaine, et renouvelant l'exemple donné à Cambrai, pour consentir à ne pas commencer la guerre il en exigeait

le prix et le fruit. « Il irait, il triompherait, il « porterait le fer et le feu sur toutes les terres de « son ennemi. Si pourtant, craignant ces mal- « heurs, le duc prévoyant souhaitait de les dé- « tourner, il en avait les moyens. Qu'il rendît son « roi à la Neustrie ; qu'il y renvoyât les trésors « dont on l'avait dépouillée. On n'attendait rien « de plus. Il garderait l'Aquitaine, Charles n'avait « nul dessein de la lui ôter. »

Eudes hésitait ; car, sans tenir compte de la trahison, l'avenir se montrait à lui plus menaçant encore après ce traité, et plus dangereux. Il consentit cependant, et trouva plus sûr de désarmer Charles que d'entrer en lutte avec lui. Deux fois infidèle à Chilpéric, ainsi qu'il s'était révolté contre sa puissance, il viola la foi due à son malheur. Il le livra, lui son hôte et son maître, à ses ennemis ; il s'en fit lâchement un gage de sûreté et de paix ; il l'envoya captif et dépouillé, comme l'ordonnait l'heureux Charles, à qui ses menaces tenaient déjà lieu de victoires.

Depuis ce jour, Chilpéric ne fut plus, entre les mains du duc d'Austrasie, que ce qu'avaient été pour Pepin, Théodoric et ses fils, après la bataille de Testri. Là s'arrêtait le dernier effort des leudes de Neustrie pour l'indépendance de leurs anciens rois, et l'usurpation, retardée un moment au combat de Cuise, reprenait son paisible cours. En même temps s'effaçait le partage apparent et momentané qui s'était fait pour Chlotaire. On ne don-

nait point de successeur à ce prince. Chilpéric, roi seulement par le titre, était du moins le seul roi.

Ce ne fut pas pour long-temps. Relégué par Charles à Noyon, il n'eut que peu de mois à souffrir de sa dégradation et de ses regrets. Sa vie finit; son règne l'était avant elle. Au moins ce règne, s'il avait été malheureux, avait-il eu de la dignité, de la générosité, quelque chose de cet éclat que répandent les grandes actions, même impuissantes, même funestes. Chilpéric, trahi par le sort, ne s'était pas lui-même trahi. Il fut vaincu, mais il combattit; il succomba, mais en résistant; il cessa d'être roi, mais non sans l'avoir été. Il entretint, d'un vrai courage de roi, cette fugitive lueur de vie, que jetait en s'épuisant la vieille monarchie de Chlovis. L'habileté lui manqua peut-être; le cœur ne lui faillit point. Le temps où il vint lui était contraire; il fut contraire et supérieur à son temps. Il se trouva trop faible et pas assez grand pour son ennemi; cet ennemi était Charles-Martel.

Chilpéric n'avait point de fils. Après lui on revint à la branche de Théodoric, plus favorable, à ce qu'il semble, aux Pepin, et que leurs adversaires avaient écartée. On alla chercher dans l'abbaye de Chelles, où il était élevé, un jeune prince, enfant de Dagobert III. Ce fut sur ce faible front que Charles posa la triple couronne des Francs. Ce fut de quelle grossière et vaine apparence de droit il affecta de voiler sa domination. Le nouveau roi

portait, comme son aïeul, le nom de Théodoric [1], et devint comme lui l'instrument des spoliateurs de sa race.

CHAPITRE VIII.

NOUVELLES GUERRES (725-731-734-736-738).

Charles, héritier des grands desseins de son père, en avait également recueilli les sages leçons. Élevé comme lui par la guerre, c'était par elle qu'il entendait s'affermir et se préserver. L'indocilité des Francs inquiétait son ambition ; mais il aurait des combats pour occuper leur courage, et de la gloire pour enivrer leur orgueil. Les ennemis ne manqueraient pas, non plus que les occasions et les prétextes. Les Allemands, les Saxons, les Frisons,

[1] Franci verò *Theudericum*, Calà monasterio enutritum, filium Dagoberti junioris, regem super se statuunt, qui usquè nunc in regno subsistit. (*Gesta reg. Franc.*)

Je donne uniformément, comme on a pu le voir, le nom de Théodoric à quelques-uns de nos rois, que plusieurs historiens modernes ont appelés Thierry. C'est que je ne sais aucun moyen de traduire plus exactement le *Theudericus* ou le *Theodoricus* des vieilles chartes et des chroniques contemporaines. C'est aussi que je ne trouve ni utile, ni satisfaisant, d'avoir à la fois deux manières différentes de rendre ce mot, traduisant, comme on le fait, par Théodoric, le *Theodoricus* des Ostrogoths, des Saxons, ou des Bretons, et par Thierry le *Theodoricus* d'Austrasie, ou de Neustrie, ou de Bourgogne.

les Bavarois, les Suèves, les Gascons eux-mêmes s'offriraient tour à tour à sa politique ou à sa vengeance. Mais auparavant, un soin plus pressant l'appelait; un ennemi domestique lui était resté, qui s'obstinait seul, et avec succès, dans sa résistance.

Cet ennemi était Raganfried. Plus heureux ou moins confiant que Chilpéric, il s'était habilement dérobé aux piéges de Eudes, et, demeuré libre, il faisait un courageux usage de sa liberté. L'Anjou reconnaissait encore son pouvoir. Il y avait des villes, un camp, une ombre d'armée. Il disputait avec la fortune, et différant au moins le jour de sa chute, il lui resterait, en tombant, l'honneur d'avoir été le dernier. Mais le moment arrivait. Charles s'était mis en marche, menant avec lui des troupes nombreuses et exercées à vaincre. Bientôt il entra dans l'Anjou, traversa, comme en courant, la province et la ravagea. Raganfried, trop faible pour les hasards d'une bataille, se réfugia dans Angers et s'y renferma. Charles suivit, entoura la ville et en fit le siége. Mais touché ou lassé peut-être par la constance de son ennemi, il lui offrit de généreuses conditions et le désarma. Chilpéric était déjà mort en ce temps. Raganfried, d'autant moins à craindre, ne pouvait plus affecter le titre de maire du palais de ce prince. Charles permit qu'il gardât celui de comte d'Anjou.

Cette expédition mise à fin, Charles se ressouvint des Saxons. Le tribut qu'ils ne payaient plus,

les pillages qu'ils avaient commis, les terres dont ils s'étaient emparés, l'appui qu'ils avaient accordé à Raganfried, combien de causes pour cette guerre, quand il eût suffi de l'avantage intérieur qu'il s'y proposait ! Il alla donc et tira de ce peuple une éclatante vengeance. Enveloppés, vaincus, mis en fuite, ils refoulèrent de nouveau derrière le Weser, et rentrèrent sous la dépendance des Francs. Mais la foi des Saxons était fragile, et leur soumission toujours passagère. Ils obéirent tout le temps qu'ils le crurent nécessaire à leur sûreté. Mais quand leurs pertes eurent été réparées, leur courage et leur fierté s'éveillant, ils saisirent la première occasion qui s'offrit, et se soulevèrent. Charles alors engagé dans une guerre éloignée et plus dangereuse, eût pu difficilement opposer d'assez prompts obstacles à leur agression. Mais il revint, et victorieux du nouvel ennemi qui le retenait, il se montra aussitôt, plus puissant et plus implacable, à cet ancien ennemi. Il en fut encore cette fois de leur résistance comme il en avait été de la première. Leur courage aveugle et impatient soutint faiblement l'effort des soldats éprouvés de Charles. Ils s'enfuirent, laissant au vainqueur de nombreux captifs, et jonchant de cadavres le long chemin de leur fuite. Les Francs entrèrent sur cette sanglante trace dans leur pays, que nulle armée ne défendait plus. Ils y érigèrent d'effroyables trophées de ruines; ils y promenèrent le fer et le feu. Enfin cependant Charles se lassa, régla

des tributs, reçut des otages, et laissa à cette terre désolée une paix sinistre, aussi difficile à garder qu'impossible à rompre.

Après sa première victoire contre les Saxons, le duc voulant assurer toute la frontière germaine de l'Austrasie et ne laisser impunie aucune des insultes faites pendant les troubles passés, avait décidé qu'à leur tour les Allemands subiraient sa vengeance. Il passa le Rhin, ensuite le Mein, chercha leur armée, la défit sans peine, leur dicta la paix et les assujettit au tribut. Passant outre, il tourna contre les Suèves, entra sur leurs terres, combattit de nouveau, triompha encore, et força ce peuple à recevoir le joug qu'il lui apportait. Poursuivant toujours, il arriva au Danube, traversa le fleuve, pénétra chez les Bavarois, exerça d'affreuses dévastations sur leur territoire, les mit en fuite quand ils osèrent combattre, et se laissant enfin persuader de les recevoir dans son alliance, il accepta pour gage de fidélité la nièce du duc Odilon, Sonnéchilde, qui devint sa femme.

Mais de tous ces peuples de la Germanie, celui qui avait le plus à réparer envers lui, était les Frisons. Aussi Charles leur réservait-il une forte part dans la distribution de ses châtimens. Sa puissance était intéressée à leur soumission ; sa gloire, à leur défaite. Il avait fui devant eux une fois, et en gémissait. Ils l'avaient vaincu ; il irait les vaincre. Il partit donc et vint, malgré le temps écoulé, demander satisfaction à Radbod, de sa vieille injure.

Il la voulait; il l'obtint. Que pouvaient les Frisons, quoique guerriers, contre les forces réunies des trois royaumes? Que pouvait Radbod vieilli contre Charles? Ils résistèrent pourtant, assez pour leur renommée, trop pour la puissance et pour la prospérité de leur pays. Ils s'épuisèrent sans fruit et sans espérance. Leurs pertes étaient déjà irréparables, quand ils cédèrent, et quand ils obtinrent la pitié de Charles, ce ne fut qu'au prix des sacrifices les plus douloureux.

La paix toutefois a peu de durée quand on l'achète si cher. Ce qu'avaient tenté les Saxons, les Frisons désespérés le tentèrent. Radbod venait de mourir; c'était à Popon maintenant qu'ils obéissaient. Celui-ci, plus jeune, aussi courageux, moins circonspect et moins patient, prit les armes. Il avait cru sa frontière d'Austrasie bien fortifiée, et que Charles, dont les embarras se multipliaient, ne pourrait de long-temps venir le combattre. L'événement ne justifia point ces espérances. L'active prudence de Charles suffisait à tous les dangers. Les Frisons furent subitement assaillis en un temps et par un côté que le jeune duc n'avait point prévu. Ce fut avec une flotte, et dans l'Oost-Frise, que son infatigable ennemi lui porta la guerre. Popon déconcerté, mais non découragé, accourut. Les Francs campaient déjà sur la rivière de Bude : il les attaqua, mais sans autre succès qu'une mort généreuse et des efforts glorieux. N'ayant pu vaincre, il voulut mourir. Avec lui succomba plus pro-

fondément encore l'indépendance de ce peuple ; il acheva de la perdre, croyant acquérir ce qui en avait été retranché. La Frise devint une province d'Austrasie, et les ducs qu'on lui accorda ne furent plus choisis que parmi les Francs.

Eudes eut son tour aussi, comme les Frisons. Il eût été difficile que, seul entre les nombreux ennemis de Charles, il n'éprouvât jamais ses ressentimens. Ce duc, d'ailleurs, toujours occupé du soin de se fortifier et de s'agrandir, n'observait pas avec une fidélité bien religieuse les conditions du traité qui l'avait préservé la première fois. Il n'était pas besoin d'un si plausible prétexte. Charles, le temps qu'il avait marqué arrivant, assembla ses troupes, rejeta les satisfactions proposées, passa la Loire, marcha aux Gascons, les combattit et les mit en fuite. Mais ce n'était pas assez pour eux d'une défaite ; un combat heureux pouvait réparer la honte d'un défavorable combat. Ils se rallièrent, appelèrent de nouvelles forces, et, pleins d'espérance, tentèrent encore une fois le hasard des batailles. Leur chef était vigilant et habile, leur courage, si fréquemment éprouvé, ne méritait point qu'on le méprisât. Mais que servaient tous ces avantages contre la fortune de Charles ? Eudes succomba comme il avait déjà fait. Il fallut céder et se racheter avec des trésors. Une paix douteuse et faiblement garantie protégea pour quelque temps l'Aquitaine contre les dévastations qui la désolaient.

CHAPITRE IX.

LES SARRASINS (732-734-736-737-739).

L'Espagne n'obéissait plus aux mêmes maîtres. Ce comte Julien, qui vengeait par tant de fureurs et de trahisons, l'injure reçue de son jeune roi Rodéric, était déjà revenu d'Afrique, menant avec lui de nombreuses troupes d'Arabes, auxquelles il avait promis son pays. La bataille de Guadalète était perdue, impuissant et dernier effort. Rodéric avait expié, par une éclatante mort, sa vie imprudente et voluptueuse. Les Sarrasins succédaient aux Goths ; la loi de Mahomet à la divine religion du Christ. En quelques mois s'était effacée une domination de trois siècles.

Les Wisigoths, malgré leurs fréquentes défaites dans les Gaules, y avaient toujours conservé quelques portions de territoire et quelques villes. Investis de leurs droits, depuis la conquête, les Sarrasins, qu'animait d'ailleurs le zèle de leur religion, tardèrent peu à revendiquer cette utile partie de leur domaine. Ils franchirent donc les montagnes avec une armée que l'émir Zama conduisait. Mais, après avoir recouvré tout ce que les Wisigoths possédaient encore au temps de leur chute, l'ardeur de conquérir les préoccupant, ils crurent facile

d'envahir aussi ce que ce peuple avait possédé aux temps antérieurs. Franchissant la limite qui bornait de ce côté les contrées soumises au duc d'Aquitaine, ils avancèrent, et la terreur de leur nom favorisant leurs progrès, en peu de jours Toulouse les vit à ses portes. Cette ville, toutefois, ne se soumit point, et pendant que leur ardeur s'épuisait aux lentes attaques d'un siége dont la persévérance des habitans renouvelait de jour en jour les difficultés, Eudes, hâtant ses préparatifs, achevait de réunir son armée, et marchait déjà pour arrêter l'invasion. Toulouse résistait encore quand il arriva. A peine venu, il fallut combattre; car les Sarrasins, accoutumés au succès, en étaient avides et impatiens. Mais les Gascons, plus heureux que les Wisigoths, trompèrent durement leur confiance. Eudes vainquit, l'émir Zama fut tué, la ville était délivrée, les Sarrasins humiliés changeaient de dessein.

Ils firent la paix avec les Gascons. Mais bientôt après survinrent l'incursion de Charles en Aquitaine et ses deux victoires. Eudes, que rassurait faiblement le nouveau traité obtenu après sa défaite; menacé de toutes parts à la fois, d'un côté par les Sarrasins, de l'autre par l'implacable duc de Neustrie, conçut la funeste idée de chercher un appui parmi les premiers. Charles, il le voyait clairement, n'aspirait qu'à lui reprendre l'Aquitaine; aucune alliance n'était sincère avec lui. Les Sarrasins au contraire devaient trouver préférable que l'Aquitaine fût indépendante, et qu'un voisin moins

puissant et moins dangereux les séparât du redoutable empire des Francs ; l'union formée avec eux serait garantie par leur intérêt. Un émir, venu de Mauritanie, s'était signalé par de brillantes actions, durant la conquête, et exerçait maintenant une grande influence chez les Sarrasins. Son nom était Munuza. Il commandait dans une partie considérable du nouvel État, et la plus rapprochée du territoire de Eudes. Ce fut à lui que le duc adressa ses propositions. L'émir accepta ;mais au lieu d'une convention générale où son peuple s'engagerait tout entier, il substitua un pacte moins favorable et moins étendu où il ne stipulait que pour lui-même. Encore ajouta-t-il une condition bien autrement étrange et fâcheuse, et que l'extrême nécessité de ses affaires contraignit cependant le duc de subir. Il demanda, lui enfant de l'Afrique et disciple de Mahomet, la fille de Eudes ; Eudes la donna.

Mais l'émir, quand il accordait en apparence un si favorable appui au duc d'Aquitaine, ne songeait en réalité qu'à s'en ménager un à lui-même pour les secrets desseins que son ambition méditait. Il aspirait à son tour, et comme Eudes, à l'indépendance. Peut-être même avait-il l'espoir d'étendre par degrés sa domination sur toute l'Espagne, et de s'asseoir à la fin sur le trône des rois wisigoths. Ces hautes et hasardeuses entreprises demanderaient long-temps d'être cachées, et le sont toujours difficilement. Celle-ci, trop tôt connue chez

les Sarrasins, souleva aussitôt un parti puissant contre Munuza. Abdérame, chef renommé, réunit ses troupes, entra sur les terres du gouvernement de l'émir, le pressa, l'enveloppa, l'accabla et le réduisit, pour dernière ressource, à se précipiter du haut d'un rocher. La fille du duc d'Aquitaine eut un sort différent, quoique aussi funeste : tombée aux mains d'Abdérame, elle fut envoyée à Damas et prostituée au harem du calife.

Car les Sarrasins étaient informés de l'alliance que Eudes avaient contractée avec Munuza, et ne doutant point qu'il n'eût secondé ou encouragé ses ambitieuses manœuvres, ils les confondaient tous deux dans la même haine. Aussi Abdérame différat-il peu la nouvelle vengeance qu'ils sollicitaient. Ayant assemblé une nombreuse et puissante armée, il franchit les montagnes, se répandit précipitamment sur le territoire des Gascons, renversa tout ce qui tentait d'arrêter sa marche, et, par un vaste chemin de désolation et de carnage, il arriva enfin jusques à Bordeaux. Cette ville tomba à son tour. Abdérame alors passa la Garonne, poursuivit toujours, trouva la Dordogne et la traversa. Mais en ce lieu campait le duc d'Aquitaine ; une bataille était nécessaire pour s'ouvrir de nouveaux chemins. Abdérame l'offrit, l'engagea, fut victorieux, détruisit l'armée ennemie, et prit une signalée revanche de la défaite de Zama.

Eudes désespéré eut recours à Charles ; car quel autre espoir avait-il? Charles, de son côté, l'ac-

cueillit ; car les projets toujours plus étendus d'Abdérame menaçaient déjà toute la France, et le duc, malgré ses revers, était encore un important allié. Charles donc jugeant le péril, et prévoyant la nécessité d'un effort puissant, appela ses soldats des provinces germaines, de l'Austrasie gauloise et de la Neustrie. Jamais armée si nombreuse et si formidable n'avait jusque-là marché avec lui.

Cependant les Sarrasins avançaient. Saintes avait péri, Limoges cédait ; Poitiers, livrée au pillage, voyait le feu dévorer sa riche basilique de Saint-Hilaire. Rien n'était préservé ; l'épée ne distinguait et n'épargnait rien. On eût dit cette terre elle-même vouée à l'extermination. C'était comme une bataille de peuples, et un massacre qui ne cesserait qu'où manqueraient les êtres vivans. Charles vint enfin. Il avait passé Tours, et s'était établi, non loin de Poitiers, dans une position favorable. Eudes, de son côté, réunissant les débris de son armée vaincue, s'en était fait un corps de troupes légères qui, changeant chaque jour de poste et de mouvement, menaçaient incessamment, et sur tous les points, les flancs de l'armée d'Abdérame. Sept jours entiers les Francs et les Sarrasins s'observèrent, essayant seulement quelques attaques partielles et sans résultats. Mais à la huitième journée, les Sarrasins lassés quittèrent leur camp, n'y laissant après eux, pour la défense de leurs blessés, de leurs nombreuses femmes et de leur butin, qu'une faible garde.

Charles attendait : l'attaque fut impétueuse, selon la coutume des Arabes ; mais elle fut tumultueuse aussi, et irrégulière, et l'inébranlable fermeté des soldats germains la rendit vaine. Abdérame, pour qui le nombre très supérieur de ses troupes rendait ce premier désavantage peu considérable, la renouvela aussitôt, mais avec le même succès. Il revint encore, et fut encore repoussé. On vit longtemps se succéder de longues et profondes lignes d'Arabes qui, n'ayant pas encore combattu, venaient à leur tour, pleines d'ardeur et de confiance, se rompre et se dispèrser sous la francisque du soldat germain.

Charles cependant, malgré tant de tentatives surmontées, s'arrêtait encore et différait d'achever, par une défaite plus générale et plus décisive, cette perpétuelle succession de défaites. L'avantage de sa position le dissuadait d'en sortir, et l'inépuisable multitude de ses ennemis lui faisait craindre d'être enveloppé. Tout à coup un bruit effroyable, dominant même celui du combat, se fit entendre dans l'éloignement, du côté que les Sarrasins occupaient. C'était un sourd retentissement de voix confuses et tumultueuses. Eudes arrivait ; Eudes, pénétrant entre la dernière ligne des Sarrasins et leur camp, s'était inopinément jeté sur la garde qui le défendait, et, après l'avoir accablée, prolongeait sur les femmes et sur les blessés le massacre. L'armée d'Abdérame s'émut ; mais lui, sacrifiant tout autre soin à celui de vaincre,

abandonna son camp aux fureurs de Eudes, et persévéra dans ses attaques toujours plus fréquentes et plus acharnées contre les Francs. Ses efforts toutefois, quoique dignes de son habileté et de son courage, furent tous impuissans et infructueux. Enfin le jour déclinant, et les dernières espérances étant épuisées, il s'avança généreusement au lieu où le combat était le plus animé, et vint chercher la seule gloire qui ne lui fût pas encore refusée, une illustre mort.

Alors finit cette mémorable bataille qui fut le salut de l'empire franc. Les lieutenans d'Abdérame se retirèrent, quoique sans désordre et sans fuite, et Charles, toujours circonspect, ne troubla pas d'abord leur retraite. Ils retournèrent à leur camp; mais, à son aspect, leur consternation déjà si grande passa toute borne: ils le trouvaient comme le champ d'où ils venaient de sortir, jonché de cadavres. Eudes n'y avait rien laissé de vivant. Ils délibérèrent aussitôt, et sous l'influence des sentimens douloureux qui les oppressaient. Certains d'être attaqués, s'ils tardaient, dès que le jour serait revenu, les forces et la résolution leur manquèrent pour cette difficile et douteuse épreuve. Ils s'éloignèrent, ou plutôt s'enfuirent sur l'heure même, évitant le bruit, laissant leurs tentes dressées, et n'emportant que leurs armes. Ce fut alors que commença pour eux leur plus véritable et plus funeste désastre. Cette longue fuite au travers de tant de contrées toutes ennemies, et devant les

deux armées de Eudes et de Charles, et parmi ces populations soulevées que des malheurs si récens invitaient à d'impitoyables représailles, quelle espérance leur pouvait-elle inspirer ? Ce fut à peine si de faibles débris échappèrent. On fait des récits fabuleux des pertes qu'essuya cette armée si longtemps florissante et victorieuse. Laissons ces absurdes supputations de massacres : elle périt ; n'est-ce point assez [1] ?

Cinq ans s'écoulèrent, et pendant ce temps, bien loin de renoncer à leurs espérances, les Sarrasins ne cessèrent d'en préparer le succès. Dans le Languedoc, dans la Provence, en Bourgogne même, ils se ménageaient des intelligences, et suscitaient des désordres précurseurs d'événemens plus graves et plus favorables. Dès l'année qui suivit la défaite d'Abdérame, Charles, appelé en Bourgogne par de premières révoltes, y vint avec une armée, châtia les rebelles, substitua des chefs moins douteux à ceux qui avaient déjà le commandement du pays, prit enfin toutes les mesures qu'un danger encore présent ou prochain pouvait conseiller.

Bientôt le duc d'Aquitaine mourut. Ses fils, si l'on en croit quelques historiens, inclinaient à renouveler l'ancienne alliance avec les Arabes. Charles les prévint. Il passa la Loire, se saisit de Poitiers, occupa Bordeaux, réduisit le château de

[1] Paul diacre raconte sérieusement que, dans la bataille perdue par Abdérame, il mourut trois cent soixante-quinze mille combattans du côté des Sarrasins.

Blaye, et néanmoins, traitant avec Hunoald, fils aîné de Eudes, il lui remit la plupart des villes qu'avait eues son père, à titre toutefois de duc dépendant, et sous l'obligation du serment de fidélité, qu'il exigea, dit-on, pour lui-même, au lieu de Théodoric.

Ce fut le temps où mourut ce prince à son tour, après avoir non pas régné, mais vécu roi quinze années. Son obscurité fut si profonde, même sur ce trône, qu'on ne saurait dire ni quel il était, ni quelles choses il fit. Son nom est la seule trace qui soit restée de sa vie. Quelle résolution allait prendre Charles? Quel successeur donnerait-il à Théodoric? Sa gloire était-elle un si faible droit, et sa puissance reconnaissait-elle des choses qu'il lui fût encore interdit d'oser? Le jour était-il venu où devait être accomplie l'œuvre de Pepin et de Grimoald? Charles l'espéra, et toutefois il y voulut encore un degré. Le temps ne lui manquerait pas apparemment pour le franchir : sa vie, à ce qu'il semblait, était loin du terme. Il ne donna donc point le titre de roi; mais aussi il ne le prit point. Régnant en effet, le trône lui importait peu, pourvu qu'il ne fût pas occupé. Il se faisait roi d'une façon étrange et nouvelle, en évitant d'en avoir. Il usurpait négativement, par négligence et par omission. S'il eût vécu ce qu'il pouvait légitimement se promettre, la seconde race commençait à lui.

Mais les Sarrasins continuaient d'entretenir l'agitation, et les vieux débris du parti vaincu avec

Raganfried se relevaient par degrés et se ranimaient. Lyon semblait menacer ; la Bourgogne entière était de nouveau soulevée. Charles y revint. Ce fut cette fois une vraie et sérieuse guerre. On lui résista, on le combattit, on le réduisit à combattre lui-même et à vaincre. Les grands avaient donné le signal ; les villes s'étaient préparées à la défense ; Lyon même avait éclaté, et souffrit un siége. Mais ces tentatives, trop faiblement soutenues, eurent le succès qu'on pouvait prévoir. Charles en eut bientôt triomphé ; après quoi, la Provence aussi chancelant, il suivit le Rhône, se montra à Arles, entra dans Marseille, et rétablit ou confirma partout son autorité.

Ces difficultés cependant n'étaient pas les seules ; de plus profonds et plus dangereux desseins se tramaient. On préparait des conjurations. Geoffroi, comte de Paris, Widdon, abbé du monastère de Fontenelle, Sonnéchilde elle-même y étaient entrés. Quels motifs, quels moyens, quel but avaient-ils ? Le récit n'en est pas venu jusqu'à nous. Le péril néanmoins dut être pressant, s'il ne fut pas de longue durée ; car le duc, si puissant et si courageux qu'il était, fut contraint un instant à fuir de Paris. Le comte et l'abbé payèrent de leur tête l'audace et le mauvais succès de leur entreprise. Sonnéchilde seule fut épargnée, et ne laissa pas de garder ses ressentimens.

Enfin, le moment venait où devaient éclater les secrètes résolutions des Arabes. Le duc Mauronte,

qui commandait en Provence, entraîné par l'ambition de se soustraire à la dépendance de Charles, s'était engagé à eux, et leur avait promis de les seconder. Il tint sa promesse. Avignon, ville forte et considérable, leur devait être livrée; il s'y prépara, et lorsque Athima, l'un de leurs émirs, arriva pour la recevoir, l'odieux traité s'exécuta religieusement. Charles aussitôt, le rapport lui en étant parvenu, envoie les premières troupes qu'il peut réunir, fait partir Childebrand son frère avec elles, et lui prescrit d'investir diligemment la ville surprise, annonçant qu'il suivrait lui-même et ne tarderait pas. Il ne tarda point en effet. L'attaque fut prompte, habile, obstinée; mais la résistance à son tour ne fut ni moins intelligente, ni moins active. De nombreuses machines battaient les remparts, de fréquens assauts y entretenaient des combats sanglans. Long-temps il fut incertain si la ville ne l'emporterait pas. Elle n'en eut pas la gloire pourtant. Un dernier assaut en ouvrit l'accès aux troupes de Charles. Le feu qui la dévora, le pillage qui la ruina, les massacres qui la dépeuplèrent, furent les seuls fruits de sa persévérance et de son courage.

Avignon vaincu, Charles poursuivit, et porta la guerre sur le territoire même où les Sarrasins, successeurs des Wisigoths, étaient établis. Il vint à Narbonne, principale cité de leurs possessions dans les Gaules, résolu d'en faire le siége et de la soumettre. Pendant ce temps, les Sarrasins avaient rassemblé une forte armée en Espagne. A sa tête,

était l'émir de Cordoue. Formée trop tard pour préserver Avignon, elle voulut au moins essayer la délivrance de Narbonne. En peu de jours sa flotte l'eut transportée à l'embouchure de la Bèze. Elle y descendit, et campa. Charles laissa le siége entrepris, et courut. Venir et combattre, attaquer et vaincre, ce ne fut pour lui qu'une même chose. Les Sarrasins soutinrent généreusement le premier effort; mais leur ardeur s'épuisa. L'émir, soldat téméraire, leur donnait les plus brillans exemples de courage; mais il fut tué. Sa perte fut celle des siens. Il n'y eut plus d'accord parmi eux, si ce n'est pour fuir; il n'y eut plus d'espoir, si ce n'est de se dérober à la mort. Ils tentèrent de regagner leurs vaisseaux; mais des troupes de Francs les y devancèrent, et quand ils y voulurent monter, plusieurs étaient déjà au pouvoir de leurs ennemis. Il en périt un immense nombre; beaucoup dans le combat, beaucoup dans la fuite, autant et encore plus dans les flots.

Ce fut leur dernière défaite, mais leur dernière tentative aussi. Les Francs n'eurent plus à les vaincre, ni à les craindre. Le joug qui les avait un instant menacés se rompait. L'épée de Charles, renouvelant et affermissant l'œuvre de Chlovis, venait de décider à son tour que les Sarrasins, de même que les Wisigoths, s'arrêteraient aux Pyrénées. Elle décidait que la loi du Prophète arabe ne prévaudrait pas dans les Gaules, non plus qu'autrefois la fatale hérésie d'Arius.

Au sortir de cette victoire, Charles se porta tour à tour contre Nîmes, Agde et Béziers [1]. Elles résistèrent, mais sans succès et pour leur malheur. Forcées, pillées, brûlées, renversées, il n'en resta long-temps que la place. Charles ensuite interrompit ses succès. Mais la Provence demeurait toujours incertaine, et Mauronte continuait de s'y maintenir, défiant encore et désavouant les droits et la puissance de Charles. Le duc y envoya d'abord Childebrand; mais les efforts de son frère n'y suffisant pas, il y vint lui-même. Sa présence fit ce que n'avait pu faire une armée. Tout fléchit; Mauronte abandonné quitta la Provence; l'empire s'étendit de nouveau jusques à la mer; Charles se reposa enfin, et l'on fut en paix sur toute la terre des Francs.

CHAPITRE X.

LES ICONOCLASTES (740-741).

Une nouvelle hérésie s'était élevée à Constantinople. L'empereur Léon condamnait les honneurs rendus aux saintes images. Il avait publié un édit par lequel il était prescrit de les retirer des églises, et de les briser. Cet édit, choquant les vieilles

[1] Un écrivain moderne a vivement reproché à Charles la destruction de ces villes. Mais il ne faut pas oublier qu'elles étaient au pouvoir des Sarrasins, et ennemies.

croyances admises parmi les chrétiens, fit éclater de longs et funestes désordres à Constantinople même, à Ravenne, à Venise, dans toute l'Italie, dans les trois royaumes des Francs. En France, ce qu'on y put trouver des images de l'empereur fut renversé et brisé, comme par représailles de l'outrage fait à celles des saints. A Ravenne, l'armée des Grecs se mit en révolte, et voulut un instant proclamer un autre empereur. On réussit à lui faire abandonner ce dessein; mais Luitprand, qui régnait alors chez les Lombards, profitant d'un événement si favorable à son ambition, marcha aussitôt, s'offrit comme un protecteur à cette armée, déjà coupable quoique irrésolue, proposa et obtint que Ravenne se donnât à lui, et ce fut comment une si importante ville fut perdue pour l'empire grec.

Grégoire II occupait en ce temps le siége de Rome. Consterné des changemens qu'entreprenait l'empereur, il convoqua un concile, lequel, approuvant qu'on honorât les images, condamna l'édit qui le prohibait. Léon en fut profondément offensé, et comme il imputait d'ailleurs à Grégoire tous les soulèvemens qui se faisaient contre lui en Italie, il se laissa facilement entraîner à des résolutions violentes. Il envoya l'ordre à l'exarque d'enlever le pape, et de le faire conduire, comme autrefois Vigile, à Constantinople. Mais cet ordre rencontra des obstacles que Léon ne prévoyait pas. Luitprand annonça la volonté d'en empêcher l'exé-

cution. L'armée grecque d'ailleurs refusa hautement d'obéir, et se déclara pour le pape.

Les choses à ce point, Grégoire mourut. Un autre Grégoire fut son successeur, prêtre courageux et non moins animé que lui contre les entreprises de Léon. Le nouveau pape assembla un nouveau concile. Rien n'était changé dans les sentimens des évêques; le second concile, comme le premier, condamna inflexiblement l'empereur. Inflexible lui-même, et de plus en plus irrité, ce prince fit saisir d'abord tous les revenus que le pape avait en Sicile, et bientôt après il envoya une flotte en Italie, pour aider l'exarque à l'exécution de ses ordres. Mais la tempête dispersa la flotte, plusieurs galères furent brisées; cette expédition n'eut aucun succès, et ne changea rien.

Cependant des différends éclatèrent entre Luitprand et le pape; faible origine d'un événement mémorable, cause première, quoique éloignée, du renversement de l'État lombard. Deux ducs de cette nation avaient pris les armes contre leur prince, les ducs de Spolette et de Bénévent. Vaincus et contraints de fuir, ils demandèrent asile à Grégoire. L'asile leur fut accordé; car ils avaient montré l'un et l'autre un grand zèle pour les intérêts de l'Église, et c'était même d'où était venue leur révolte contre Luitprand. Le roi s'offensa de l'appui que donnait le pape à ses adversaires. Imitant donc à son tour l'exemple de l'empereur grec, il fit saisir tous les biens qu'avait Grégoire sur le

territoire de Ravenne, et sur le territoire de Rome il envoya une armée, qui ravagea et brûla les terres, les fermes, les palais du domaine de cette Église. Le pape, qui méditait dès long-temps l'entière séparation de Constantinople et de Rome, n'avait jusqu'alors fondé ce dessein que sur l'alliance et la participation du prince lombard. Mais l'espoir qu'il en avait eu se perdant, et cet ami qu'il croyait trouver secourable, lui devenant, au contraire, un second et plus dangereux ennemi, il tourna vers Charles toutes ses pensées.

D'abord il lui écrivit, sollicitant ses secours, retraçant les violences commises par le roi lombard, justifiant les deux fugitifs, priant qu'une prompte et éclatante intervention délivrât les terres romaines des troupes qui les désolaient. Charles hésita. L'alliance avec les Lombards était profitable; il y avait d'anciens traités avec eux; il en avait même formé de nouveaux; son fils Pepin avait été adopté par Luitprand; récemment encore, lorsqu'après avoir soumis Avignon, il délibérait de tenter l'expédition de Narbonne, ce prince lui avait envoyé de ses troupes qui combattirent avec lui dans la dernière bataille contre les Arabes. Charles d'ailleurs n'avait jamais embrassé qu'avec discrétion les intérêts de l'Église, et il avait peu de penchant à leur sacrifier l'affection d'un roi puissant et voisin.

Ces irrésolutions troublèrent et déconcertèrent Grégoire. Mais voulant les vaincre, et nulle diffi-

culté ne décourageant cet esprit patient et ferme, il fit voir ce qui ne s'était jamais vu, une solennelle ambassade envoyée de Rome avec appareil, pour négocier et solliciter chez les princes francs. C'était peu toutefois de cette démarche, de cette pompe, des présens mêmes, quoique abondans et précieux, qu'ajoutait Grégoire : les satisfactions de l'orgueil devaient avoir perdu de leur empire sur l'esprit de Charles. Grégoire fit bien davantage : embrassant d'un même dessein les deux intérêts de sa défense contre Luitprand et contre Léon, confondant dans une seule pensée l'expulsion des Lombards et la grande révolution d'État qui se préparait, il offrit à Charles, avec le titre de consul de Rome, la souveraineté de tout ce qui restait, en Occident, à l'empire grec.

Le duc fut ébranlé cette fois, et l'on eut sujet de prévoir que cette audacieuse résolution tarderait peu à s'exécuter. Des honneurs inaccoutumés avaient accueilli les ambassadeurs de Grégoire. D'inestimables présens leur furent distribués avec profusion. De favorables réponses leur furent promises ; et bientôt en effet partirent pour Rome un moine de Saint-Denis, nommé Sigebert, et Grimon, abbé de Corbie, envoyés par Charles pour porter au pape son consentement et ses conditions. Mais les temps assignés n'étaient pas venus, et il était arrêté, dans des conseils plus infaillibles que ceux des plus puissans rois de la terre, que ces grands événemeus seraient différés.

LIVRE XII.

HUITIÈME PARTAGE,

ET

HUITIÈME RÉUNION.

Maladie de Charles-Martel. — Ses femmes. — Ses fils. — Partage. — Exclusion de Griffon. — L'Austrasie attribuée à Carloman. — La Neustrie à Pepin. — Soulèvement en Bourgogne. — Apaisé par Pepin. — Manœuvres de Sonnéchilde. — Rectification du partage. — Lot de Griffon. — Chapitre Ier. Mort de Charles-Martel. — Ses funérailles. — Son caractère. — En quoi sa politique différa de celle de son père. — Usurpation des biens de l'Église. — Quelle en fut la cause. — Jugement qu'on en porta après la mort de Charles-Martel. — Vision attribuée à l'évêque Eucher. — Chapitre II. — Gouvernement de Pepin et de Carloman. — D'abord collectif. — Projets d'Hiltrude. — Son évasion. — Son mariage avec Odilon, duc de Bavière. — Convocation des leudes. — Délibération sur la donation faite à Griffon. — Guerre civile. — Griffon se réfugie à Laon. — Siége. — Réduction de la ville. — Griffon prisonnier à Neufchâtel. — Sonnéchilde enfermée dans l'abbaye de Chelles. — Révolte du duc d'Aquitaine. — Les Francs passent la Loire. — Assiégent Bourges. — Lèvent le siége. — S'emparent de Loches. — Avancent jusqu'à Châtellerault. — Soumission d'Hunoald. — Convention de Vieux-Poitiers. — Chapitre III. — Formes des deux gouvernemens d'Austrasie et de Neustrie. — Avénement de Childéric. — Affaire des biens de l'Église. — Conciles. — Transaction. — Expédition contre les Allemands. — Victoire de Carloman. — Chapitre IV. — Ligue chez les peuples germains. — Accession d'Hunoald. — Pepin et Carloman passent le Rhin. — Hunoald passe la Loire. — Ses progrès. — Prise et incendie de

CHAPITRE PREMIER.

PARTAGE (741).

Charles n'avait guère que cinquante ans, et des pressentimens de mort le saisirent. Ses travaux, ses combats, sa gloire, plus que le temps, l'avaient épuisé. Il était sur les bords de l'Oise, dans la maison royale de Verberie; une maladie grave lui vint. Il y résista quelque temps, mais sans l'avoir surmontée, et il continua de languir dans cet état indécis où se mêlent douloureusement la mort et la vie. Alors les soins de l'avenir le préoccupant, il voulut, pour dernier témoignage de sa puissance, anticiper sur lui et lui commander. Il appela les grands de ses trois royaumes, et leur annonça le partage qu'il entendait faire, non plus entre les princes de la race de Mérovée, mais entre les enfans de la sienne.

Charles avait eu deux femmes, Rotrude et Sonnéchilde. De la première étaient nés Carloman, Pepin et Hiltrude; de la seconde, Griffon. Trois autres fils lui avaient été donnés par ses concubines[1]. Les droits de ceux-ci étaient faibles; il les

[1] Ils se nommaient Remi, Jérôme et Bernard. Le premier fut évêque de Rouen; le second était abbé de Saint-Quentin; le dernier eut trois fils qui se firent moines. On donne encore deux filles naturelles à Charles, Gondrade et Théodrade, qui vécurent aussi dans des monastères.

oubliа. Mais ceux des trois premiers étaient plus puissans. Un seul moyen s'offrait pour y satisfaire; rompre l'union nécessaire et déjà ancienne de la Bourgogne et de la Neustrie. On aurait eu de la sorte autant d'États que de prétendans. Mais on eût rétrogradé aussi vers le passé, et le souvenir de ses sanglantes divisions effrayait. Griffon, né d'une autre mère, se ferait peu de scrupule de troubler ses frères, et d'entrer en lutte avec eux. Sonnéchilde elle-même, qui déguisait mal son humeur inquiète et ambitieuse, n'omettrait pas de l'y exciter. Les vieilles discordes se ranimeraient; les temps désastreux de Théodebert seraient ramenés; on n'aurait plus d'accord ni de force contre l'ennemi extérieur; l'égalité de puissance, importante source de sécurité, serait effacée entre les autres fractions de l'empire et l'Austrasie. Et avant tout cela, le danger pour la grande entreprise des Pepin, déjà infaillible et presque achevée; car il serait difficile, dans ces morcellemens et dans ces rivalités, qu'il ne se formât point quelque part une faction active et heureuse qui, s'autorisant des droits de l'ancienne race, interrompît ou ruinât même les justes espérances de la nouvelle.

Il fallait donc exclure Griffon, et il le fut. Charles ne fit que deux parts; l'une de l'Austrasie avec les tributaires germains; l'autre de la Neustrie avec la Bourgogne et la Provence. La première fut à Carloman; la seconde échut à Pepin. Les grands, ou convaincus ou effrayés, consentirent, et dans

cette grande délibération, rien ne se mêla de relatif à la royauté. Cinq ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort de Théodoric ; on ne s'occupa nullement de sa succession. On n'y pourvut ni pour le temps actuel, ni pour les temps postérieurs à Charles, auxquels devait appartenir l'acte solennel que l'on acceptait. On approuvait, au moins indirectement, que la condition de ses fils devînt égale à la sienne. On laissait dans l'oubli le titre de roi ; on semblait vouloir prendre exemple de l'Austrasie, et répéter pour la France entière ce qui s'était fait dans ce royaume pendant les trente-sept années qu'avait duré l'interrègne après le meurtre de Dagobert II. Le partage ne se faisait ni par un roi, ni pour des rois : que manquait-il désormais à l'usurpation ?

Quand le bruit s'en fut répandu dans les trois royaumes, on ne s'en plaignit ni en Neustrie, ni en Austrasie. Mais la Bourgogne, toujours ennemie de Charles, eut moins de condescendance et de soumission. Soit que Griffon irrité l'en sollicitât, ou le regret de ses rois, ou les rigueurs infligées dans ses précédentes révoltes, ou la fin prévue et imminente du duc, elle murmura, elle menaça, elle prit les armes. Charles ne pouvait plus, comme autrefois, devancer et confondre par sa vigilance les desseins de ses ennemis. Mais celui de ses fils à qui la Bourgogne était réservée devait bientôt faire voir qu'il le saurait imiter. Ce fut à lui et à son oncle Childebrand, que le duc confia le soin d'al-

ler en sa place combattre et réduire les Bourguignons.

Ils partirent donc avec une armée. Mais pendant qu'ils étaient retenus au loin par les embarras de cette révolte, devenue déjà une guerre, Charles déclinait de plus en plus, et s'affaiblissait. Sonnéchilde de son côté, et Griffon, profitant de l'abattement de son esprit et de l'éloignement de Pepin, travaillaient avec une infatigable constance à persuader la nécessité d'un nouveau partage. « Les « droits de Griffon étaient-ils douteux? Ceux de « ses frères étaient-ils meilleurs? Par quelle faute « avait-il mérité qu'on le dépouillât? Quel prétexte « pourrait excuser cette injustice? Quelle espé- « rance avait-on qu'il s'y résignât? Quelle res- « source lui laissait-on, que la guerre? Quel serait « le jugement de Dieu contre Charles, s'il persé- « vérait? »

Il fut ébranlé. Mais le temps manquait pour assembler de nouveau les grands, et Griffon d'ailleurs eût douté qu'ils lui voulussent être favorables. D'un autre côté, les repentirs de Charles n'allaient pas jusqu'à lui faire perdre toute prévoyance, et quoique inclinant à dédommager son troisième fils, il ne consentait cependant ni à changer la division des royaumes, ni à renouveler celle que le temps avait si heureusement effacée. Il omit donc, comme la nécessité l'y contraignait, de demander le consentement de ses leudes. Le nouvel acte fut l'œuvre isolée de sa volonté. Ensuite, au lieu d'un

État que prétendait obtenir Griffon, il ne lui accorda qu'un territoire borné, qu'il retrancha uniformément et à parts égales, aux deux lots de Pepin et de Carloman. Disposition malhabile, qui laissait tous ses mécontentemens à Griffon en lui donnant plus de moyens pour les satisfaire, et offensait l'ambition de ses frères en leur laissant une supériorité qui tenterait infailliblement et favoriserait leur vengeance.

Ce fut toutefois le seul fruit qu'eussent produit les soulèvemens de la Bourgogne. Pepin ne s'était montré ni moins actif, ni moins heureux que son père; il avait vaincu, et ce pays, rappelant ses craintes passées, était rentré dans la soumission. L'armée revenait; Pepin allait reprendre sa place et son ascendant dans les conseils de son père. Mais Griffon était déjà investi, et le titre de la concession était dans ses mains. Charles d'ailleurs n'avait plus maintenant assez de vie pour changer encore une fois de volonté.

CHAPITRE II.

MORT DE CHARLES-MARTEL (741).

Il y avait vingt-six ans que Charles gouvernait l'Austrasie, et vingt-cinq qu'il était devenu maître de la Neustrie et de la Bourgogne. C'était le terme : ses forces achevèrent de s'épuiser, et il expira. Sa

fin résuma sa vie : ses funérailles mêmes furent ambitieuses, et il s'élevait encore dans la mort. Il eut son sépulcre dans la basilique de Saint-Denis, avec ceux des rois. On lui fit place à côté de Nantéchilde et de Dagobert. La couronne même fut mêlée aux ornemens sculptés sur sa tombe; et le nom de roi se lisait dans l'inscription qu'on y ajouta. Ce titre, dont il n'osait se parer vivant, on en décora son cadavre.

Charles ne créa rien et avança tout. Il n'eut point de vues à lui, ni d'ambition qui lui appartint. Tout lui venait de son père; aussi bien ses déterminations que ses titres. Ni pour la France, ni pour les siens, aucun changement ni de direction, ni de politique. Il renouvela le passé; mais en l'agrandissant pour le maintenir. Reprendre, continuer, accomplir, c'était toute sa pensée. Imiter, mais en étendant; poursuivre, mais pour achever, c'est toute sa gloire. Ce fut un admirable accord toutefois de nécessités et d'inclinations. Son génie se trouva tel que l'exigeait sa fortune. A tenter de nouvelles choses, il eût échoué; à chercher d'autres voies, il se fût perdu. Assez d'obstacles déjà l'arrêtaient dans la voie tracée. Habile et heureux exécuteur d'un dessein conçu avant lui, Charles fut grand, quoique d'une grandeur transmise et d'emprunt.

Sa gloire propre est celle des armes. Il n'a que la guerre, mais elle suffit. Amblef, Vinci, Poitiers, le Bude, la Bèze, combats mémorables, et où tout

fut grand, le péril, le succès, les résultats obtenus. Vainqueur, au commencement, des forces unies des Frisons, des Saxons et des Neustriens; vainqueur une seconde fois des armées unies de Eudes et de Raganfried; vainqueur encore des Gascons, des Saxons, des Frisons, des Bavarois, des Allemands, des Suèves; vainqueur d'Abdérame et des Sarrasins. Il gouverna la France selon les exemples de Pepin; mais après que son épée la lui eut ouverte. Il l'envahit, mais aussi il la délivra. Il s'éleva au-dessus d'elle; mais il lui épargna l'irréparable malheur de passer sous le joug des Arabes. Il la conserva glorieuse et chrétienne. Au nord, il assura ses frontières; au midi, il les étendit et les recula. Nulle part il ne lui laissa d'ennemis. Tous étaient vaincus; la plupart alliés, assujettis, tributaires. Et sur quoi s'était appuyé ce dominateur pour monter à un si haut rang? Sur un droit dénié et douteux. Et quels furent ses premiers secours? Un peuple abattu et découragé. Et d'où sortait-il? De la prison de Plectrude.

Sa modération toutefois fut grande et sage envers cette femme; sage et grande aussi envers Raganfried. Il ne s'écarta pas non plus en ce point de la politique de son père. Il n'en est qu'un seul où il s'en soit écarté, et la nécessité l'y encouragea, ou l'y contraignit. Pepin, si merveilleusement secondé dans sa lutte contre Berthaire, par les ressentimens des évêques, n'avait pu refuser après la victoire le prix exigé d'un si favorable secours.

Appelé pour la protection des églises imprudemment dépouillées, la restitution de leurs biens était comme la première condition de ses succès. Il n'avait garde d'ôter à ce pouvoir à peine établi son appui le plus certain et le plus utile. Il servait l'Église qui l'avait servi.

Charles au contraire, mal accueilli par les évêques de Neustrie, n'était pas tenu des mêmes obligations. Il avait aussi d'autres intérêts. Quand il eut vaincu Raganfried, il trouva le fisc épuisé. Tout s'était dissipé, terres et trésors; tout avait été donné pour la guerre. Et cependant il devait un salaire à ses compagnons; il fallait des encouragemens à l'armée, unique force qu'il eût. Quelles ressources trouver, si ce n'est celles dont on avait tant de fois fait usage [1]? De qui reprendre les terres, si ce n'est de l'Église, à qui l'on en avait tant donné? Il en reprit donc, et abondamment, et sans discrétion. L'abus alla même à un point qui ne s'était jamais vu. Ce ne furent plus seulement les biens de l'Église, mais ses dignités. On fit des plus saintes choses des récompenses de guerre; on vit des évêchés donnés en proie à des comtes [2]. Il est vrai que l'invasion des Sarrasins

[1] Ce n'était pas une chose si récente qu'on l'a quelquefois supposé. J'en trouve un exemple dès le temps des premiers successeurs de Chlovis. « Le roi Chlotaire (Chlotaire I[er]) avait ordonné « que toutes les églises de son royaume paieraient au fisc LE TIERS « de leurs revenus. Tous les évêques, quoique contre leur gré, « avaient consenti et souscrit ce décret. » (Grég. de Tours, liv. 4.)

[2] « Plus audacieux que tous les rois ses prédécesseurs, il donna

était survenue, et que, dans un péril si grand pour la religion, les clercs eussent pu difficilement disputer sur leurs sacrifices. Ne cherchons point d'autres causes à leur patience [1]. La crainte des Sarrasins avant leur défaite, et celle de Charles

« non seulement l'évêché de Reims, mais encore beaucoup d'au-« tres du royaume, à des laïques et à des comtes. En sorte qu'il ôta « tout pouvoir aux évêques sur les biens et sur les AFFAIRES des « églises. » (Frodoard, *Hist. de l'Église de Reims*, liv. 2, ch. 12.)

On lui a même attribué long-temps les dîmes inféodées. « Tou-« tesfois ie ne fais nulle doubte que ceste opinion ne soit fausse. » (Pasquier, *Rech.*, liv. 3, ch. 14.)

Montesquieu, d'ailleurs, prouve fort bien, ce me semble, que les dîmes elles-mêmes ne furent établies que par Charlemagne. (*Esp. des Lois*, liv. 31, chap. 12.)

J'incline à penser comme lui, que l'établissement légal et régulier des dîmes eut précisément pour objet de dédommager les églises des pertes qu'elles avaient éprouvées sous Charles-Martel. La restitution de leurs terres était devenue impossible.

[1] Montesquieu assigne bien d'autres causes au succès des entreprises de Charles-Martel sur les biens du clergé. « Le pape, à qui « il était nécessaire, dit-il, lui tendait les bras : on sait la célèbre « ambassade que lui envoya Grégoire III.... Le pape avait besoin « des Francs pour le soutenir contre les Lombards et contre les « Grecs. » (*Esprit des Lois*, liv. 31, chap. 11.)

L'ambassade de Grégoire III prouve peu de chose pour des terres reprises sous le pontificat de Grégoire II ; une ambassade envoyée en 741, peu de chose encore pour une disposition de biens consommée en 731 ; une ambassade arrivée l'année même de la mort de Charles, peu de chose pour la facilité qu'il trouva à dépouiller les églises en un temps où son administration n'était qu'à la moitié de son cours.

Le besoin d'être soutenu contre les Lombards ne prouve pas davantage, parce que la querelle de Grégoire et de Luitprand n'éclata qu'en 740, neuf ans après la spoliation ; et le besoin d'être soutenu contre les Grecs n'est pas lui-même une preuve plus concluante ; car le pape n'eut recours aux Francs, pour se défendre

lui-même après ses victoires, c'est d'où vint qu'on souffrit ces distributions, et qu'on différa de s'en plaindre.

Mais sa mort venue, on se dédommagea de cette contrainte. On se vengea, quand on y trouva plus de sûreté, sur sa mémoire. On voulait à la fois flétrir un ennemi qui n'effrayait plus, et effrayer ceux qui lui succédaient, de peur qu'ils ne s'obstinassent à maintenir son ouvrage. Ce furent, ainsi qu'il en avait été après Dagobert, des visions, des révélations, de merveilleux et lamentables récits. Seulement, comme Charles avait beaucoup pris sans rien accorder, et que Dagobert, après avoir pris à beaucoup, avait donné cependant à plusieurs, les fables s'étaient arrêtées pour celui-ci à une menace de damnation; mais pour l'autre elles allaient à la damnation même.

On racontait que l'évêque d'Orléans, Eucher, avait eu une vision. Un jour qu'il s'était mis en prières, et qu'il méditait, de toute l'attention de son esprit, les mystérieuses vérités de la loi chrétienne, un ange lui était apparu, qui, l'enlevant de la terre, l'avait conduit au plus profond des enfers. Charles était déjà, dans ce triste lieu, condamné à d'éternelles tortures. Et comme l'évêque

des Grecs, que lorsque Luitprand eut cessé de le défendre, c'est-à-dire après leur rupture de 740.

Je doute beaucoup d'ailleurs qu'en 731 l'autorité des papes fût telle qu'elle pût aider les rois francs à reprendre les biens dont ils avaient enrichi les églises, et dissuader les évêques de s'y opposer.

eut demandé pourquoi de si terribles tourmens, l'ange répondit : « Parce qu'il a envahi la terre des Saints. » Eucher, ajoutait-on, en avait fait le récit à l'évêque Boniface, et à Fulrad qui était abbé de Saint-Denis et chapelain de Pepin, proposant qu'on ouvrît le tombeau de Charles, et prophétisant qu'on n'y trouverait plus ses restes. On l'avait cru ; on avait rompu les liens de fer qui scellaient le sépulcre, et il ne s'y était trouvé en effet qu'un serpent, avec de profondes traces de feu [1].

Cent seize ans après, l'impression de ces récits était encore si profonde qu'un synode d'évêques assemblé à Reims les répétait, avec une pleine conviction, dans une lettre qu'il adressait à Louis le Germanique [2]. On oubliait ce qu'exigeait pourtant la vision, qu'Eucher eût survécu à Charles-Martel ; et c'était Charles au contraire qui avait survécu à Eucher [3]. Mais on trouvait juste que la main de Dieu se fût appesantie sur ce prince [4] ; et de la jus-

[1] Frodoard, *Hist. de l'Église de Reims*, liv. 2, ch. 12.

[2] Nos autem illos vidimus qui usque ad nostram ætatem duraverunt, qui huic rei interfuerunt, et nobis vivâ voce veraciter sunt testati quæ audierunt atque viderunt. (*Epistola Episcoporum ad Ludovicum regem, art. 7. Anno incarnationis dominicæ* 888 *in mense novembris*. Baluze, tom. 2, pag. 109.)

[3] « Charles exila l'évêque Eucher vers l'année 732. Ce prélat « mourut la sixième année de son exil. Il n'avait pas pu avoir de « révélation de la damnation d'un prince qui lui avait survécu plusieurs années. » (L'abbé de Vertot, *Dissertation*. — *Annales ecclésiastiques de Baronius*, tome 3.)

[4] Pro hoc solo maximè est æternaliter perditus. (*Epistola Episcoporum ad Ludovicum regem*, art. 7.)

ticé du châtiment se concluaient, sans trop d'examen, la nécessité et la certitude. Charles avait bien servi la religion cependant, non seulement par la défaite des Arabes, mais par la conversion des Frisons. Car il avait travaillé à cette conversion avec zèle et avec succès [1].

CHAPITRE III.

ADMINISTRATION COLLECTIVE (741-742).

De nombreux obstacles allaient s'élever contre Carloman et Pepin ; ils le prévoyaient. Les prétentions de Griffon, l'indocilité des tributaires germains, l'orgueil du duc d'Aquitaine, la foi douteuse des grands de Neustrie, les ressentimens et les réclamations des évêques, quelles difficultés! et comment les vaincre? Il n'y avait de succès pour eux que dans la plus étroite union. Aussi, nonobstant le partage de Verberie, ils ne se séparèrent point au commencement, et comme l'Austrasie, plus accoutumée à la domination de leur famille, leur inspirait de bien moindres craintes, ce fut en Neustrie d'abord qu'ils établirent le siége de cette espèce de gouvernement double et commun.

[1] Il a contribué à la conversion de plus de cent mille ames. (*Lettre de Grégoire III à l'évêque Boniface.*)

Mais quelques jours à peine passés, déjà les embarras commençaient. Le premier vint de leur propre maison et de leur famille. Pendant qu'incertains encore, ils délibéraient sur leur frère, Hiltrude leur sœur, née comme eux de Rotrude, renonçait avec éclat à leur amitié, et prenait parti pour Griffon et pour Sonnéchilde. Celle-ci, nièce, comme on sait, du duc de Bavière Odilon, avait inspiré à Hiltrude la pensée d'épouser ce duc. Mais les deux princes avaient condamné ce dessein. Hiltrude, que la vie monastique effrayait, et qui ne voyait aucun autre moyen de s'y dérober, se laissa persuader aisément de persévérer malgré les refus de ses frères. Mais c'eût été peu de sa persistance, si ses actions n'y avaient pas répondu. Achevant donc, et bravant jusqu'au bout l'autorité de Pepin et de Carloman, elle sort secrètement de Paris, passe le Rhin, atteint la Bavière, épouse le duc, et, ennemi de ses frères, le rend comme elle ennemi.

Ce n'était toutefois qu'un danger douteux et une menace éloignée. Une plus prochaine occasion de sollicitude était le débat qu'allait faire éclater la donation de Griffon. Il n'y avait aucune espérance que ce prince réduisît volontairement ses vœux à un si modeste partage; aucune, qu'il s'abstînt de faire servir ce qu'il avait obtenu à lui acquérir ce qui avait été refusé. Ses frères à leur tour ne pouvaient se résoudre au démembrement de leurs États, qui en seraient affaiblis, ni à l'établissement d'une puissance rivale, qui troublerait incessamment

leur sécurité. On ne pouvait éviter de rompre et d'agir, soit pour attaquer, si l'on se hâtait, soit pour se défendre, si peu que l'on différât.

Carloman et Pepin jugèrent plus avantageux de ne pas attendre. Leur supériorité actuelle était excessive et les rendait arbitres de tout. Il fallait craindre, si le temps lui en était laissé, que Griffon cherchant et obtenant des auxiliaires, ses forces devinssent bientôt plus égales. Il fallait aussi, puisqu'on devait contester les dernières dispositions de Charles, ôter le droit d'objecter qu'on les eût jamais reconnues. Un moyen s'offrait, favorable et apparemment infaillible ; Carloman et Pepin ne le pouvaient pas négliger. Ils convoquèrent les grands qui l'avaient été, l'année précédente, à Verberie ; et ils leur dirent, « Qu'ils délibérassent, « qu'ils vissent si l'acte arraché par les obsessions « de Sonnéchilde devait l'emporter sur leur propre « décision ; si le partage auquel ils avaient assisté « avait pu, sans eux, subir de si dangereux chan- « gemens ; si les forces de l'Austrasie et de la « Neustrie leur semblaient si grandes qu'il n'y eût, « à leur avis, aucune imprudence à les diviser; s'ils « approuvaient l'élévation d'un prince nouveau « qui déguisait si peu ses inimitiés, et dont l'am- « bition troublerait bientôt tout l'État ; »

On fut unanime. Aucune voix n'entreprit de justifier le second partage ; tous décidèrent que Griffon serait dépouillé. Il ne pouvait l'être que par les armes; Carloman et Pepin n'hésitèrent pas. Ils allè-

rent immédiatement, et avec des troupes nombreuses, sommer les villes dont leur frère s'était emparé. Elles se rendirent. Griffon, provoqué bien avant qu'il l'eût prévu, n'avait encore réuni que peu de soldats, et, quoiqu'il poursuivît dès ce temps de sérieuses négociations en Bavière et en Aquitaine, il n'en avait pu recueillir jusque-là que des espérances. Obligé de fuir, lui qui n'aspirait qu'à combattre, il atteignit à grand' peine la ville de Laon, et s'y renferma, pour dernière ressource, avec Sonnéchilde. Mais ses frères suivirent. Bientôt la place fut investie; bientôt le siége commencé; bientôt la résistance vaincue : il fallut céder et ouvrir les portes. Réduit en si peu de jours à cette extrême détresse, Griffon n'avait déjà plus rien à attendre, si ce n'est de la commisération de ses ennemis. Il ne l'obtint qu'imparfaite. Sa mère fut reléguée dans le monastère de Chelles, et lui, on l'envoya prisonnier dans les Ardennes, en une maison fortifiée qui se nommait Neufchâtel.

Mais pendant que, prolongeant encore sa défense, il détournait sur lui toutes les forces de Pepin et de Carloman, l'Aquitaine, toujours menaçante, quoique indécise, depuis la mort de Charles-Martel, prenait enfin sa résolution et courait aux armes. Hunoald, fils de Eudes, prétendait être, comme lui, souverain et indépendant, et quoiqu'il eût fait autrefois serment de fidélité et de sujétion à Charles et même à ses fils, ce serment, selon sa pensée, ne survivait pas à celui qui l'avait imposé et reçu.

Au contraire de Pepin et de Carloman; car ceux-ci soutenaient le serment inviolable et perpétuel, et quel que fût d'ailleurs cet engagement, ils n'entendaient point consentir que l'Aquitaine s'arrachât à la dépendance de la Neustrie.

Les deux frères donc, sitôt que Laon eut tombé, retournèrent précipitamment en arrière et vinrent à la rencontre d'Hunoald. Mais le duc se repliant toujours devant eux, et refusant le combat qu'il ne pouvait engager sans désavantage, ils passèrent la Loire, entrèrent dans le Berry, occupèrent une grande partie de la province et la ravagèrent. Ils essayèrent même le siége de Bourges, et brûlèrent les faubourgs de cette cité. Mais, comme elle résistait et les arrêtait trop long-temps, craignant de s'épuiser sans fruit devant ses murailles, ils l'abandonnèrent.

Ce fut sur Loches, après Bourges, qu'ils firent retomber leurs efforts. Loches, château romain, élevé sur une colline, pouvait soutenir de longues attaques, et ne trompa point cette prévoyance. Il s'obstina; mais les ducs aussi s'obstinaient. Plus nombreux, plus forts, non moins persévérans, ils vainquirent. Un dernier assaut mit le château dans leurs mains. Ils usèrent avec peu de modération de cette victoire: les remparts, les tours, la ville même furent renversés; les soldats et les habitans furent faits esclaves.

Loches réduit, Carloman et Pepin reprirent leur marche au travers du territoire d'Hunoald, tou-

jours pillant, brûlant, dévastant. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'auprès de Châtellerault. Hunoald alors, sa fierté cédant au regret de tant de désastres, implora la paix, et s'humilia. Il renonçait à l'indépendance; il acceptait la suzeraineté des rois francs; il ne disputait plus sur l'autorité du serment, et consentait à le répéter. Ces conditions furent accordées; la guerre cessa ou s'interrompit; les Francs durent repasser la Loire, et s'y préparèrent.

Mais auparavant une importante délibération s'ouvrit entre les deux frères. Ils s'étaient arrêtés à Vieux-Poitiers entre la Vienne et le Clain. Là furent agitées et convenues les relations, les conditions réciproques, les règles communes de leur future administration. Les plus redoutables dangers n'étaient plus maintenant en Neustrie. Les leudes servaient leurs desseins; la Bourgogne ne menaçait plus; Hunoald cédait; Griffon était détruit : quelles craintes eussent resté? Les Allemands, les Bavarois, les Saxons, tous les tributaires de la Germanie, s'agitaient sourdement depuis la mort de Charles-Martel, croyant l'occasion favorable pour secouer un joug honteux et pesant. C'était donc en Austrasie, à présent, qu'étaient appelés leur attention et leurs soins. Le moment venait, et il n'était guère moins pressant qu'opportun. Les deux États réclamaient également et à la fois leur présence. Il fallait se séparer enfin, exécuter le partage, entrer en possession des lots

assignés, diviser ces gouvernemens artificiellement réunis. Et ce fut l'objet de la convention faite à Vieux-Poitiers.

CHAPITRE IV.

CHILDÉRIC III (743).

C'était peu de séparer les États, et de déterminer leurs rapports. Il fallait de plus et surtout régler la forme des gouvernemens. Carloman s'irait établir en Austrasie : à quel titre ? Pepin disposerait de la Neustrie : en quel nom ? Prendraient-ils exemple des premières ou des dernières années de leur père? Auraient-ils un roi, ou plusieurs; n'en auraient-ils point et le seraient-ils ?

Ils adoptèrent une résolution mixte et qu'on n'eût peut-être pas attendue, mais que la sagesse pourtant conseillait. Ils consultèrent les lieux, les temps, l'inclination des esprits. Dans l'Austrasie, mieux préparée par les exemples du passé à l'usurpation, ils évitèrent tout ce qui l'eût pu retarder. Dans la Neustrie, où l'essai de Charles avait eu si peu de durée, ils craignirent de trop hasarder en précipitant. Un dernier roi leur était nécessaire en Neustrie, ils s'y résignèrent. Il n'en était plus besoin en Austrasie; ils s'en épargnèrent l'inutile et embarrassante fiction.

Carloman donc s'en alla dans son Austrasie, prenant le titre de duc et de prince; disant de l'État, mon État; appelant les leudes, ses leudes [1]; gouvernant souverainement et pour lui-même; répétant tout ce qu'avait fait Pepin d'Héristal, avant qu'il eût vaincu Berthaire à Testri. Pepin au contraire, dissimulant et temporisant, ne voulut prendre d'abord, quoique prince et duc aussi, d'autre autorité que celle de maire du palais de Neustrie. Les pouvoirs étaient pareils; les titres seulement inégaux. Faible différence, à ce qu'il semble; considérable toutefois par son influence sur l'esprit des peuples.

Un jeune prince, encore en assez bas âge, languissait, délaissé et déshérité, dans la silencieuse obscurité d'un monastère. Il se nommait Childéric, et avait eu pour père Théodoric IV [2]. C'était de lui que Charles-Martel avait dédaigné les droits et l'enfance; ce fut de lui que Pepin consentit à se servir quelque temps, afin que, devenu roi, il lui aidât à son tour et plus sûrement à le devenir.

[1] Ego Karlomanus dux et princeps Francorum, cum consilio... optimatum MEORUM... qui in REGNO MEO sunt... (*Karlomani capitul. prim.*)

[2] Quelques-uns ont dit qu'il était son frère; d'autres qu'il était fils de Chilpéric II; d'autres enfin qu'il était fils de Chlotaire IV. Mais voici ce qu'on trouve dans la chronique de Fontenelle: « Anno undecimo Theodorici regis PATRIS HILDERICI demum regis « novissimi ex genere Merovingiorum. » Et M. de Foucemagne dit avec toute raison, que « cette chronique, qui paraît avoir été « écrite sous le règne de Louis-le-Débonnaire, doit l'emporter sur « les monumens postérieurs qui font Childéric fils de Chilpéric. »

Il lui ôta donc ses habits de moine, l'assit sur le trône, et souffrit que son nom fût mis dans le préambule des actes publics. Mais ce fut toute sa part de puissance et de royauté [1].

Une autre difficulté, peut-être encore plus sérieuse, et où manquait, plus qu'en aucune, l'autorité de Charles-Martel, était les murmures de l'Église, et ses biens dont elle pressait la restitution. On ne pouvait les lui rendre sans les retirer à l'armée; et l'appui de l'armée était nécessaire. On ne pouvait les laisser à l'armée qu'en les refusant à l'Église, et l'appui de l'Église, toujours si utile, l'allait devenir bientôt encore plus. Les deux mesures contraires étaient également sollicitées par la politique. Elles l'étaient même ; et également encore, par la justice ; car d'un côté étaient de plus anciens possesseurs, et de l'autre des possesseurs plus nouveaux, mais qui l'étaient devenus au prix de leur sang.

On chercha des expédiens, des combinaisons temporaires, des transactions, et pour en mieux assurer le succès on convoqua des conciles. Il y en

[1] Pour se faire une exacte idée de cette dégradation de la royauté, il faut lire le préambule du capitulaire de Soissons. Le nom du roi n'y est rappelé que pour la date de l'acte. Quant à l'acte lui-même et aux dispositions qu'il renferme, c'est l'œuvre de Pepin seulement. C'est lui qui a convoqué, qui a décrété, qui a fait. « In anno secundo Childerici regis Francorum, EGO Pippinus, dum pluribus « non habetur incognitum qualiter NOS in Dei nomine... apud « Suessionis civitatem synodum, vel concilium facere DECREVIMUS : « quod ita in Dei nomine, FECIMUS. » (Baluze.)

eut deux en Austrasie. Le dernier, et qui fut aussi le plus important, se rassembla dans le palais royal des Estines. Parmi d'autres réglemens fort étendus et fort rigoureux, que le relâchement de la discipline avait malheureusement rendus nécessaires, il s'en fit un qui mérite d'être conservé, sur la difficile question dont tous les esprits se préoccupaient. On reconnut l'impuissance où les besoins de la guerre avaient réduit Carloman, de restituer les biens envahis. On consentit qu'ils restassent aux nouveaux possesseurs pour toute leur vie. Mais en même temps on exigea d'eux de confesser qu'ils les tenaient de l'Église, et de lui payer, pour chaque ferme, un sou d'or de redevance annuellement. On décida que, leur mort venant, tous ces biens retourneraient aux établissemens religieux qui en avaient été dépouillés. Toutefois Carloman se réserva le droit d'en disposer alors de nouveau, s'il y était contraint encore par les embarras de la guerre [1].

Ce n'était point une si désavantageuse conciliation; Pepin n'en pouvait négliger l'exemple. Il l'imita donc, et même il y ajouta. Il convoqua à son tour des conciles et des synodes à Soissons, à Duren, à Leptines. Tout ce qu'avait déjà établi son frère, il le répéta. Mais plus hardi peut-être envers son armée, ou plus timide avec son église, il osa des choses qui ne s'étaient point faites en

[1] Karlomani capitulare secundum, art. 2.

Austrasie. Ses refus, moins rigoureux que ne l'étaient ceux de Carloman, ne comprirent point toutes les terres usurpées. Il en restitua un grand nombre [1]. Il n'y eut de redevances et de reversion stipulées que pour celles dont il n'avait pas pu recouvrer la possession. Ses desseins, bien différens de ceux de son frère, l'obligeaient à d'autres ménagemens.

Une courte et heureuse expédition de guerre signala aussi les commencemens du nouveau duc d'Austrasie. Entre tous ces peuples de l'autre rive du Rhin qui, depuis la mort de Charles-Martel, affectaient à l'envi tant d'indocilité et de lassitude, les Allemands, plus présomptueux, se montraient aussi les plus menaçans. De prompts exemples étaient devenus nécessaires; car on commençait à prévoir des ligues, et si ces peuples, déposant leurs vieilles rivalités, s'alliaient, une telle confédération serait formidable. Carloman donc résolut d'aller au devant, et de rompre cette alliance avant qu'elle s'achevât. Les Allemands étaient ceux qui avaient fourni le plus de motifs; ce furent eux

[1] Quod cognoscens filius ejus Pippinus synodum apud Leptinas congregari fecit..... et quantumcumque de rebus ecclesiasticis, quas pater suus abstulerat, potuit, ecclesiis reddere procuravit. Et quoniam omnes res ecclesiis à quibus ablatæ erant restituere non prævaluit, nonas ac decimas ad restaurationes tectorum, et de unaquaque casata duodecim denarios ad ecclesiam undè res erant beneficiatæ, dari constituit, usque dum ipsæ res ad ecclesiam revenirent. (*Epistola episcoporum ad Ludovicum regem*, art. 7.)

qu'il choisit pour raffermir, par le châtiment qui leur serait infligé, la fidélité chancelante de tous les autres tributaires.

Quelques jours suffirent. Il marcha, entra sur leurs terres, et commença à les dévaster. Ils accoururent, voulant arrêter ses progrès; mais ce fut en vain. Il les repoussa, et continua toujours d'avancer et de ravager. Ils se montrèrent encore, et furent de nouveau mis en fuite. Il les chassait devant lui, sans que le combat même retardât sa course. Arrivé ainsi au Danube, il s'arrêta, et attendit leurs soumissions. Elles vinrent, et ne tardèrent pas d'un seul jour. Tout ce qu'exigea Carloman, il l'obtint. Sermens, otages, tributs, rien ne lui pouvait être refusé, et rien ne le fut. Il donnait la paix : à quel prix ne l'eussent-ils point achetée, en l'état où les avaient réduits leurs défaites?

CHAPITRE V.

LIGUE CONTRE CARLOMAN ET PEPIN (743-744).

Carloman se glorifiait, et ce n'était cependant qu'une victoire vaine et sans fruit. A peine s'il éloignait le péril qu'il croyait dissipé et anéanti. Ces peuples se souvenaient de leurs fautes, lorsque, bravant tour à tour Pepin d'Héristal et son fils, ils conviaient follement ces princes à d'infaillibles

triomphes. Unis, ils eussent triomphé eux-mêmes; divisés, ils ne pouvaient manquer d'êtres vaincus. La récente catastrophe des Allemands en était encore un éclatant témoignage. Elle prouvait de nouveau l'imprudence des agressions isolées contre les Francs et la nécessité des résistances combinées.

Cet événement donc, car telle était alors la propension des esprits, bien loin de déconcerter les desseins qui s'agitaient déjà chez les tributaires, les favorisa. On ne les embrassait nulle part avec plus d'ardeur qu'en Bavière. Hiltrude sollicitait incessamment Odilon, et Sonnéchilde, du fond de son abbaye, incitait Hiltrude. On eût cru qu'il n'était question que de l'intérêt de ses peuples, et celui de Griffon, qui s'y mêlait secrètement, dominait.

Odilon, sa résolution étant arrêtée, demanda et obtint l'appui des Saxons. Il obtint aussi celui des Vénèdes. Les Frisons, on ne sait pour quel motif, lui manquèrent. Mais les Allemands, plus oublieux de leurs sermens que de leurs malheurs, saisirent avec joie cette occasion de les venger, et promirent. C'était beaucoup; Odilon voulait davantage. Il voulait d'autres alliés, de plus grandes forces, plus d'un théâtre de guerre. Il méditait sagement de contraindre les deux frères à se diviser. Hunoald pouvait l'y servir. Il était, comme eux, fatigué du joug qu'on lui imposait. Il avait de plus, ainsi que les Allemands, des humiliations, des défaites, des pertes récentes. Tout leur était commun avec lui; les injures, les ressentimens, l'ambition. Pourquoi

hésiterait-il ? Il les seconderait ; ils le seconderaient à son tour : ils auraient moins d'ennemis ; il en aurait moins : ils résisteraient plus facilement ; il combattrait avec plus de sécurité. Hunoald se laissa séduire, et jugeant en effet les propositions favorables, il y consentit.

Un profond secret avait enveloppé cette dernière négociation ; mais les autres desseins d'Odilon avaient été bientôt pénétrés. Carloman et Pepin, sachant que leurs ennemis s'unissaient contre eux, s'unirent à leur tour, et se concertèrent. Les Francs prirent les armes dans les deux royaumes, et comme on n'avait en Neustrie aucune prévoyance de l'infidélité d'Hunoald, l'armée qui s'y rassembla marcha tout entière en Austrasie, croyant n'avoir à combattre qu'avec les peuples germains. Fidèles à leurs anciennes habitudes de guerre, les Francs se hâtaient, voulant attaquer, et jugeant désavantageux de se laisser prévenir. Leur jonction faite, ils remontèrent quelque temps le Rhin, puis tournant vers la frontière des Bavarois, ils allèrent camper sur les bords du Lech. Odilon campait lui-même de l'autre côté, dans une position formidable, protégée au-devant par le fleuve, et sur les flancs, par d'inabordables marais. Théodoric, duc des Saxons, et Théodald, duc des Allemands, étaient avec lui. Les Francs hésitèrent : car le passage était périlleux, et le succès de l'attaque au moins incertain. Les Bavarois à leur tour ne tentaient aucun mouvement, satisfaits de braver à

l'abri de leurs retranchemens, et de leurs marais l'impuissante menace de leur ennemi. Ils ne cherchaient point la guerre, disaient-ils, mais l'indépendance. Ils n'allaient point chez les Francs et n'avaient nul dessein de les attaquer. Mais qu'ils vinssent chez eux et les attaquassent, ils se défendraient.

Quinze jours passèrent ainsi, longs et fâcheux à l'impatience des Francs. Et pendant qu'ils s'irritaient et se consumaient dans cette inaction, les autres dangers qu'ils n'avaient pas prévus menaçaient tout à coup et se découvraient. Hunoald, quand il avait vu Pepin s'engager si avant dans les provinces de Germanie, reconnaissant le moment venu d'exécuter la promesse faite à Odilon, il avait précipitamment réuni ses troupes, et les avait dirigées vers la Loire. Bientôt il en tenta le passage, et il ne se trouva plus assez de soldats francs pour le disputer. Voilà donc Hunoald qui se précipite, qui se répand en Neustrie, qui tire librement et en sûreté vengeance des dévastations commises sur son territoire. Il arriva jusqu'à Chartres. On crut un instant que cette ville pourrait l'arrêter; on s'abusait, elle succomba. Il la prit, la pilla et y mit le feu. Tout périt, même sa basilique, temple vénéré, que les évêques avaient dédié à la mère du Christ, et que la pieuse libéralité des chrétiens avait magnifiquement enrichi.

Mais cette agression, heureuse et opportune pour Hunoald, ne fut pour Odilon qu'une diversion

tardive et infructueuse. Pepin était déjà sur le Lech; la guerre de Bavière était engagée ; les ennemis étaient nombreux et puissans. On ne pouvait ni se retirer ensemble, car on se fût avoué vaincu ; ni persévérer en se séparant, car les forces de l'Austrasie n'auraient pas suffi. On résolut donc de poursuivre, et Pepin, quelle que fût son impatience, consentit à différer le châtiment d'Hunoald. Il serait vaincu de la seule défaite d'Odilon. Qu'ils triomphassent sur les bords du Lech ; ceux de la Loire seraient déjà libres.

Cependant il fallait vaincre au moins une fois, et l'espérance en était douteuse. Renonçant, tant les difficultés étaient grandes, au projet de passer le Lech en vue du camp ennemi, Carloman et Pepin conçurent et tentèrent un projet nouveau. Aux deux côtés, mais à de longues distances de la position qu'occupait le duc de Bavière, des gués avaient été découverts. Enveloppés de bois épais et profonds, ils n'en eussent été que plus favorables, si des marais bourbeux et sans fin n'eussent rendu ces bois eux-mêmes presque inaccessibles. Toutefois, nul autre moyen ne s'offrant, il fallut bien se résoudre à essayer celui-là. La nuit venue, les Francs firent trois corps de leurs deux armées : l'un qu'ils laissèrent pour la défense du camp ; les autres qui durent marcher, conduits par Pepin et par Carloman. De ces deux corps, le premier monta vers la source du Lech ; le second descendit vers le point où il jette ses eaux dans le Danube. Les

obstacles semblaient se multiplier; mais la constance des Francs croissait avec eux. On fit dans le chemin de fâcheuses rencontres et de regrettables pertes ; on arriva cependant, et comme les gués que les Bavarois ignoraient n'étaient point gardés, quand le jour commença de poindre, les deux troupes des Francs atteignaient déjà la rive droite du Lech. Elles s'arrêtèrent alors, joyeuses d'un succès qui en présageait de plus décisifs; après quoi, et de courts momens ayant été donnés au repos, elles reprirent leur marche, tournant cette fois devers le camp ennemi. L'attaque ne tarda que le temps qu'il fallait à une prompte et ardente course pour en franchir la distance. Surpris, mais non découragé, Odilon suppléa, autant que le pouvait la prudence, aux avantages que le passage imprévu du Lech lui avait fait perdre. Sa défense fut opiniâtre et désespérée ; et cependant elle n'eut d'autre succès que de faire acheter plus chèrement leur triomphe à ses ennemis. Car les premières tentatives repoussées, d'autres succédèrent, d'autres encore après celles-ci, et le moment vint où les retranchemens furent forcés, le camp envahi, l'armée des Bavarois accablée. Odilon ne se déroba qu'à grand peine, et prolongea sa fuite jusqu'aux bords de l'Inn. Théodoric retourna en Saxe; Théodald chez ses Allemands ; car le malheur, comme il arrive toujours, rompait l'alliance.

On raconte que le prêtre Serge se trouvait au nombre des prisonniers laissés au pouvoir des

Francs. C'était un prêtre romain, envoyé du pape Zacharie auprès du duc de Bavière. Ce prêtre était venu, la veille même du combat, au camp de Pepin et de Carloman, et, chose étonnante en ce temps, et qui était encore sans exemple, il les avait sommés, au nom de son maître, de cesser cette guerre impie contre leur beau-frère; les menaçant d'être abandonnés de saint Pierre et poursuivis de la colère de Dieu. Pepin, averti qu'il n'avait pu réussir à se dérober avec Odilon, le fit amener devant lui, et dit : « Je le savais bien que « tu nous trompais, et que tu n'étais envoyé ni « par Zacharie, ni par saint Pierre. Le comprends-« tu maintenant que les Bavarois sont, de l'ordre « même de Dieu, soumis à la puissance des Francs[1]?

[1] La souveraineté des rois francs comprenait de grandes prérogatives en Bavière. On en retrouve les traces dans le titre 2 de la loi des Bavarois, donnée par Théodoric d'Austrasie, et renouvelée par Dagobert Ier.

Le roi pouvait, dans de certaines occasions, choisir le duc. — *Ducem quem rex ordinavit.* — *Dux quem rex ordinaverit*, tit 2, chap. 1 et 9. — Seulement il devait être de la race des Agilolfingiens; mais parce que les rois francs l'avaient accordé à cette race. — *Quia sic reges antecessores nostri, concesserunt eis*, chap. 22. — Si le duc résistait aux ordres du roi, il était dépouillé de sa dignité. — *Qui decretum regis contempserit, donatu dignitatis ipsius ducatu careat*, chap. 9. — Si le fils du duc se soulevait contre son père, le roi pouvait l'exiler. — *Hoc in potestate regis erit ut exiliet eum, si vult*, chap. 10. — Le rebelle ne conservait de ses biens que ce que la clémence du roi consentait à lui accorder. — *Nihil aliud nisi quod per misericordiam rex dare ei voluerit*, chap. 10. — Si le rebelle était le seul héritier du duc, le roi était libre de disposer de la succession. — *In regis erit potestate; cui vult donet, aut illi, aut alteri*, chap. 10. — Le roi avait le

« Pour qui a combattu saint Pierre, si ce n'est pour « nous? Nous eût-il voulu assister, si notre cause « eût été injuste comme tu disais? » L'événement en effet avait mal secondé cette tentative de Zacharie.

On avait vaincu, mais on n'était pas vengé. Les Francs donc se répandirent dans la Bavière, et prirent sans pitié dans ce malheureux pays leur satisfaction accoutumée de meurtre, de pillage, de dévastation. Ils s'y arrêtèrent cinquante-deux jours, et n'en voulurent sortir qu'après avoir achevé sa ruine, n'estimant bonnes, entre toutes les garanties de soumission, que l'impuissance et la crainte.

Cette exécution mise à fin, Pepin et Carloman se séparèrent; Pepin se rappelant Hunoald, Carloman n'ayant oublié ni les Saxons, ni les Allemands. Celui-ci d'abord entra dans la Saxe. Théodoric, mal préparé pour une si dangereuse guerre, résista plus faiblement qu'il n'était d'habitude chez ce peuple fier et audacieux. Il reculait toujours et pas à pas devant les Austrasiens, n'osant plus combattre à découvert cette armée, à qui sa

droit de lever des troupes. — *In exercitu quem rex ordinavit*, chap. 4. — Le roi pouvait punir de mort dans le duché. — *Si quis hominem per jussionem regis occiderit, non requiratur, quia jussio domini sui fuit*, chap. 8. — *Ille homo qui hæc commisit benignum imputet regem, si ei vitam concesserit*, chap. 4. — Le roi enfin imposait et changeait les lois. (*Præfat. ad legem Bajuvariorum.*)

Ces détails sont utiles à connaître afin de mieux juger l'espèce de dépendance en laquelle étaient tous ces peuples.

récente victoire donnait un insurmontable ascendant. Bientôt enveloppé, resserré, manquant d'espace pour fuir, manquant de force et de confiance pour attendre, il se jeta dans le château d'Hochsigbourg; faible et dernière espérance. Carloman l'investit, le pressa, le réduisit presque aussitôt aux extrémités les plus malheureuses. Que lui restait-il qu'il pût encore tenter? La soumission et la feinte, d'artificieuses promesses et de faux regrets. Il s'y résigna et eut sujet de s'en réjouir. Ses prières ne furent point repoussées; ses sermens ne furent point méprisés. On lui permit d'acheter la paix, et le prix acquitté, on la lui donna.

Après les Saxons, venaient pour la seconde fois Théodald et les Allemands. Carloman, les offres de Théodoric acceptées, retourne en arrière, traverse le territoire des Thuringiens, passe le Mein, et se montre, terrible et implacable, à ce peuple que n'ont pu dompter ses premiers malheurs. Ce ne fut point une guerre, mais une vengeance furieuse et qui n'était pas disputée. On fuyait, n'ayant nul espoir de vaincre, et l'on s'épargnait du moins, entre tant de pertes, celles qu'auraient coûtées les combats. On leur prenait tout; les guerriers restèrent, et les haines.

Pepin à son tour préparait aussi ses vengeances. Sitôt qu'il eut repassé le Rhin, il prit le chemin des provinces qu'avait envahies le duc d'Aquitaine. Mais ce duc, qui n'avait pas le dessein de

s'y maintenir, et qui ne voulait ni exposer son butin, ni tenter loin de sa frontière les périlleuses chances d'une bataille, rétrograda successivement jusques à la Loire, et se contenta d'en occuper les passages. L'hiver approchait ; l'armée de Pepin avait supporté de longues fatigues; aller plus avant ne se pouvait pas. On s'arrêta donc, et à défaut de meilleur succès, Pepin dut se contenter pour ce temps de la délivrance de son territoire.

Mais quel eût été ce succès, si d'autres n'eussent pas suivi? La Loire affranchie d'Hunoald, il restait l'Aquitaine, qui prétendait l'être de Pepin. Il restait ce duc des Gascons, infidèle et ambitieux, qui se déclarait souverain, et, rappelant le traité du roi Chilpéric, se disait l'égal des ducs de Neustrie. Il triomphait si l'on ne poursuivait pas ; si la guerre cessait à ce point, il conservait tout ce qu'il s'était promis d'obtenir. Aussi, le printemps venu, Pepin sortit promptement de son inaction. Les troupes furent rappelées; une belle et nombreuse armée se forma; on se rapprocha de la Loire ; on se prépara à forcer cette difficile barrière qui protégeait encore Hunoald. On allait revoir, s'il en fallait juger par les apparences, les mêmes désastres qui avaient épouvanté l'Aquitaine dans cette expédition si funeste, où Loches avait succombé.

Le duc n'en eut point une autre espérance, et comme il vit les Bavarois, les Allemands, les Saxons, tous ses alliés de Germanie réduits à l'impuissance de le seconder, il comprit qu'impuissant lui-même

pour résister seul aux forces unies des Francs, l'occasion présente avait cessé d'être favorable, et qu'il ne restait plus qu'à temporiser, jusqu'à ce qu'il s'en offrît de nouvelles. Il répéta donc ce qu'il avait déjà fait une fois. Il proposa encore de traiter, et subit avec la même résignation tous les sacrifices qu'on lui imposa. Pepin, quelques méfiances qu'il eût, se laissa pourtant entraîner. Il obtenait, sans la guerre, les seules choses qu'il pût alors espérer par elle. D'autres temps permettraient peut-être une autre ambition; celui-ci la condamnerait. De plus importans intérêts d'ailleurs occupaient déjà l'esprit de Pepin, et l'eussent détourné d'une entreprise qui, si on l'étendait jusqu'à la dépossession d'Hunoald, eût exigé trop de temps et de trop difficiles efforts. Ce duc abdiquait ses prétentions, et se reconnaissait dépendant; il suffisait, et l'on ne devait encore rien vouloir de plus.

Ainsi se rompit et se dissipa cette ligue qui, habilement concertée, eût pu, sans la victoire longtemps douteuse du Lech, mettre en péril la puissance de Pepin et de Carloman. Qui pourrait dire, s'ils n'eussent pas triomphé dans cette journée, ce qu'il en fût advenu des vieux desseins de Charles-Martel et de son père? Soixante ans de gloire et de patience s'allaient confondre peut-être dans une seule défaite et dans un seul jour. Victorieux sur le Lech, Pepin devint roi; vaincu, d'autres défaites devaient succéder, les Germains étaient

affranchis, Griffon reprenait les armes, Hunoald ne s'arrêtait point ; vaincu, qu'en eût-il été de sa race ? Fatalité des œuvres humaines : dans ces changemens progressifs, où tant d'efforts et de succès sont requis, qu'un seul anneau manque à la longue chaîne, et plus puissant à lui seul par son absence que tous les autres ensemble par leur énergie et leur union, il interrompt, dissipe et efface; il change en un instant tout ce qui changeait !

CHAPITRE VI.

ABDICATION. — RÉUNION (745-746-747).

Un événement se préparait, étrange, inattendu, presque inexplicable, et qui devait avoir sur la fortune de cet État la plus décisive influence. Il allait se réunir de nouveau ; mais non plus par la mort, cette fois, ni par la conquête. On allait voir une abdication volontaire et libre ; une abdication comme il ne s'en était pas encore rencontré ; non personnelle seulement et de prince, mais collective et de race.

Carloman était jeune encore, et il avait un esprit élevé, un courage brillant, de la gloire. Ses peuples aimaient sa domination ; ses ennemis, contraints au repos, avaient cessé de troubler le sien. Aucune adversité n'avait encore éprouvé sa vie ; aucune joie ne lui avait été refusée ; aucune espé-

rance ne lui était interdite. Il avait un fils et plusieurs autres enfans ; la plus parfaite intelligence régnait entre lui et son frère : tout l'encourageait et lui succédait.

Et il voulut cependant, lui prince redouté, politique sage, guerrier vigilant et victorieux, homme en qui surabondaient encore la jeunesse, l'ardeur et la force, il voulut délaisser le monde, abdiquer sa gloire, répudier la puissance, entrer vivant dans la mort. Il voulut bien plus ; il voulut, heureux et bon père, dégrader avec lui et déshériter ses enfans.

Quels dégoûts si amers l'avaient si promptement détaché des intérêts de la vie ? Quel sentiment si profond avait subitement étouffé tant d'autres sentimens qui le dominaient ? Pourquoi cette humilité, cette abnégation de soi, cette aversion de régner si nouvelles en lui et si vives ? Pourquoi surtout cette renonciation inouïe, que la violence ne lui prescrit point, et qu'il accorde cependant pour lui-même et toute sa race ? On ne s'étonnait point de l'exemple que donnait Hunoald dans ce même temps ; car il avait répandu le sang de son frère, et l'on trouvait juste qu'il voulût cacher dans un cloître la honte et l'expiation d'un tel crime. Mais la vie de Carloman était innocente, et Hunoald au moins n'aliénait pas les droits de ses fils [1].

[1] Le P. Daniel cite deux autres exemples contemporains, dans les royaumes de Northumberland et de Mercie. Cela est vrai, et

Le zèle religieux échauffait peut-être l'esprit de ce prince. Les sages et austères conseils du christianisme lui inspiraient peut-être ce détachement des choses humaines, et ce juste dédain de la terre. Sans doute, et l'on explique avec vraisemblance ainsi, qu'il soit descendu de la puissance pour s'élever, dans une vie pénitente et sainte, aux grandeurs du ciel. Mais le sort auquel il réduit sa famille ; mais cet abaissement volontaire qu'il impose aux siens, où en chercher l'interprétation et la cause ? La même loi qui l'exhortait pour lui à l'oubli du monde et à la retraite, lui eût interdit plutôt que persuadé cette spoliation téméraire et prématurée qu'il exerçait contre ses enfans. Le christianisme lui aurait prescrit de ne pas les priver de leur héritage, et de ne pas devancer pour eux les desseins inconnus de la Providence. N'y eut-il en effet qu'une pensée de piété dans cette

il y en a même quatre : Éthelred et Cœnred en Mercie ; Céolwulf et Eadbert dans le Northumberland. Mais Eadbert cédait à la violence, et laissait la couronne à son fils Oswulf. Céolwulf, prince faible, et déjà détrôné une première fois, cherchait sa sûreté dans un cloître, et ne dépouillait pas non plus son héritier naturel. Éthelred descendait du trône, l'esprit troublé par le meurtre de la reine Osthryde, auquel il n'était pas, dit-on, étranger. Cœnred se faisait moine, mais en rendant la couronne au fils d'Éthelred à qui elle appartenait, et que son extrême jeunesse en avait privé jusqu'alors. On peut ajouter un cinquième et même un sixième exemple dans l'histoire contemporaine de l'Heptarchie, celui d'Offa, roi d'Essex, mais qui n'était pas marié ; et celui d'Ina, roi de Wessex, mais qui était fort vieux et n'avait point de fils. On ne peut trop le redire, ce n'est pas l'abdication de Carloman qui étonne ; c'est qu'il ait dépouillé ses enfans.

grande résolution ? La politique en fut-elle entièrement écartée ? Ne voulut-on point prévenir les dissensions futures de la nouvelle race, déjà divisée avant d'avoir achevé son élévation ; ramener l'État à l'union pour perpétuer sa prééminence ; favoriser et hâter l'exaltation du nouveau roi qui se préparait ; assurer, en lui donnant plus d'éclat, l'avènement de cette famille à qui une si grande puissance était nécessaire pour envahir celle où elle osait aspirer ? Le sentiment religieux déterminait Carloman pour lui-même ; le sentiment religieux et le sentiment politique concoururent à le déterminer pour ses enfans. Son sacrifice arrêté, il crut le leur utile à l'État, et peu regrettable pour eux. Il les obligeait à la régulière et paisible vie où il cherchait pour lui-même les joies légitimes et le bonheur sans périls. Sa tendresse s'en alarmait faiblement ; sa prudence et sa piété s'en réjouissaient.

Une autre pensée se présente encore ; mais injurieuse à l'excès pour le caractère de Pepin, et que l'amitié des deux princes semble repousser. Peut-être Carloman n'avait-il point consenti à l'exclusion de ses enfans. Peut-être ne remettait-il l'Austrasie à Pepin que temporairement, et parce qu'ils étaient encore en bas âge. Peut-être avait-il reçu sa promesse qu'il la leur restituerait, sitôt que, devenus hommes, ils seraient en état de la gouverner. Peut-être Pepin trahit-il la confiance de son frère, et abusa-t-il tour à tour de sa

retraite, qui ne lui laissait plus ni droit ni pouvoir, et de sa mort, qui tarda trop peu. Peut-être usurpa-t-il l'Austrasie sur ses neveux, comme Laon sur son second frère, comme la Neustrie sur son roi.

Enfin (car cette supposition n'est pas non plus entièrement dépourvue de vraisemblance), peut-être que Carloman, docile comme il l'était aux plus rigoureuses règles de la doctrine religieuse, se faisait scrupule de retenir une souveraineté que le droit établi réservait à une autre race. Peut-être condamnait-il lui-même l'ambition de la sienne, et ne voulait-il ni participer à cette spoliation, ni encourir le reproche d'avoir souffert que ses enfans y participassent.

Carloman ne se contentait pas d'abdiquer; il s'enfermait dans un monastère. Il ne se bornait même pas à se faire moine; il prenait encore, ou pour lui-même ou pour la sûreté de son frère, de plus infaillibles précautions contre ses propres regrets et contre les provocations de ses partisans. Prince éprouvé et vaillant homme de guerre, les mécontentemens et les espérances pouvaient quelque jour se tourner vers lui. Sa retraite, s'il la choisissait sur le territoire des Francs, pouvait n'être pas sans retour. Il s'exilait donc doublement, du monde et de son pays. Il allait chercher, dans les monastères d'Italie, un repos plus sûr et un oubli plus profond.

Son frère toutefois ne consentit point qu'il des-

cendit sitôt de son rang. Il exigea qu'il demeurât prince jusqu'à ce qu'il eût changé ce titre contre ceux que lui assignerait la religion. Son voyage, dont Pepin voulut régler les apprêts, eut l'éclat et le faste de ceux des rois. Des leudes, des gens de guerre, une nombreuse troupe de serviteurs, le suivirent. Il montrait, jusqu'aux derniers momens de sa vie mondaine, quelle était pour lui cette vie, et de quelles prospérités il se détachait. Arrivé à Rome, il offrit au pape de magnifiques présens. Ensuite, et quelques jours seulement écoulés, il consomma généreusement le sacrifice qu'il s'était prescrit. On lui coupa les cheveux; on lui ceignit la robe de bure; il consacra ce qui lui restait de vie à l'humble service de Dieu.

Il fit construire un monastère, à quelques milles de Rome, sur le mont Soracte, et ce fut dans ce lieu qu'il établit d'abord sa retraite. Mais, trop voisine de la ville sainte, elle ne fut pas long-temps solitaire. Les Francs, que de profonds souvenirs attachaient au pieux reclus, accouraient en foule sur le mont Soracte. Peut-être l'ambition de Pepin s'en alarma-t-elle; peut-être l'inquiète rigidité de Zacharie. Ce pape, soit que la pensée lui en appartînt, soit que le conseil lui en eût été suggéré, exigea que Carloman renonçât encore à cette maison où il se plaisait, et où sa vie ne saurait avoir, disait-il, assez de recueillement et de régularité. Le moine se résigna, et on l'envoya au monastère du mont Cassin, où depuis ce temps, il dut

vivre soumis à la direction et à l'obéissance de l'abbé Optat.

Et ce fut par quel admirable concours de circonstances fortuites et inespérées l'empire des Francs se trouva réuni, lorsque tant de causes au contraire semblaient en devoir prolonger, accroître peut-être la division. Ce fut comment le second des trois fils de Charles-Martel devint possesseur, ses frères vivans, de l'héritage entier de son père. C'était déjà un assez difficile succès que Griffon eût été exclus du partage fait à Verberie; un difficile et heureux succès, d'avoir empêché l'effet du second partage, accordé aux légitimes obsessions de Sonnéchilde. C'était beaucoup; et quel avantage si grand, si bien garanti, si durable en eût-on recueilli cependant, si Carloman n'abandonnait pas l'Austrasie, si ses enfans conservaient le droit de la retenir après lui? Et quelle autre volonté que celle de Carloman même pouvait provoquer un tel abandon, et quelle puissance pouvait donner une telle impulsion à sa volonté? Humilions-nous! la main des hommes était trop faible pour cette œuvre.

CHAPITRE VII.

GRIFFON (747-748).

Il y avait toutefois un danger sérieux dans cette abdication de Carloman. Les droits de Griffon étaient si certains, l'injustice qu'on lui faisait si bien reconnue, les habitudes du partage si anciennes et si respectées, que l'Austrasie devenant libre, il était à craindre qu'elle n'appelât ce troisième prince, captif et dépossédé. On n'avait plus les mêmes motifs qu'autrefois pour l'exclure. Il n'était plus besoin, pour lui faire justice, d'affaiblir la Neustrie, et de rétablir l'ancienne séparation de la Bourgogne. Quel danger aurait, avec le fils de Sonnéchide, une division qui n'en avait pas avec Carloman? pourquoi faire violence aux vœux des Austrasiens, et leur refuser, quand la nécessité n'y obligeait pas, l'avantage dont ils étaient si jaloux d'un gouvernement séparé et indépendant?

Il fut facile à Pepin de prévoir un embarras si probable et si naturel. Cherchant donc comment il y pourrait obvier, et n'osant à la fois ni continuer de retenir Griffon à Neufchâtel, car ce château était en Austrasie; ni l'envoyer dans un autre, de peur d'irriter les Austrasiens par cet aveu de ses méfiances, il conçut l'idée d'affecter une générosité qui préviendrait toute plainte, et de rendre

son frère libre pour mieux assurer sa captivité. C'est pourquoi, sa résolution arrêtée, il feignit de se réconcilier avec ce prince, et le retira de Neufchâtel pour le retirer en effet de l'Austrasie. Mais en même temps la joie qu'il avait de cette réconciliation se trouva si grande, et si profonde sa nouvelle affection pour son frère, qu'il ne put se résoudre à le souffrir loin de lui, ni consentir même qu'il habitât un autre palais que le sien.

Le peuple y fut peut-être trompé; mais Griffon ne pouvait pas l'être. Si sa délivrance profita d'abord à son frère, elle contraria peu ses propres desseins. Il ne cessa point, malgré ces obstacles, d'entretenir et d'étendre les intelligences qu'il avait formées en Austrasie. Bientôt ce fut un parti redoutable; bientôt le duc des Saxons, jaloux de diviser la puissance qui lui était ennemie, embrassa lui-même les intérêts de ce parti, et prit l'engagement de le seconder. Les choses conduites à ce point, Griffon sut se dérober à l'obséquieuse vigilance de ses surveillans, et réussit à gagner la Saxe, sans que nul des officiers de Pepin pût ou osât l'arrêter.

A peine y fut-il, de nombreuses troupes de jeunes Austrasiens accoururent, qui le proclamèrent leur chef, et lui formèrent dès les premiers jour quelque apparence d'armée. Fidèle à son tour, et ne manquant ni à sa politique, ni à sa promesse, Théodoric vint aussi, et lui amena ses Saxons. La promptitude, utile à presque toutes les

entreprises, était à celle-ci nécessaire. Ils eurent toute celle qu'exigeaient d'eux de si importans intérêts. Sitôt réunis, ils commencèrent leur incursion. Ce fut d'abord sur la Thuringe qu'ils la dirigèrent; car cette province, étrangère aux Francs, quoique sujette, résisterait apparemment d'une ardeur moins opiniâtre, et Griffon savait de quel avantage il serait pour lui que ses premiers efforts fussent des succès.

Il en fut ainsi en effet : la Thuringe, laissée à elle-même, se défendit faiblement, et les deux alliés en eurent promptement envahi d'assez considérables parties. Mais Pepin, quoiqu'il fût encore éloigné, ne laissait pas de leur préparer déjà de graves obstacles. En même temps qu'il faisait marcher vers le Rhin une forte armée de Neustriens et de Bourguignons, il travaillait à se ménager, au cœur même de la Germanie, de puissans et secourables alliés. Les Allemands, les Bavarois, les Frisons, lui eussent donné moins d'espérances que de craintes : il n'eût osé recourir à eux. A peine s'il pouvait s'assurer qu'ils n'imitassent pas les Saxons. Mais par-delà ces peuples étaient les Vénèdes, ennemis autrefois des rois de Neustrie, amis aujourd'hui, ou indifférens. Séparés de la frontière des Francs par d'assez vastes territoires, leur ambition et leur jalousie ne s'étendaient plus depuis long-temps au-delà des États voisins. Ce fut d'eux que Pepin se promit d'avoir l'assistance. Il la demanda; ils la lui vendirent.

Cent mille de ces Vénèdes entrèrent inopinément par la frontière septentrionale des Saxons. Il ne fut jamais ni surprise plus grande, ni consternation plus profonde. Car de son côté Pepin aussi approchait, et l'on était faible pour résister à la fois dans la Saxe et dans la Thuringe. On prit néanmoins de promptes et courageuses résolutions. Pendant que Théodoric, se séparant à regret de ses alliés, courait pour protéger son pays contre les Vénèdes, Griffon, craignant le reproche de fuir, et ne voulant abandonner aucune des conquêtes déjà obtenues, choisit une position favorable et s'y retrancha. Pepin, satisfait d'avoir arrêté les progrès de son frère, et ne se proposant point alors de plus grands succès contre lui, prit la meilleure part de son armée, et se dirigea vers la Saxe, sur les pas de Théodoric. Bientôt il eut fait sa jonction avec les Vénèdes, et ensemble ils accablèrent et dispersèrent tout ce qu'on essaya de leur opposer. Il y eut quarante jours de massacres et de pillages. Toutes les cités furent prises, et tous les forts renversés. Les Saxons, découragés, ne résistaient plus. Théodoric seulement, enfermé comme il avait fait d'autres fois dans son château d'Hochsigbourg, y faisait encore, quoique sans espoir, un dernier et généreux essai de défense. Mais ce furent des efforts perdus; la place tomba, et lui-même il tomba aussi, et vivant, au pouvoir de son ennemi. Pepin se montra, dit-on, implacable. On croit que, fatigué

des perpétuelles trahisons de Théodoric, il le fit inexorablement mettre à mort. Mais ce n'est guère qu'une conjecture douteuse, et qu'il faut peut-être écarter [1].

Ce prince, le duc des Saxons abattu, revint aussitôt vers son frère. Mais celui-ci, toujours résolu et inébranlable, se maintenait dans le poste où il s'était établi, ne recherchant, ni ne refusant le combat. Son projet se découvrait aisément : il ne hasardait rien, et sa résistance, si on l'assaillait, serait intelligente, opiniâtre, désespérée. Au nombre, qui lui manquait, suppléeraient l'avantage de la position, la force des retranchemens, le dévoûment intéressé de ses Austrasiens, coupables comme lui de rébellion. Pepin s'en inquiéta. L'embarras, dans les conjonctures présentes, était moins de vaincre que de vaincre au prix qu'il en coûterait ; de combattre contre son frère ; de prolonger la guerre civile ; d'irriter encore plus l'orgueil des Austrasiens par une défaite. Préoccupé du grand événement dont il appelait déjà et hâtait le jour, il comprenait que les actes de modération aideraient mieux maintenant à ce difficile succès que les triomphes. Il lui importait de différer au moins et de feindre. Qu'exposerait-il ? De tous ces peuples qui eussent pu seconder son frère, le seul qui l'eût en effet

[1] On voit par le chapitre IX du titre 2 de la loi des Bavarois, que la dépossession était la peine des ducs révoltés. — *Si protervus vel rebellis fuerit, donatu ipsius ducati careat.*

suivi, était désarmé. Griffon, réduit à ce petit nombre de fugitifs qui s'étaient attachés à sa fortune, ne serait jamais redoutable, en quelque temps qu'on voulût achever sa ruine.

Pepin donc consentit à négocier, ou plutôt il le souhaita. A son tour Griffon, dans l'état périlleux où étaient alors ses affaires, n'eût pu concevoir de plus favorables vœux. On écouta des deux parts les salutaires conseils de la prudence. On convint de ne pas combattre. Griffon promit de ne pas aller plus avant; Pepin, de ne pas pousser plus loin ses succès. Rien ne se poursuivrait; mais rien aussi n'était désavoué ni abandonné. L'armée de Neustrie se retirerait; mais Griffon conservait ses Austrasiens. Il n'obtenait point d'établissement; il ne lui en était pas non plus refusé. On remettait à d'autres temps l'examen et le réglement de ses intérêts. C'était une paix promise plutôt qu'accordée. On ne renonçait pas à la guerre, on l'interrompait.

Toutefois Pepin revint en Neustrie; car, durant son absence, son plus important dessein se ralentissait et périclitait. Sur ces entrefaites mourut, en Bavière, le duc Odilon. Griffon avait longtemps espéré que ce duc, avec lequel il avait eu naguère de si intimes rapports, lui accorderait, comme les Saxons, des secours pour sa nouvelle entreprise. Mais ce calcul, si vraisemblable qu'il fût, s'était trouvé faux. Odilon, se souvenant des malheurs qu'avait attirés sur lui sa précédente

tentative d'affranchissement, craignit d'encourir de nouveau la redoutable colère du duc de Neustrie. Hiltrude d'ailleurs ne l'excitait plus, comme autrefois, à la guerre. Elle s'appliquait au contraire à l'en détourner. Car depuis la défaite du Lech, elle s'était par degré détachée des intérêts de Griffon, et maintenant elle était réconciliée avec Pepin.

Griffon, que ne retenait plus l'amitié d'Hiltrude, et qu'entraînait bien plutôt le ressentiment de son infidélité, jugeant l'occasion favorable pour sa vengeance et pour son ambition, forma le projet de profiter de la mort du duc, de surprendre la Bavière, et de chercher dans cette province l'établissement que Pepin différait toujours de lui assigner. Hiltrude, il est vrai, avait un fils d'Odilon. Mais Tassillon (ainsi se nommait l'héritier du dernier duc) était en bas âge. Un si faible obstacle n'était pas pour décourager cette impatiente convoitise de puissance. Griffon d'ailleurs, né de Sonnéchilde, était du sang des Agilolfingiens, et par la loi du pays, cette condition suffisait pour prétendre à le gouverner.

Le projet conçu et proposé aux Austrasiens, il fut reconnu unanimement avantageux et facile. On l'embrassa donc, on l'entreprit, on l'exécuta. Tout s'accomplit d'abord comme ils l'avaient espéré. Il avait suffi à Griffon d'être venu. Sitôt qu'il se montra et qu'il dit : « Me voici, moi, le fils de « Charles-Martel et de Sonnéchilde, » toutes les

villes lui furent ouvertes, et le titre de duc ne lui fut plus disputé. Par une autre faveur, ou plutôt une autre dérision de la fortune, Hiltrude et Tassillon tombèrent tous deux dans ses mains.

Ce n'était pas ce que Pepin espérait quand il s'était arrêté au pied des retranchemens de Griffon. Il l'y laissait et l'y dédaignait impuissant et abandonné. Et tout à coup il le retrouvait souverain, chef d'un peuple ardent à la guerre, possesseur d'un territoire étendu, soutenu même par de nouveaux alliés, car les Allemands s'étaient engagés cette fois dans sa querelle. Si la ligue qu'avait formée Odilon avait été quelque temps si menaçante et si dangereuse quand l'Austrasie servait avec docilité Carloman, que serait-ce aujourd'hui sous Griffon, lorsque les Austrasiens divisés n'obéissaient qu'avec répugnance à Pepin ?

Ce prince se repentit alors ; mais qui eût pu prévoir de si prompts et si prodigieux changemens ? Au moins se promit-il, puisque le mal ne pouvait plus être prévenu, d'y porter de bons et efficaces remèdes. Griffon, qu'il avait imprudemment laissé croître, croîtrait encore plus s'il ne se hâtait. Il le vit bien, et sa résolution fut à l'instant même arrêtée. Mais l'hiver était survenu, et quelque impatience qu'éprouvât Pepin, il était forcé de suspendre. Griffon cependant, à qui ces délais étaient favorables, n'en profitait pas seulement pour se mieux préparer à la guerre ; il en profitait aussi pour essayer de la conjurer. La Bavière entre-

tenait, depuis Odilon, d'actives relations avec Rome. Griffon, bien loin de les interrompre, les avait rendues plus actives encore et plus fréquentes. Menacé comme il l'était par Pepin, il eut l'idée d'implorer le pape et de solliciter sa médiation. Zacharie, dont cette proposition flattait à la fois l'orgueil et la piété, ne refusa point. Les plaintes de Griffon ne lui semblaient point si injustes; il condamnait son exclusion; il détestait cette guerre où deux frères allaient s'engager; et, en échange, il ne regrettait point qu'une occasion lui fût offerte d'interposer solennellement son autorité entre deux princes. Aussi déploya-t-il un grand zèle dans l'exercice de ce suprême arbitrage. Non content des lettres qu'il adressa à Pepin et aux évêques de Neustrie, il voulut qu'Optat permît à Carloman de sortir quelque temps de son cloître, et que celui-ci vînt lui-même exhorter son frère à ne plus poursuivre un dessein qui offenserait la loi chrétienne. Mais Zacharie, Optat, Carloman, perdirent leurs soins. Rien ne put détourner le duc d'une résolution nécessaire, où sa vengeance avait moins de part que sa prévoyance et l'intérêt de sa sûreté.

Dès les premiers jours du printemps il partit, menant avec lui une immense armée. Bientôt le Rhin fut passé, et la distance qui les séparait encore de la Bavière, franchie. Que pouvait Griffon contre une si grande puissance? La terreur de Pepin l'avait empêché d'obtenir les auxiliaires

qu'avait eus autrefois Odilon. Il résista cependant, et avec constance; car sa faiblesse même l'excitait à de plus grands efforts de courage. Mais le moment vint où le courage demeurant seul, et toutes les ressources étant épuisées, il n'y eut plus d'emploi pour cette vertu, si ce n'est contre le malheur. Il était complet; la Bavière n'avait plus d'armée, et par un bizarre retour de fortune, ainsi qu'il était arrivé à Hiltrude et à Tassillon, Griffon abandonné tombait au pouvoir de son ennemi.

Pepin rétablit Tassillon dans sa dignité, et le confia à la tutelle de sa mère. Ensuite il retourna en Neustrie, traînant après lui son frère vaincu. Quel sort lui allait-il imposer? L'extrême rigueur n'eût pas excité de favorables sentimens dans l'esprit des peuples, et jamais il ne lui avait été plus nécessaire de ménager leur inclination. Il suffisait bien de l'injuste spoliation de son frère, sans qu'il ajoutât de plus durs et plus fâcheux traitemens. Il s'en abstint donc, et s'efforçant même d'associer quelques semblans de volonté généreuse avec de réelles mesures de prudence, il lui constitua un duché avec des lambeaux de territoire choisis au centre même de la Neustrie, et lui assigna pour résidence la ville du Mans [1].

Mais cette fausse munificence n'inspira pas à Griffon une gratitude plus sincère. Il avait le cœur

[1] « Il mit Griffon en *qualité de duc*, et *selon l'usage*, à la tête « de *douze comtés.* » (Éginhard, *Annales.*) On voit par là quelle était, dès ce temps, l'importance relative des deux titres.

élevé, s'il est vrai qu'il eût l'esprit inquiet ; et si les ambitieuses vues de sa race mettaient obstacle à ses droits, la justice au moins ne pouvait pas les désavouer. Il prétendait, non sans raison, au commandement, et se refusait, non sans générosité, à l'obéissance. On l'a jugé à la façon des vaincus ; ne jugeons pas nous-mêmes sur la foi de ceux dont l'admiration toujours prête s'incline invariablement devant le succès. Fils, comme Pepin, de Charles-Martel, Griffon, l'égal de son frère, n'en voulait pas être le sujet. C'était le droit public de son temps. La force et la fortune l'ont condamné ; mais ce sont d'aveugles et fantasques juges, et il ne céda qu'à eux seuls. Car il préféra l'exil même à la dépendance. A peine établi au Mans, il s'enfuit, et alla demander asile au duc d'Aquitaine, estimant les bienfaits de l'étranger moins humilians que l'injuste et méfiante libéralité de son frère. Ne méprisons pas cette constance.

CHAPITRE VIII.

USURPATION (751-752).

Le temps en était venu : l'audacieuse et précoce tentative de Grimoald allait se renouveler. Ce que n'avaient osé ni Pepin d'Héristal, ni son fils, son petit-fils l'oserait et l'accomplirait. Il avait, ce

qui leur avait manqué, une plus longue habitude prise par le peuple de la dégradation de l'ancienne race. Ils n'avaient eu que leur gloire ; il avait la leur et la sienne. Ils ne s'étaient trouvés qu'assez forts pour conquérir la puissance ; il en conquerrait le titre, lui plus fort qu'eux, parce qu'il venait après eux.

Childéric vivait; mais nulle action extérieure ne révélait sa vie de roi. Il ne délibérait, ni ne commandait. Il était seulement, et ne servait de rien à l'État. Le temps était même passé pour lui de servir aux secrètes combinaisons de Pepin. Il y avait déjà dix ans de la mort de Charles-Martel, et, dans l'intervalle, de graves difficultés s'étaient aplanies, de brillans succès avaient été obtenus, Pepin avait acquis un irrésistible ascendant. On n'en était plus à cette première époque de timidité et d'incertitude, où le duc, jeune encore et non éprouvé, avait besoin de déguisemens, et craignait d'être maître en son nom. L'unique appui de Childéric lui manquait : il n'était même plus nécessaire à son ennemi.

Inutile à tout, ce prince était pourtant un obstacle, et l'entreprise était encore difficile, de lui enlever cette ombre de droit, si vaine qu'elle fût et si impuissante. Ce n'est pas qu'on eût à s'effrayer de sa volonté ; il ne voulait point : ni de son ambition ; il ignorait la puissance : ni d'aucun parti qui dût se former à la faveur de son nom; le malheureux prince, inconnu et délaissé, n'avait

point d'amis. Le bruit même avait été répandu, peut-être frauduleusement et sans vérité, que sa raison défaillante achevait de se perdre dans les excès de la plus brutale débauche. Mais il était du sang de Chlovis, et le culte de cette race était profondément établi dans le cœur des peuples[1] : deux générations de héros s'étaient succédé qui n'avaient pu l'abolir. Mais ce prince était roi, et les évêques, les grands, l'armée, le peuple lui avaient fait serment de fidélité. Mais il lui était né un fils, et si le trouble de son esprit le rendait incapable du trône, ce fils au moins pouvait s'y asseoir.

Ces difficultés exceptées, tout provoquait et favorisait la résolution de Pepin. Au dedans, la sécurité, l'obéissance, même l'affection. Les Austrasiens, détachés de Griffon par la dernière expédition de Bavière, s'étaient réconciliés. Il ne restait plus rien, dans la Bourgogne, des anciennes factions qui l'avaient si long-temps troublée. On se ressouvenait, en Aquitaine, des récentes et désastreuses défaites d'Hunoald. Les leudes, presque unanimes, n'embrassaient plus maintenant d'autres intérêts. Tant de guerres heureuses, faites par son père et par lui, les avaient tour à tour attirés et attachés à Pepin. L'Église elle-même, dont il avait habilement réparé les pertes, célébrait avec zèle sa piété, sa fidélité, sa sagesse. Carloman enfin et Griffon,

[1] « La chose en quoy se trouua le plus empesché Pepin, fust « à desraciner ceste ancienne opinion que le peuple avait conceue « de la lignée de Chlovis. (Pasquier, *Recherches*, liv. 2, chap. 1.)

tous deux éloignés et dépossédés, et qui lui laissaient, par leur retraite volontaire ou forcée, un empire vaste, puissant, réuni, où ne se fût plus trouvée une seule cause de discorde et de division.

Au dehors, même sécurité et même repos. Les peuples germains, vaincus si souvent et découragés, n'entretenaient plus les dangereuses espérances qu'ils avaient conçues à la mort de Charles-Martel. Hiltrude, fidèle et reconnaissante, contenait et apaisait la Bavière. Les Saxons étaient désarmés, les Allemands épuisés, les Frisons dociles, les Vénèdes amis. Par-delà les Alpes, des amis encore ou des alliés: les Lombards, que détournaient leurs intérêts d'Italie; le pape, favorable et obséquieux, et que de graves périls engageaient en toutes sortes de ménagemens. Seuls, à la frontière opposée de l'empire, les Sarrasins, toujours maîtres de l'ancien royaume des Wisigoths, menaçaient encore et inquiétaient. Mais ce danger même était avantageux à Pepin; car on espérait d'autant plus en lui, et il en était plus nécessaire.

Zacharie, fidèle aux vues politiques de Grégoire III, et, comme celui-ci, fidèle aux doctrines religieuses de Grégoire II, n'avait cessé, ni de condamner l'hérésie des iconoclastes, ni d'aspirer à l'expulsion des Grecs de l'Italie. Mais il avait recueilli, de son prédécesseur, un autre héritage; l'inimitié des Lombards. Rachis, qui avait succédé à Luitprand, continuait, après lui, de menacer

Rome et de désoler son territoire. De même, Constantin Copronyme, héritier de Léon à Constantinople, persévérait dans les changemens prescrits par son père, et dans ses ressentimens contre les papes qui s'y étaient opposés. Entre ces deux dangers toujours imminens, Zacharie, ainsi que Grégoire III, avant lui, n'avait d'espérance que dans la bienveillance des Frances. Il était à la fois réduit et contraint à l'amitié de Pepin.

D'autres intérêts aussi l'excitaient à de prudentes déférences. La conversion des Frisons et des Saxons n'était pas encore achevée, et quoiqu'elle dût être de quelque avantage pour les Francs, le zèle de Zacharie y mettait bien plus d'empressement et de prix. Qui protégerait ses missionnaires chez ces idolâtres, si Pepin, offensé ou indifférent, se lassait d'autoriser leurs prédications ou d'en seconder l'effet par son influence? Quel autre défenseur avaient les chrétiens contre les Arabes, et qui pouvait, si ce n'est lui, empêcher le mahométisme de déborder de l'Espagne, comme il avait fait de l'Afrique? Qu'arriverait-il même si Pepin, cédant aux exemples et aux importunités de l'empereur grec, cessait d'entretenir l'union de l'Église des Gaules et de l'Église de Rome, et favorisait à son tour l'hérésie, maîtresse à Constantinople? Les intérêts politiques et religieux s'accordaient pour mettre le pape à la merci de ce prince.

Ce fut aussi sur quelle base fonda Pepin le succès qu'il prétendait obtenir. Rien ne lui manquant

plus du côté de la force, et nul autre obstacle ne l'arrêtant que les scrupules religieux du peuple et ses habitudes de fidélité, il imagina d'emprunter à la religion elle-même les moyens de vaincre ces difficultés qui lui venaient d'elle. Les embarras de Zacharie lui garantissaient sa docilité, et cette docilité, à son tour, les résultats de sa tentative. Par les Sarrasins, les Grecs, les Lombards, il avait le pape; par le pape, il aurait l'église de France; par l'église, le peuple et les grands. Quand les papes méditaient eux-mêmes de renier la souveraineté des empereurs grecs, l'époque était favorable pour obtenir d'eux qu'ils approuvassent les changemens de souveraineté.

En ce temps florissait l'évêque de Mayence, Boniface. C'était le plus éclairé, le plus éloquent, le plus religieux, le plus illustre prêtre de France. Son autorité était fort étendue dans cette église, son influence fort grande sur Zacharie, ses conseils puissans sur Pepin. On l'avait vu intervenir, comme légat du siége de Rome[1], aux conciles où s'était reglée, après la mort de Charles-Martel, l'épineuse affaire de la restitution des biens pris à l'Église. Depuis il s'en était allé prêcher l'Évangile aux idolâtres de la Germanie, et son apostolat avait eu des fruits abondans. Nul autre médiateur, s'il consentait à le devenir, ne pouvait rendre de plus utiles

[1] In synodo cui interfuit Bonifacius apostolicæ sedis legatus. (*Capit. incert. ann. circ. ann.* 744. Baluze.)

services ; personne ne pouvait persuader mieux par ses exhortations et par son exemple.

Pepin s'était concilié dès long-temps l'affection et la reconnaissance de Boniface. Des bienfaits, des faveurs, des témoignages réitérés de considération et de confiance l'avaient insensiblement subjugué. L'appui obtenu pour le succès de ses périlleux travaux parmi les barbares, était encore pour lui une nouvelle et plus dangereuse séduction. Sa piété même aidait à cette excusable faiblesse, et il en était venu au point de ne plus douter que la religion ne fût profondément intéressée à la grandeur de Pepin.

Ce prince donc, sachant les favorables dispositions de l'évêque, arrêta ses vues sur lui, et ne chercha plus d'autres instrumens. Ce fut de lui qu'il fit choix pour informer de ses desseins Zacharie, et le préparer à l'assentiment qui lui serait demandé. Les suppositions de Pepin se trouvèrent justes. Tout ce qu'il proposa à Boniface fut approuvé et exécuté. Cet évêque avait auprès de lui un de ses disciples, homme circonspect et habile, et qui lui succéda même plus tard au siége de Mayence. Lulle, tel était le nom du disciple, partit pour l'Italie avec des lettres que Boniface écrivait au pape. Ces lettres, outre les affaires communes dont elles contenaient les détails, contenaient aussi la prière d'écouter favorablement les secrètes communications qu'ajouterait verbalement l'envoyé, et d'y répondre solennellement, au nom et

de l'autorité de saint Pierre. Le pape entendit, et il répondit par une lettre pareille, où il était aussi exprimé que Boniface eût confiance aux autres explications que Lulle devait lui transmettre de vive voix.

Quelles étaient ces explications, et même quel en était le sujet ? On ne peut guère que les supposer. Mais depuis ce jour, renonçant aux communications détournées et mystérieuses, Pepin commença d'agir en son nom et ouvertement. Ce ne fut plus Boniface, mais lui-même ; ce ne fut plus Lulle, agent secret et non avoué, mais des ambassadeurs reconnus, parlant authentiquement et de l'ordre du maître. Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, étaient les ministres de cette imposante négociation. Ils partirent donc, et allèrent trouver Zacharie. Que venaient-ils demander? Un simple conseil, un éclaircissement, une instruction. On avait des doutes sur une question qui intéressait la conscience, et l'on venait humblement proposer au chef de la religion de les dissiper. « Dans un État où le roi était réduit à son « titre, et où la royauté était au pouvoir d'un « autre que lui, convenait-il de perpétuer cette « inutile séparation, et n'était-il pas sage et licite « de réunir le titre à la royauté? » Que répondit Zacharie? Ce que Pepin prévoyait et attendait infailliblement : « Qu'il était en effet plus utile que « le titre de la puissance fût à celui qui l'avait déjà « elle-même. »

L'effet de cette réponse fut rapide et prodigieux, car depuis le temps de Grégoire III le respect et l'influence des papes avaient fait d'étonnans progrès chez les Francs. Il n'y eut plus d'hésitation, ni de scrupule. On n'était ni assez éclairé, ni assez favorable au malheureux Childéric, pour disputer sur une décision venue de Rome, et inspirée, croyait-on, par saint Pierre. On ne douta plus que Pepin ne pût être roi, et, s'il pouvait l'être, il l'était.

Les grands furent convoqués à Soissons; vain simulacre de délibération et de conseil. Tout était déjà consommé, et il ne restait plus qu'à souscrire. Les raisons ne manquèrent point sur l'impuissance des princes de l'ancienne race; sur les services et l'habileté de Pepin; sur les inconvéniens d'une royauté double et divisée, qui s'embarrasse et s'affaiblit en se partageant; sur les dangers de l'État, qui appelait un chef éprouvé, c'est-à-dire Pepin, et une autorité forte, c'est-à-dire unique; sur la prééminence du siége apostolique de Rome, et la confiance qu'on devait avoir en ses décisions. Qui eût contredit? Ce ne furent qu'applaudissemens, joies tumultueuses, ardentes et unanimes acclamations. On ne vit que ce qui se voit d'ordinaire dans ces sortes de solennités, une imposante mais dérisoire cérémonie, expression tardive d'un événement déjà accompli. L'assemblée entière salua Pepin du nom de roi. Et à son tour Boniface, si aimé des peuples et si vénéré, lui donna au pied

de l'autel l'onction sacrée, comme avait fait autrefois Rémi à Chlovis [1].

Pepin donc s'assit enfin sur le trône, et ne craignit plus, lui qui l'y avait élevé, d'ordonner à Childéric d'en descendre. Il n'y eut point d'obstacle, ni de résistance. Avec la même docilité qu'il avait autrefois reçu la couronne, ce malheureux prince accepta sa dégradation. Il se laissa consacrer au cloître, ainsi qu'il s'était laissé consacrer à la royauté. On lui coupa sa chevelure de roi; on lui ôta ses riches habits et ses armes; on le couvrit de l'humble vêtement des moines; on l'enferma dans l'abbaye de Sithieu, où il ne tarda guère à mourir. Quel autre sort pouvait espérer son fils? On dégrada aussi cet enfant; on dépouilla cette jeune tête de la chevelure qui promettait les couronnes; il alla languir en Normandie, dans le

[1] M. l'abbé de Vertot dit que « Pepin fut le premier de nos « rois qui se fit couronner avec les cérémonies de l'Église, pour « consacrer sa personne, et la rendre plus respectable aux peu- « ples, etc. » (*Dissertation sur l'ancienne forme des sermens.*)

Le testament de saint Rémi que Frodoard nous a conservé, et que l'abbé de Vertot croit authentique lui même, puisqu'il s'en prévaut dans sa dissertation sur la Sainte-Ampoule, prouve l'inexactitude de cette assertion. Voyez la note de la page 56 du tome 1er.

Daniel, qui est du même sentiment que Vertot, dit à son tour « que c'est le premier sacre de roi, qui soit marqué dans notre his- « toire, par des écrivains dignes de foi. » (*Hist. deuxième race*, Pepin.)

Grégoire de Tours cependant dit, comme saint Rémi et Frodoard, « que Chlovis fut oint du Saint-Chrême. » (Liv. 2.) Il le dit même de Brunehault. (Liv. 4.)

Pepin se fit sacrer de nouveau par le pape Étienne; mais cet événement qui eut lieu en 1754 appartient à l'histoire de la seconde race.

monastère de Fontenelle ; prince pourtant, mais un jour à peine, et moine au berceau.

C'en était fait. La race de Mérovée avait disparu ; cette grande et glorieuse destinée s'achevait. D'autres races étaient suscitées pour faire fleurir à leur tour l'État puissant que celle-ci venait de fonder. Le temps eût peut-être moins hâté sa perte ; mais il était trop bien secondé dans son œuvre, par les deux vices qui minaient profondément cette monarchie : la loi du partage, et le fatal établissement des maires du palais. Les chroniqueurs, adulateurs insensés des rois de leur temps, ont flétri du nom de *Fainéans* les princes que ceux-ci avaient renversés. Repoussons cette méprisable flatterie. On ne peut dire ce qu'eussent fait les derniers descendans de Chlovis, eux qui depuis que Chilpéric eût été livré par Eudes à Charles-Martel, n'eurent pas un seul jour de vraie puissance et de liberté [1]. Ils furent oisifs en effet, mais par oppression.

Ce qui doit le plus étonner dans cette race, n'est pas qu'elle soit tombée si tôt, mais si tard. Ce qu'il faut admirer, c'est le long temps, les efforts pénibles, l'étrange succession d'hommes habiles, qui ont été nécessaires pour étouffer dans le cœur des Francs l'amour de leurs premiers rois.

[1] Voyez la dissertation de l'abbé de Vertot, au sujet de nos derniers rois de la première race.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE ET DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE IX.

QUATRIÈME PARTAGE ET QUATRIÈME RÉUNION ; CINQUIÈME PARTAGE ET CINQUIÈME RÉUNION.

(DE 638-672).

—

LIVRE X.

SIXIÈME PARTAGE ET SIXIÈME RÉUNION.

(DE 672-688).

—

LIVRE XI.

SEPTIÈME PARTAGE ET SEPTIÈME RÉUNION.

(DE 688–741).

—

LIVRE XII.

HUITIÈME PARTAGE ET HUITIÈME RÉUNION.

(DE 741–752).

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



